Le Salon bleu

D'Arthénice

par

Son Ombre

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAI

PLON-NOURRIT ET Cie,

8, RUE GAR

19



Il a été tire de cet ouvrage :

15 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, non numérotés et non mis dans le commerce.

LE SALON BLEU D'ARTHÉNICE

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION :

Prosateurs. 2e série.

Poètes. 1re série.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17160.

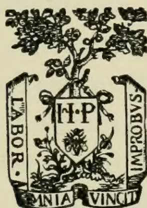
LE SALON BLEU

D'ARTHÉNICE

PAR

SON OMBRE

AGRÉMENTÉ DE QUELQUES APERÇUS
TOUCHANT DES PROSATEURS DE CE TEMPS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1912

Voici l'aventure singulière qui donna naissance à ce livre.

Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, « l'incomparable Arthénice », avait reçu ce jour-là force gens d'esprit. La conversation s'était guindée jusqu'au sublime, grâce au génie de M. Godeau, qui avait discouru sur les plus beaux sujets de morale. Mais M. Voiture l'eut bientôt ramenée au ton frivole en contant ses deux dernières rencontres, l'une sur le pré, l'autre dans l'île du Tendre. M. Chapelain, à qui l'on pardonnait les méchants vers de la *Pucelle* en considération de son goût et de ses lumières, fit une critique merveilleuse de la dernière tragédie qui venait d'être donnée au public. Survint M. l'évêque de Luçon, Armand de Richelieu, qui fut fort empressé auprès des dames. Tous, le prélat, « le censeur des muses », le cavalier et le théologien, étant hommes de cour et qui savaient le monde, parlèrent avec le même agrément.

A présent qu'ils s'étaient retirés et que la ruelle d'Arthénice était déserte, leurs propos

laissaient cette aimable personne sous l'empire d'une sorte de charme.

Pour se consoler de ne les plus entendre, elle avisa de prendre un livre, où elle comptait de retrouver ce style noble et ces pensées ingénieuses à quoi elle avait pris un plaisir si extrême, dans l'entretien de ces messieurs.

Seule en sa chambre bleue, couchée sur son *lit d'ange* parmi les coussins de velours et de gros de Naples, la marquise commença de lire le roman de *l'Astrée*, où le sieur d'Urfé a mis toute la politesse de son talent. Comme elle tenait de sa mère, qui était Savelli, un goût fort vif pour les subtilités du sentiment et le fin du fin en matière d'amour, elle se plaisait d'une façon incroyable à cette lecture galante. Aussi bien, mariée au marquis de Rambouillet devant qu'être arrivée à ses douze ans, et lui étant toujours demeurée fidèle depuis lors, ces déportements de l'imagination étaient les seuls où elle consentît.

L'Incomparable avait ouvert le livre à l'endroit où le berger Céladon exhale ses plaintes, et débite mille choses, plus touchantes les unes que les autres, sur le désespoir où la cruauté de la bergère l'a réduit. Ce discours l'émut d'une pitié charmante qui la rendit bientôt toute rêveuse.

Le rêve est, dit-on, fort près du somme. L'Incomparable s'y laissa glisser. Morphée toucha de ses pavots des paupières qui se fermèrent incontinent sur les plus doux yeux du monde, et les songes heureux, ceux qui nous viennent par la porte d'ivoire, affluèrent au chevet d'Arthénice. Ils lui présentaient mille objets agréables, dont la contemplation imprimait sur ses lèvres un sôurire d'une grâce infinie.

Elle dormit de la sorte fort longtemps, plus longtemps que la Belle qui cent ans au Bois dormit. Il faut bien croire que les Princes Charmants avaient trop à faire, ou qu'ils avaient perdu le sens, puisque aucun d'eux ne se soucia de la réveiller.

Force lui fut donc de se réveiller toute seule, quand ce grand appétit de sommeil se fut assouvi. Et cela prit environ trois siècles. Qui donc aurait pensé que la prose si honnête du sieur d'Urfé recélât telle vertu dormitive?

Quand elle recouvra ses esprits, la marquise s'aperçut d'un bouleversement incroyable qui s'était accompli cependant qu'elle reposait, l'imagination flattée de chimères poétiques.

Rien n'était dérangé dans sa chambre bleue : il y régnait toujours ce bel ordre si exact qu'elle voulait autour d'elle, et le ton des velours était à

peine passé. Mais lorsque ayant défripé d'une tape légère sa jupe de taffetas et rajusté d'une croquignole les rubans de son corsage, elle courut à la fenêtre, elle pensa s'évanouir de surprise, à trouver si étrangement défigurée sa bonne rue Saint-Thomas-du-Louvre, proche des Quinze-Vingts.

Les maisons lui parurent d'une hauteur choquante, à force d'excès, et leurs façades d'un goût mesquin qui était fort opposé à la noblesse des architectures créées par M. Perrault. Elle fut pourtant frappée de voir que les passants se crottaient moins, le pavé étant presque propre, mais la bizarrerie de leur accoutrement lui sembla fort plaisante. Elle imagina que c'étaient des masques qui se rendaient au Palais-Royal.

Un spectacle qui l'épouvanta fut celui d'une voiture monstrueuse qui s'avançait, sans que des chevaux la traînassent, avec le bruit et la rapidité de la foudre : des gens étaient assis à l'intérieur et au sommet, sous une façon de toiture. Ce véhicule surprenant, tel qu'il n'en avait jamais paru même dans les féeries de l'Opéra, se nommait en langage commun autobus, mais la marquise ne le pouvait savoir.

Ne vous étonnez point si elle fut curieuse d'apprendre sur-le champ ce que signifiait pareille sorcellerie, et, pour s'en enquérir, elle agita sa

sonnette, historiée d'une ciselure burlesque qui représentait des magots de la Chine naïvement dessinés.

Mais son petit laquais ni sa fille de chambre ne parurent.

L'Incomparable se demandait comment allait le monde depuis qu'elle s'était réveillée, puisque les domestiques n'obéissaient plus. Sur l'entrefaite, la porte s'ouvrit, et la marquise aperçut M. Voiture qui entrait d'un air aimable et empressé comme à l'ordinaire. Cela la rassura et lui donna lieu d'espérer que toutes choses n'étaient pas bouleversées, puisque celui-ci n'avait point changé du tout.

Il avait conservé sa perruque, sa rhingrave, ses grands canons, et aussi certains airs de blondin et de petit marquis, car il était homme de lettres, mais un homme de lettres à la cavalière.

— Ah! monsieur Voiture, monsieur Voiture, s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il, divine Arthénice? lui demanda-t-il en s'inclinant pour le baise-main.

— Il y a que je suis fort en peine de ce qui m'arrive.

— Et que vous arrive-t-il?

— Figurez-vous que je me réveille à l'instant d'un songe qui a duré je ne sais quel temps, et

qu'en ouvrant les yeux, je ne reconnais plus le monde. Je viens de regarder à cette fenêtre et ce que j'ai cru apercevoir m'a paru une étrange diablerie. Notre planète est-elle désorbitée? Suis-je devenue folle? Rêvé-je encore? Et enfin dans quel siècle vivons-nous?

— Au siècle vingtième, s'il vous plaît, madame la marquise.

— Hon! Qu'est-ce que vous dites? Êtes-vous sûr de ne point extravaguer, vous aussi?

— Je ne fus jamais plus sérieux, divine Arthénice. Vous avez sommeillé pendant trois cents bonnes années, mieux qu'au sermon. Et la Providence m'a mandé vers vous, du royaume des ombres où j'étais parmi les plus beaux et les plus doctes esprits de notre défunte époque, afin que vous eussiez près de vous, à votre réveil, une figure de connaissance.

— J'en suis bien obligée, dit la marquise, à la Providence et à vous.

Puis, elle ajouta :

— Je compte que vous m'instruirez des changements qui sont survenus dans le train du monde durant que je reposais. Ils ne sauraient manquer d'être assez extraordinaires.

— Ils le sont aussi. Sache d'abord Votre Grâce, madame la marquise, que nous ne vivons plus

sous un monarque, mais en république, qui est un gouvernement renouvelé des anciens Grecs. Nous vivons d'ailleurs plus chèrement que sous Louis XIII, et il faudra vous attendre à payer un habit fort simple au delà de mille livres, surtout s'il a été fabriqué par ces artisans fameux que l'on appelle grands couturiers.

— Est-ce possible?

— Vous serez étonnée de la façon dont on s'y prend pour circuler par les rues. La chaise à porteurs ne se voit guère : ce n'en est plus beaucoup la mode. Les gens voyagent en compagnie, dans ces chars sans coursiers qui vous épouvantaient tout à l'heure, et qui sont mus par un engin mécanique qu'ont inventé des physiciens. Ou bien, ils s'engouffrent, comme des troglodytes, dans des souterrains aménagés de telle sorte que d'autres chars, analogues aux précédents, les puissent parcourir avec une vélocité singulière. Les Parisiens appellent cela le métropolitain et n'en sont pas peu fiers.

— Vous me voyez stupide, répliqua la marquise, comme le personnage de M. Corneille. N'est-il rien demeuré des choses de notre temps, au milieu du brouillamini et du tintamarre que vous me représentez là?

— Pardonnez-moi, s'empressa de répondre

M. Voiture. Il nous reste fort heureusement l'Académie. Ces Messieurs sont toujours quarante et immortels.

— Dieu soit loué !

— De plus, il y a toujours aussi des personnes du sexe qui aiment de recevoir chez elles, et d'y traiter les gens à talents. Je sais maintes grandes dames qui font ainsi collection de génies.

— Vous me comblez d'aise. Toute délicatesse n'a donc point disparu de ces nouvelles mœurs?

— Marquise, le pouvez-vous demander? Nous sommes encore en France et à Paris, et ces nouvelles mœurs n'ont pas cessé d'être les plus policées de tout l'univers. Mais à ce propos, une idée m'est venue.

— Laquelle, monsieur Voiture? Je serais heureuse de l'ouïr.

— Puisque vos beaux yeux viennent de se rouvrir à la clarté du jour et que, par la permission divine, vous allez recommencer une nouvelle existence en un temps si dissemblable du nôtre, que ne cherchez-vous à reprendre dans le monde la place que vous y teniez jadis?

— Expliquez-vous.

— Votre chambre bleue était alors journellement ce qu'on appelait un bureau d'esprit, car il

s'en débitait là et du meilleur. Vous donniez à causer comme d'autres donnent à dîner et à souper; les auteurs vous apportaient leurs ouvrages dont vous étiez tout ensemble l'inspiratrice et le juge. Aujourd'hui, pourquoi ne continueriez-vous pas le même office auprès des contemporains? Cette chambre est toujours d'un bleu aussi aimable et vous êtes toujours Arthénice. Trois siècles de repos ont encore embelli votre visage et rafraîchi la vivacité de votre intelligence. Que tardez-vous? Qu'une noble émulation vous anime, et montrez aux dames savantes d'aujourd'hui qu'Arthénice n'est point embarrassée pour se remettre au ton de la mode. Je veux qu'avant trois jours vous ayez réuni céans tout ce que Paris compte de personnes illustres par leurs ouvrages.

— Hélas! monsieur Voiture, c'est que je n'en connais pas une seule.

— Mais moi, repartit l'officieux, je les connais toutes et si vous m'en donnez licence, je les manderai ici. Vous les verrez débarquer de leurs carrosses, je veux dire de leurs automobiles.

— Automobiles? Qu'est cela? dit la marquise.

— Je vous l'expliquerai. Ne perdons pas de temps; je vais de ce pas porter aux principaux

gazetiers un petit factum, pour aviser le public que le Salon bleu d'Arthénice est rouvert.

— Un moment, dit la marquise. Devant que vous m'ameniez ces messieurs, je suis désireuse d'avoir quelque aperçu de leur mérite et de leur style, afin de leur en pouvoir décemment parler. Je ne saurais lire d'un coup tous leurs volumes. Je voudrais donc que vous me fissiez faire un choix de leurs meilleures pages, une sorte d'anthologie ou de bouquet.

— On ne saurait mieux dire, observa M. Voiture, puisque *anthologie,* en grec, est autant que *choix de fleurs.*

— Et, continua Arthénice, vous y joindriez de brèves considérations sur les principaux caractères qui signalent chacun de ces écrivains à l'admiration des gens de goût. Par ainsi, je les connaîtrai déjà en quelque manière quand vous me les présenterez.

— Cela est le mieux du monde, répondit M. Voiture et vous allez être obéie tout à l'heure.

Et en effet, quelques jours après, grâce à la diligence qu'il avait faite, il apportait à l'Incomparable ce qu'elle lui avait demandé. Aux hommes célèbres il avait adjoint quelques femmes d'une égale renommée, que l'on tenait

à juste titre pour des princesses de l'écritoire.

Les extraits qu'il avait colligés et les préliminaires dont il les enrichit formèrent ceci, qu'on va lire, et qui ressemble fort à une anthologie, mais composée selon l'humeur indépendante de cet honnête homme et tout à fait à sa guise, sans prétention impertinente à l'infaillibilité. Si elle n'est pas plus complète, c'est que, pour contenir tous les personnages considérables dans les lettres, il aurait fallu au moins le Louvre du Roi, et M. Voiture ne disposait que du Salon bleu. Il n'a point désigné ici de préséances, Arthénice décidera quels sont ceux qui ont droit au fauteuil et ceux qui se doivent contenter du tabouret. Tous forment une compagnie qui est la plus aimable du monde, où l'on ne voit ni jalousies ni rivalités ni disputes. Car ce nouveau Salon bleu d'Arthénice est un cénacle de purs esprits, et les esprits font entre eux bon ménage.

On espère que le lecteur trouvera son plaisir en cette idéale société où il va être introduit.

PAUL ADAM

Si l'on voulait définir le talent, ou, comme on dit plus volontiers aujourd'hui, le tempérament littéraire de M. Paul Adam, il suffirait de reproduire le titre d'un de ses livres : *La Force*. Cette force abondante, exubérante même, déborde en tous ses ouvrages, depuis les *Lettres de Malaisie* jusqu'à la *Ville conquise*. La variété des aperçus, la diversité presque infinie des points de vue auxquels l'écrivain se place tour à tour, pour apercevoir tous les aspects du monde extérieur sous tous les angles, le sens prodigieux qu'il possède de l'existence collective, de la vie tumultueuse des masses, de ce qu'il appelle l'*Ame des Foules,* pour citer un autre de ses ouvrages, sont des qualités d'un ordre tout à fait remarquable, et même exceptionnel. On en dirait autant de la puissance verbale qui éclate dans son style. Paul Adam est un impétueux et magnifique écrivain.

Voici la procession, pareille à toutes les processions catholiques. Seulement les costumes et les objets du culte sont d'un luxe indicible. A cheval, cent très belles filles en bas de cuir violet, le torse nu, la tête couronnée de fleurs

énormes, précèdent le Saint-Sacrement, et balancent des encensoirs d'or. Depuis les hanches jusqu'au-dessous des seins, elles portent des corselets de tissus que garnissent des joyaux composant par leur assemblage la forme de plantes fabuleuses. Leur chevelure répandue coule d'un petit bonnet en treillis d'argent. Les courtes jupes de lanières noires et vertes, terminées par des boucles d'or creux, flottent contre les selles de velours. Aux mors des chevaux se suspendent des éphèbes. Des bottes souples en peau blanche couvrent leurs jambes et leurs cuisses. Les dextres tiennent un thyrse, ou un caducée. Surmontés par les ailes décloses de colombes, de petits casques coiffent leurs chevelures.

D'autres, montés sur des chevaux noirs, soufflent dans de fines trompettes. Des femmes robustes marchent contre leurs étriers. Elles ont la gorge soutenue par des réseaux de pourpre, la robe faite de canevas noir où s'engagent de fraîches roses jaunes. A la tête, elles portent des tiares de myosotis.

Viennent des hommes géants, aux barbes ondulées et semées de paillettes. Des couronnes royales les sacrent. Les poils de leur torse sont jaunis de henné. Ils montrent toute la beauté de la vigueur virile. Ils retardent l'impatience des lévriers en laisse, des molosses, des lionceaux, des antilopes et des cerfs. Certains portent des pelles, d'autres des pioches brillantes, ceux-ci des leviers de cuivre fourbi, ceux-là des marteaux dorés,

d'autres élèvent des équerres et des truelles au bout de hampes écarlates. En un char bas qu'ils traînent, une machine de métal rouge s'avance. Son volant, ses bielles d'acier poli, luisent plus froidement contre l'autre métal qui garde l'éclat sombre du fer incandescent. Dans leurs vêtements cramoisis, les usiniers défilent, en armée, derrière ce char. Tous ont au chapeau la ramille verte et sur l'épaule un caducée de bois. Suivent les scribes, vêtus de noir, puis les Chinois en robes de soie brune, et deux cents fillettes à pied, avec des oiseaux privés sur les doigts, des cannes d'ivoire, des tuniques blanches à traîne, des couronnes de lauriers aux cheveux. Ensuite mille ballerines, par essaims, qui dansent, chacun, un pas différent. Les doigts sonnent sur les tambourins. Les poings menus agitent les sistres et choquent des cymbales. D'aucunes, dans des gaines écailleuses, se tordent comme des ophidiens; et des perruques d'argent frissonnent contre leurs joues. Au milieu d'ailes violettes, d'autres bondissent sur leurs jambes vigoureuses, les seins passés entre les ouvertures oblongues des corsets bleus. Corolles aux jambes vertes, des fleurs tournent. Tout un escadron représente les minéraux. Il passe des idoles de diamant, de topaze, de saphir; de vivantes statues en granit, en malachite, en marbre clair. Avec une fille d'or, une d'argent, une de fer, une de cuivre, les métaux s'irradient. Des adolescentes simulent les créatures de l'eau, algues et poissons. Leur lente

chorégraphie marque l'indolence des corps qui flottent.

Oh ! cette armée de danseuses ! Elle se déroule durant une heure entière. Hors des collèges, des lycées, des gymnases, toutes les filles de quelque beauté s'étaient rendues à la parade. Sur la nudité de leurs membres, une sorte de fard met une moirure miraculeuse, en sorte que nul défaut d'épiderme ne se décela. Leurs chairs semblaient d'une fraîcheur éclatante, un peu vernie. Parfums qui vous échappiez de leurs gestes, et vous, fleurs, fleurs, fleurs jetées, fleurs des costumes, fleurs des tiares, fleurs des guirlandes, fleurs de bouquets, couleurs innombrables des fleurs !

Lettres de Malaisie.

(Édition de la *Revue Blanche.*)

GABRIEL D'ANNUNZIO

M. Gabriel d'Annunzio, le plus grand poète de l'Italie contemporaine, dont il est en même temps le plus grand romancier, est entré dans la phalange des écrivains français lorsqu'il a donné, en notre langue, son *Saint Sébastien*. Ce qu'il a su accomplir est une façon de miracle comme ceux de son héros : dès qu'il l'a voulu, ce glorieux Italien est devenu un des nôtres, par la maîtrise avec laquelle il passe, de l'archaïsme rudimentaire de nos vieux fabliaux, au plein épanouissement de ce style moderne fécondé par Chateaubriand et par Gustave Flaubert.

Quant à l'œuvre antérieure de M. d'Annunzio, elle est assez illustre pour qu'il n'y ait nul besoin de la définir. Toutes les imaginations ont habité le monde sans pareil créé par cet architecte de songes. Comme ses peintres aimés, le Vinci, Mantegna, Botticelli, il a su voir au delà du réel. Le titre seul d'un de ses romans, *les Vierges aux Rochers,* indique assez ses affinités intimes avec le divin Léonard. Un autre de ses ancêtres est le Dante de la *Vita Nuova* et du *Canzoniere,* ardent et tendre, subtil et passionné comme lui.

Aucun autre génie, peut-être, n'a bâti de plus merveilleuses terrasses d'Armide, pour servir de refuges à nos âmes, ouvert en plein idéal de telles perspectives,

où le regard plonge, sans en trouver la fin, à travers les enchantements éblouis des jardins du rêve.

A MAURICE BARRÈS

Un jour d'été, au pays des Marses, en ma terre d'Abruzzes, j'écoutais, sous le portail d'une église, un charmeur de serpents jouer son air magique sur un os de cerf à cinq trous qu'un ancêtre avait retrouvé, parmi des cendres, des verroteries et des orges, dans un de ces sauvages sépulcres qui sont les milliaires de la route romaine. C'était le dernier descendant d'une lignée sacerdotale qui, de siècle en siècle, avait fourni à la citerne du Sanctuaire les couleuvres sacrées. Seul il connaissait le « mode » que ses aïeux lui avaient transmis avec la flûte et avec la vertu. Au son du charme, la gent reptile s'agitait dans le sac de cuir en forme d'outre, suspendu à la dure épaule marquée du signe tutélaire. Et, dans le tremblement de la splendeur et de mon ressouvenir, je découvrais sur la montagne dangereuse comme le promontoire de Circé la citadelle ruinée des rois devins; et j'entendais le vent bruire dans les mêmes herbes que les magiciennes marses avaient broyées pour les matrones de Rome; et je sentais refluer du fond d'un exil infini, sur les oliviers et sur les rochers, la mélancolie du despote macédonien qui mourut captif dans la forteresse ardue. Et il me semblait de rentrer dans ma patrie primitive, avec

une âme plus vaste que toutes mes pensées; et les notes grêles de la flûte funèbre me semblaient accompagner ce chant immortel des morts que tant de fois vous avez écouté à travers la plaine messine, ou dans le souffle léger de la rivière lorraine, ou sur la hauteur de Sainte-Odile entre la muraille druidique et le castel latin.

Or le linteau du portail, sur ma tête, montrait l'empreinte de l'art roman du Languedoc. Ses rinceaux entremêlés de figurines rappelaient les chapiteaux du cloître de la Dalbade toulousaine. Des cannelures étaient creusées comme celles des socles chartrains; des moulures étaient traitées comme par le ciseau cistercien. La pierre noircie évoquait confusément les conquérants de la Pouille, les maitres d'œuvre venus avec les chevaliers de Chypre, les colons français de l'Orient, tout un tumulte de puissances et de fatalités admirables.

Je retrouvai quelques couleurs de ma rêverie, plus tard, sous les voûtes impériales de Castel del Monte; puis dans la chapelle palatine de Monreale illuminée, non par l'or des mosaïques, mais par le cœur du Saint roi; puis encore devant le tombeau de la reine Isabelle à Cosenza, où une pensée de l'Ile-de-France habite le front bombé de la Vierge, que la gradine d'un tailleur d'images instruit à Saint-Denis travailla dans le tuf de Calabre.

Vous connaissez l'émotion du bon ouvrier devant la qualité de la matière. Pour moi, je ne

voudrais d'autre éloge que la parole de Francesco Francia dans l'acte de palper la statue de Jules II : *Questa è una bella materia*. On sait que Michel-Ange se fâcha et répondit avec aigreur. Toutefois, que n'aurait-il donné pour un bloc de marbre grec couleur de froment! Je songe à mon délicat Laurana, quand il vint travailler dans votre Lorraine et qu'il s'enquit du grain de votre pierre. Je songe à ces Juste qui se francisèrent comme Jean Bologne s'italianisa. Il me plaît d'imaginer que le « pasteur d'éternelle mémoire » Joachim du Bellay, loin des nymphes angevines, quand il renonça au parler de France pour louer la gorge de la blanche Romaine, fut tenté par la mélodie de Pétrarque mais n'eut pas assez d'audace pour la moduler. Un plus joyeux voyageur, Rabelais, dédaignant les lauriers capitolins, pourvut de toutes sortes de salades papales les potagers de Geoffroi d'Estissac, les plus beaux qui fussent en Poitou.

Qu'on me pardonne si, plus aventureux, j'ai voulu pour une fois me donner le plaisir magnifique de travailler avec mes outils les plus aiguisés une belle matière d'outre-monts.

Dirai-je que j'ai travaillé sans aide? Ma Muse nouvelle paraissait avoir le visage ardent et mélancolique de Valentine Visconti, duchesse de Touraine, dans la miniature de l'*Apparicion de maître Jehan de Meun*. En commençant mon Mystère, j'aperçus dans une lueur de présage la Mi-

lanaise sur son palefroi richement harnaché s'arrêter devant le Châtelet, pour voir la sainte Allégorie représentée « par signes et sans paroles » . En traitant de ma main la plus légère les rondels des offrandes, je me rappelai que Charles d'Orléans, le poète tout semblable à un pêcher couvert de fleurs roses et de givre cristallin, était né de cette Grâce lombarde. Elle berçait aussi sur ses tendres genoux le fameux bâtard qui devait se nommer Dunois pour la gloire, après avoir brillé dans la lumière de la Pucelle. Alors, entre arc et flèche, je me rappelai aussi que Jehanne à Compiègne avait avec elle une mince compagnie d'archers italiens commandée par Bartolomeo Baretta, quand auprès du pont l'archer picard la tira à bas de son cheval par la huque de velours d'or. Et je dis un jour à la Fille malade des fièvres : « Je vous enverrai, ma fille brûlante, à Domremy, sous le hêtre nommé le Beau May, vous baigner dans la fontaine des Groseilliers où les fiévreux obtiennent guérison. » Mais elle répondait toujours : « Je ne veux pas être guérie. » Et alors j'entendais la voix de Valentine, infatigable à aimer, à souffrir et à se ressouvenir : « Plus hault. »

Je vous avoue que, quand l'œuvre fut achevée, je fis vœu d'aller pèlerin à Chartres pour remirer les belles verrières et pour déposer le manuscrit inconnu, non sur l'autel, à la grâce de Dieu, — comme autrefois les pauvres filles chartraines en usaient avec leurs enfants malheureux, — mais à

l'angle méridional de l'église où est sculpté « l'âne qui joue de la vièle ». Réconfort du printemps! Je n'avais jamais vu un ciel plus ample ni plus indulgent sur une plus silencieuse fécondité. La toute verte Beauce tremblait de douceur comme un seul fil d'herbe; et, aux branches des pommiers fleuris, les nuages paraissaient se retrousser, comme de molles traînes aux mains vives de femmes prêtes à une estampie ou à une reverdie.

« Belle, dont estes vos nee?
— De France sui la loee,
du plus haut parage.
Le rossignox est mon père... »

Alors, en découvrant les deux flèches de pierre qui semblent percer le cœur même de l'Éternel, j'eus la foi du bon maître verrier qui, pour la soudaine beauté de son œuvre transparente, espère le rayon du soleil de Dieu.

Voici donc le livre, sauvé et pardonné. Je vous offre mes vers de France parce que j'aime vos proses d'Italie, mon cher Maurice Barrès. Ce poème composé dans le pays de Montaigne et de la forte résine, je vous le dédie parce que vous avez trouvé vos cadences les plus mélodieuses à Pise, à Sienne, à Parme, dans le sépulcre de Ravenne, dans les jardins de Lombardie. Mon Sébastien, — que j'ai dessiné ayant sous les yeux cette plaquette d'Antonio del Pollaiuolo, où un

svelte centaure domine du poitrail les archers à deux pieds, — mon Sébastien parle, quelque part, du tendon de bête qui s'ajuste au fût de son arc doublé, et qui s'y colle de façon à ne faire qu'un avec lui. Je pense au nerf animal dont se double la spiritualité de votre art. Je pense aussi, devant certaines de vos paroles, à ces divines abeilles prises dans l'ambre clair, qu'un de mes humanistes semble avoir célébrées en l'honneur de votre Muse dans une épigramme votive.

Aucun ne pourra, certes, comme vous, comprendre le singulier plaisir que me donnèrent ma hardiesse et un si haut danger. Un soir, aux approches de Sparte, en vue du Taygète et de l'Eurotas, un seul mot rayonna sur l'héroïsme de votre esprit : « le plus beau de l'Occident ». Il y a un autre mot de la grande espèce latine, qui ne me semble pas moins beau, puisque je veux le voir toujours coloré de mon meilleur sang et du sang de mes pairs : l'intrépidité.

(*Le Martyre de saint Sébastien*, Calmann-Lévy.)

MARGUERITE AUDOUX

Une phrase brève et sèche, tout à fait exempte de ce qu'on nomme la littérature et qui cependant, par là même, témoigne d'un sens littéraire exceptionnel; un choix de mots tellement juste que l'instinct supplée ici avec avantage l'éducation du style; une netteté et une vigueur d'exécution dignes des Primitifs. Tel est le talent de Mme Marguerite Audoux.

L'idée me vint de laisser un jour mes moutons dans le pré pour courir embrasser sœur Marie-Aimée. Je trouvai bientôt que cela n'était pas possible, et je décidai de m'en aller pendant la nuit. J'espérais que je ne mettrais pas beaucoup plus de temps que le cheval du fermier, et qu'en partant au milieu de la nuit je pourrais être de retour pour mener les agneaux aux champs.

Je me couchai tout habillée ce soir-là, et quand la grosse horloge sonna minuit, je sortis tout doucement avec mes souliers à la main. Je laçai mes souliers à tâtons en m'appuyant contre

une charrue, et je m'éloignai très vite dans l'obscurité.

Aussitôt que j'eus dépassé les bâtiments de la ferme, je m'aperçus que la nuit n'était pas très noire. Le vent soufflait furieusement et de gros nuages roulaient sous la lune. La route était loin, et pour y arriver il fallait passer sur un pont de bois à moitié démoli ; les premières pluies avaient grossi la petite rivière, et l'eau passait par-dessus les planches.

La peur me prit, parce que l'eau et le vent faisaient un bruit que je n'avais jamais entendu. Mais je ne voulais pas avoir peur, et je traversai vivement les planches glissantes.

J'arrivai à la route plus vite que je ne pensais ; je tournai à gauche comme je l'avais vu faire au fermier quand il allait au marché de la ville. Et voilà qu'un peu plus loin la route se séparait en deux. Je ne savais plus laquelle prendre. Je m'engageai tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Celle de gauche m'attirait davantage ; je la pris, et je marchai très vite pour rattraper le temps perdu.

Dans le lointain, j'apercevais une masse noire qui couvrait tout le pays. Cela semblait s'avancer lentement vers moi, et pendant un instant, j'eus envie de retourner sur mes pas. Un chien qui se mit à aboyer me rendit un peu de confiance, et presque aussitôt je reconnus que la masse noire était une forêt, que la route allait traverser. En y entrant, il me sembla que le vent était encore

plus violent. Il soufflait par rafales, et les arbres, qui se heurtaient avec force, faisaient entendre des plaintes en se penchant très bas. J'entendais des longs sifflements, des craquements et des chutes de branches; puis j'entendis marcher derrière moi, et je sentis qu'on me touchait à l'épaule. Je me retournai vivement, mais je ne vis personne. Pourtant j'étais sûre que quelqu'un m'avait touchée du doigt; puis les pas continuaient comme si une personne invisible tournait autour de moi; alors je me mis à courir avec une telle vitesse que je ne sentais plus si mes pieds touchaient la terre. Les cailloux sautaient sous mes souliers et retombaient derrière moi avec un bruit de grêle. Je n'avais qu'une idée : courir jusqu'au bout de la forêt.

J'arrivai bientôt à une grande clairière. La lune l'éclairait de tout son plein, et le vent qui faisait rage soulevait et rejetait les paquets de feuilles qui roulaient et tournaient dans tous les sens.

Je voulais m'arrêter pour respirer un peu; mais les grands arbres se balançaient avec un bruit assourdissant. Leurs ombres, qui ressemblaient à des bêtes noires, s'allongeaient brusquement sur la route, puis elles s'éloignaient en glissant pour se cacher derrière les arbres. Quelques-unes de ces ombres avaient des formes que je reconnaissais. Mais la plupart se balançaient et sautaient devant moi comme si elles voulaient m'empêcher de passer. Il y en avait de

si effrayantes que je prenais mon élan pour sauter par-dessus, tant j'avais peur de les sentir sous mes pieds.

Le vent s'apaisa, et la pluie se mit à tomber à larges gouttes. La clairière finissait, et en passant devant un chemin qui entrait sous bois, il me sembla voir un mur blanc tout au bout; je m'avançai un peu et je reconnus que c'était une petite maison étroite et haute. Sans plus réfléchir, je cognai à la porte ; je voulais demander que l'on me garde en attendant que la pluie ait cessé. Je cognai une seconde fois, et aussitôt j'entendis remuer dans la maison. Je croyais qu'on allait m'ouvrir la porte, mais ce fut la fenêtre du premier étage qui s'ouvrit. Un homme qui avait un bonnet de coton demanda :

— Qui est là?

Je répondis :

— Une petite fille.

L'homme reprit, d'une voix étonnée : « Une petite fille ! » Puis il me demanda d'où je venais, où j'allais, et ce que je voulais.

Je n'avais pas prévu toutes ces questions, et je nommai la ferme que je venais de quitter; mais je mentis en disant que j'allais retrouver ma mère qui était malade, et je le priai de vouloir bien me faire entrer dans sa maison pendant la pluie.

Il me dit d'attendre, et je l'entendis causer avec une autre personne; puis il revint à la fenêtre pour me demander si j'étais seule. Il voulut aussi savoir mon âge, et quand je dis que

j'avais treize ans, il trouva que je n'étais pas peureuse d'avoir traversé le bois pendant la nuit.

Il resta un moment penché comme s'il espérait voir mon visage que je tenais levé vers lui ; puis il tourna la tête à droite et à gauche en cherchant à voir dans la profondeur du bois ; et il me conseilla de marcher encore un peu, en m'assurant qu'il y avait un village au bout de la forêt, et que je trouverais des maisons où je pourrais me sécher.

Je m'en retournai dans la nuit. La lune s'était tout à fait cachée et la pluie tombait maintenant très fine. Je marchai encore longtemps avant d'arriver au village. Les maisons étaient toutes fermées, et c'est à peine si on les distinguait dans l'obscurité. Il n'y avait que le forgeron qui était levé. En passant devant sa maison, je montai ses deux marches avec l'intention de me reposer chez lui. Il était occupé à mettre une grosse barre de fer dans les charbons rouges ; et quand il leva le bras pour tirer le soufflet, il me parut aussi grand qu'un géant.

A chaque coup de soufflet le charbon flambait et pétillait ; cela faisait une lueur qui éclairait les murs où pendaient des faux, des scies et des lames de toutes sortes. L'homme avait le front plissé et il regardait fixement le feu.

Je sentis que je n'oserais jamais lui parler, et je m'éloignai sans faire de bruit.

(*Marie-Claire,* **Fasquelle.**)

MAURICE BARRÈS

M. Maurice Barrès est très certainement un des écrivains qui ont exercé l'influence la plus profonde sur les deux dernières générations intellectuelles de la France. Cette simple constatation suffit à faire apercevoir quelle est la portée de son œuvre et quelle place il convient de lui attribuer dans l'histoire des lettres contemporaines.

Une autre caractéristique de ce talent est son étonnante dualité. M. Maurice Barrès est attiré presque simultanément par les deux formes opposées de la vie : l'action et la contemplation. C'est l'artiste contemplatif qui s'est complu aux raffinements du *Jardin de Bérénice,* aux délicatesses et aux violences alternées de ce maître livre : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,* à l'ironie merveilleuse de tant de pages impitoyables mais exquises. C'est le théoricien austère, l'historien des races, c'est l'écrivain agissant prêt à devenir le tribun, qui a écrit le roman de l'énergie nationale. M. Barrès a enseigné, avec la même éloquence, la même force de persuasion et le même verbe puissant, la culture du moi et le culte de la Patrie. Chacun choisira, selon ses préférences, entre ces deux manifestations d'un tempérament original qui sait allier à une belle âpreté intransigeante de telles puissances de séduction.

LA HAINE EMPORTE TOUT

... Et je me suis rappelé une dure histoire des guerres civiles d'Espagne.

Il y avait à Séville, en 1869, une veuve riche et de bonne naissance, de ces femmes qui passent leur temps chez les fournisseurs, excellent à s'habiller et avivent encore leur charme d'un gentil air de camarade. Les jolis plis de sa robe étaient d'une Parisienne, mais là-dessous, à ses moindres mouvements, se révélait le *salero* national, cette sorte de souplesse violente, bien nécessaire pour relever le désir sous ces torpeurs d'Andalousie, et qui trahit une âme tendue comme un ressort.

Son père siégeait dans les assemblées au groupe carliste, ce qui doit être entendu, non pas au sens de monarchiste, mais de patriote. D'une race qui par l'Inquisition s'est délivrée des juifs et des protestants, il n'admettait pas sur le trône un étranger. En 1850, il échoua dans des élections où les pires insultes lui furent prodiguées, car il avait de la valeur. Sa fille, tout enfant, connut l'angoisse du journal attendu, qu'on déploie et où s'enchevêtrent d'invraisembables potins, dont il reste toujours quelque salissure. Un de ses frères fut estropié en duel. Puis, en 1869, don Carlos ouvrant la campagne dans le Nord et le parti s'agitant en Andalousie, la police impliqua le

vieux politicien dans une affreuse histoire de mœurs. En plein midi, à travers Séville, il fut traîné en prison, où il mourut, étouffé par son désir de vengeance.

La jeune femme, sans délai, traversa toute l'Espagne pour rejoindre en Navarre don Carlos. Voilà le vengeur. Devant son imagination, ce prince était beau comme le jour, — comme le jour où elle ferait pleurer ses ennemis. Vers lui elle courait, ses petits poings serrés, avec la fièvre qu'elle aurait eue à courir à la pendaison des insulteurs et des assassins de son père.

Elle eut beaucoup à craindre et à souffrir dans ces étroits sentiers de Navarre, car les carlistes qui les tenaient avaient l'humeur pillarde et ils vexaient même les femmes. Ainsi ils portaient à leur ceinture d'énormes paires de ciseaux qui servent à tondre les mules, et dont ils coupaient les longs cheveux des Basques soupçonnées de « libéralisme » .

Enfin la diligence, avec son escorte de brigands, à travers les hauts rochers et le long du torrent étroit, débusqua dans la sombre petite ville d'Estella, forteresse du *carlisme*.

— Don Carlos est à confesse, il communiera demain matin, lui dirent, avec mille plaisanteries de soldats, tous ces volontaires qui encombraient les noires arcades de la place, et dont les regards hardis, à ces tristes heures du soleil couchant, étaient plus effrayants encore que les propos.

Réfugiée, après bien des recherches, dans une misérable « fonda », d'où elle écrivit à don Carlos, elle pensait attendre le jour sans autres complications. C'était compter sans les inconvénients d'une ville où il y a plus d'hommes que de femmes. Une douzaine de chefs s'étaient réunis au rez-de-chaussée et, après avoir beaucoup bu et tapagé, ils se lassèrent même d'outrager la fille de l'auberge, comme ils avaient coutume depuis quinze nuits, et commandèrent qu'on leur amenât l'étrangère, — qualité qu'il plaisait à ces ivrognes de confondre avec celle d'adversaire.

Elle dut descendre. Ses longs cheveux, épars sur sa toilette de nuit, établissaient assez qu'elle avait su justifier de son loyalisme devant les ciseaux des volontaires, mais ces débauchés n'y voulurent voir qu'une séduction de plus. Après des jeux qu'il serait peu généreux de mentionner, presque tous violèrent cette élégante jeune femme, dont les cris n'attirèrent personne, car, dans Estella, sitôt que les cloches de l'Angélus s'étaient tues, de telles protestations n'étaient que l'ordinaire.

A l'aube, demeurée seule, l'âme et le corps défaits, mais plus touchante encore de tant d'affronts, elle pénétra jusqu'au roi.

Ce prince de vingt ans, et fort sensible aux femmes, s'émut sincèrement d'une telle vexation. Il essuya les cheveux mouillés de vin de sa jeune partisane ; à défaut de femmes qui pussent l'aider, il voulut lui-même la dévêtir et, toute

rompue, la porter dans le seul lit de cette pauvre maison, dans son lit royal encore tiède.

Incapable, dans une telle détresse, de suivre plusieurs sentiments à la fois, elle ne savait que lui répéter : « De tels traitements à moi qui suis l'une des vôtres ! » Blottie contre l'énergique poitrine de son roi, cette personne de vingt-six ans s'engourdissait avec confiance. Fille privée de son père, jeune femme sans amour, royaliste insultée par les libéraux, elle avait tant souhaité ce protecteur ! Et par une pudeur bien naturelle, elle s'étendait sur ses griefs de Séville plus volontiers que sur les outrages récents.

L'enquête ouverte établit en moins d'une heure que les coupables étaient les plus populaires et les plus énergiques chefs de bande de don Carlos. Soldats obscurs, ils eussent été fusillés sans délai. Mais on rapporte que la jeune femme dit au prétendant, qui peut-être hésitait : « Vingt bons soldats peuvent me rendre plus d'honneur qu'ils ne m'en ont ôté. » Et voilà une admirable réponse.

Le certain est que don Carlos convoqua les hommes, et six, sur son interrogatoire, s'étant déclarés célibataires, il invita la jeune femme à désigner celui qu'elle acceptait pour mari.

— Sire, demanda-t-elle, à qui d'eux Votre Majesté donnerait-elle le commandement de la province de Séville ?

Et comme elle entrevoyait une interrogation :

— C'est, dit-elle, qu'ayant deux vengeances à

poursuivre, je ne veux en abandonner une que pour mieux satisfaire l'autre.

Sur l'assurance que le mari de son choix recevrait en cadeau de noces de pleins pouvoirs sur la province de Séville, elle réclama le premier audacieux qui l'avait molestée. Ils furent mariés, ce matin même, à la messe où le roi communia. Mais don Carlos, au sortir de l'office, commanda au nouvel époux une mission périlleuse. Galanterie de jeune homme qui désirait qu'une femme aussi agréable demeurât libre.

Elle aurait dû, ce semble, peu tenir à son brusque mari. Mais c'est méconnaître l'esprit de suite d'un être passionné. Après deux jours, quand le carliste revint, harassé, sa baïonnette faussée et ses habits sabrés sur sa poitrine intacte, elle l'accompagna sous sa tente pour laver le sang et la poussière dont il était couvert. De ses mains il avait étranglé des libéraux ! Et dans l'ivresse qu'elle eut de respirer sur lui le carnage des ennemis morts, elle oublia l'odeur du vin et ces haleines par quoi, à leur première rencontre, elle avait été souillée ; elle se donnait toute à l'image de Séville bientôt terrifiée.

Dans la suite, le drôle fut pendu à Pampelune. Il avait toute les vulgarités et aucune vertu. Mais c'est moins par les qualités que par les haines communes qu'on se lie. Exécrer un même homme ! Ah ! la raison puissante de s'aimer !

La haine n'est pas un bas sentiment, si l'on veut bien réfléchir qu'elle ramasse notre plus

grande énergie dans une direction unique, et qu'ainsi, nécessairement, elle nous donne sur d'autres points d'admirables désintéressements. Pris tout entiers par une haine, nous sommes capables de pardonner de petits froissements, comme il ressort de l'histoire de cette jeune femme qui en pardonna douze.

(*Du Sang, de la Volupté, de la Mort,* Émile-Paul.)

LÉON BARRY

L'auteur du *Voyage d'Hélène* est parmi les écrivains modernes qui ont eu de l'antiquité classique la vision la plus exacte et la plus harmonieuse.

L'érudit, chez lui, inspire l'artiste, et ses évocations de l'Égypte ou de la Grèce sont de véritables résurrections d'un passé qu'il reconstitue dans l'ampleur de son ensemble et dans la perfection de ses détails.

Le style possède cette limpidité et cette grâce imagée qui sont par excellence des qualités helléniques.

Le lendemain, à la troisième heure, une grande nef éclatante reçut le monarque et sa favorite.

La brise soufflait du nord, incessante et légère, et la voile se gonflait entre ses deux vergues cintrées. De toutes parts, au sommet du mât, le long des cordages, au faîte de la proue et de la poupe, des banderoles bleues, jaunes et rouges flottaient avec des claquements joyeux. La haute proue, sculptée et peinte, ressemblait à une fleur courbée de lotus s'épanouissant, toute blanche, hors de la verte carène.

Trois chambres à corniche, bariolées de couleurs vives, se dressaient à l'avant, au milieu et à l'arrière du navire. La chambre d'arrière était surmontée d'une terrasse que gardaient des serpents d'or au cou gonflé, à la tête menaçante. Le Pharaon y conduisit Hélène par la main et, lui montrant le pilote qui les regardait, attentif :

— Mon amie veut-elle donner le signal? dit-il.

Elle fit un geste, et les câbles furent déroulés, les matelots bondirent, les rameurs s'inclinèrent comme de lourds épis balancés par le vent, et la grande barque, glissant avec une lente majesté, fendit la surface ondoyante du fleuve.

Ce fut un voyage charmant et paisible. On était alors au temps des premières semailles. L'air était doux comme une caresse. L'azur tendre et velouté du ciel versait dans tous les yeux son ineffable enchantement. Le fleuve retirait lentement de la plaine ses eaux nourricières et coulait à pleins bords, frissonnant à peine, pareil à une immense écharpe de soie bleue moirée par les rayons du soleil.

Sur les deux rives, la vie renaissait, active et confiante, après le grand repos de l'été. On voyait des troupeaux d'ânes et de bœufs fouler la terre noire. De jeunes paysans, le bâton levé, les gourmandaient avec des exclamations railleuses. D'autres, grimpés sur le fût écailleux des dattiers, cueillaient les fruits rouges et bruns qui pendaient en touffes sous les palmes verdissantes.

Parfois une troupe d'hommes et de femmes, ceux-là presque nus, celles-ci vêtues d'une chemise étroite qui laissait saillir les hanches grêles, marchaient le long des berges, et leur image se reflétait, claire et tremblante, dans l'eau profonde. Quand ils apercevaient la barque royale, tous, s'agenouillant aussitôt, étendaient les bras ou prosternaient leur front dans la poussière. Et la nef glorieuse, portée par la brise et l'effort rythmé de vingt rameurs robustes, passait dans l'haleine étincelante qui semblait unir l'onde et le ciel.

Abritée sous un dais de brillantes étoffes, couchée sur la toison d'un grand lion d'Éthiopie, le coude appuyé parmi l'épaisse et rude crinière, Hélène demeurait presque tout le jour silencieuse, les yeux errant au hasard à travers la vaste campagne. Elle était à la fois heureuse et triste, comme un convalescent qui retrouve, pour la première fois, le rayonnement amical d'un soleil d'automne. Dans le palais taciturne du Pharaon, auprès de ce maître si grave, la frivolité de son âme s'était fanée, ainsi que la fleur des acacias sous la torpeur brûlante de l'été. Maintenant, elle aspirait lentement la douce fraicheur de ces rivages; sa souffrance, peu à peu, se laissait apaiser, et voici qu'un rêve s'épanouissait en elle, un rêve de mélancolie résignée, de langueur et d'oubli. L'amertume légère qu'elle en ressentait avait pour elle une saveur incon-

nue et délicate. Comme ce fleuve était large, tranquille et beau! Comme l'étendue de ces horizons était enivrante! Que cette lumière avait d'harmonie et de suavité!

« Je mourrai, pensait-elle, et toutes ces choses mourront. Oui, je mourrai un jour, comme les feuilles tombent. Mais qu'importe, si le ciel et la terre me sourient ainsi jusqu'au moment où mes paupières se refermeront à jamais? »

A ses côtés, le Pharaon était assis, immobile. Et son regard, qu'il ne détournait pas, semblait fixé sur le lotus de la proue.

Hélène s'étonnait de parcourir un pays si lointain, si différent de tous ceux qu'elle avait visités. Elle admirait sa destinée, toute parée d'étranges aventures. Elle la comparait à l'existence uniforme de ses jeunes compagnes d'autrefois, qui, jusqu'à la fin de leur vieillesse, fileraient la laine ou le chanvre derrière les rideaux blancs de leur gynécée. Et elle se disait :

« Qu'importe de mourir, si l'on a beaucoup vécu?... »

(*Le Voyage d'Hélène,* Lemerre.)

ANDRÉ BELLESSORT

M. André Bellessort a donné, dans les lettres contemporaines, un très bel exemple par son talent d'une force, d'une élévation et d'une portée assurément peu communes. Il a débuté par de généreux poèmes et par des travaux d'érudition. Son œuvre de prose, qui se compose surtout d'études à la fois pittoresques et philosophiques sur les pays qu'il a visités, continue, par l'ampleur et la beauté du verbe, son œuvre de poète; elle atteste une profondeur de pensée et une gravité d'inspiration dignes du savant et du pur lettré. On peut relire des pages de M. André Bellessort après celles de Flaubert et du Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*. C'est un des écrivains de notre temps qui ont le mieux gardé la notion et la tradition de la noble langue française.

De pays plus poétique, je n'en connais pas. Il l'est par sa nature âpre, taciturne, si étrangement éclairée, et dont les beautés, disait Almqvist, semblent avoir été faites pour rester des secrets éternels. Point de variété pittoresque : des lacs, des forêts, des fjells, la bordure claire d'une

prairie, la tache sombre d'un bouquet de pins, une eau dormante, une lande aride, et le long recueillement des hivers où le jour n'est plus qu'un sillon de lueur blême entre deux vagues de ténèbres. Rien de plantureux : elle engraisse peu d'animaux domestiques et nourrit beaucoup d'animaux sauvages. Rien de voluptueux : « Jeune homme, regarde les feuilles vert tendre de nos arbres : elles ne sont jamais veloutées ni foncées comme celles du Midi. Notre amour a moins de sensualité que de fraîcheur. » Une seule rose y pousse spontanément, l'églantine, petite fleur simple dont le faible parfum est le plus délicat et « le plus noble que porte l'air ». La terre suédoise excite l'homme à se passer de ce qui est en dehors de lui-même. Mais elle a l'attirance toute spirituelle des terres pauvres. Le rêve s'y attache comme les Linnæa dont les filaments rampent sur le sol, et dont la senteur d'amande emplit les déserts du Nord. La séduction de ce pays est dans sa rudesse mystique, dans sa solitude, dans ses lignes grandes et tristes, mais parfois aussi fines que les traits d'un visage.

Et poétique, il l'est encore par son histoire ou, pour mieux dire, par sa légende. Le peuple suédois a vécu une extraordinaire saga. Son paganisme a plongé dans le moyen âge chrétien avec la même énormité farouche que sa presqu'île dans les flots du Nord. L'imagination populaire, qui en demeure imprégnée, supprime les trois ou quatre siècles de religion romaine où cependant

a germé, dans l'âme du paysan, l'unité nationale. Elle n'en retient que l'auréole d'un saint roi et les yeux baissés d'une sainte. De l'écroulement du Paradis des Ases, elle sauta en croupe sur le cheval du premier des Wasa. On dirait que le bruissement du chêne Igdrasil ne s'est tu que sous la hache d'Olaüs Petri, tâcheron de Luther. Aux héros des temps mythologiques succédèrent des personnages de tragédie moderne, à peine moins mystérieux que les guerriers du Walhalla. La Bible a remplacé pour eux ces runes que leur ancêtre Odin apprit en gémissant. Leurs chevauchées ressemblent à des croisades de Vikings. Pendant près de trois cents ans, la dynastie des Wasa communique à ce grand corps suédois l'agitation de son corps et les soubresauts de ses rêves. Depuis le vieux roi Gästa, qui plante la couronne sur sa tête méditative de paysan dalécarlien, jusqu'au pauvre dément Gustave IV qui se la laisse arracher avec des cris convulsifs, c'est un défilé ininterrompu de figures dramatiques que la légende n'a cessé de disputer à l'histoire. Rois austères, rois fous, rois mystiques et visionnaires, rois de théâtre et d'opéra, ils n'ont de commun dans leur diversité que le secret de leur infatigable inquiétude. Ils ont voulu que la gloire de leur pays en fût proportionnée à l'immensité physique. Ce n'est pas uniquement dans l'*Atlantica* de Rudbek que la Suède a pu se croire une coupe débordante d'humanité. Mais des artisans de ce miracle aucun ne fut vraiment un homme

heureux. Quand ils ne tombent pas d'une balle ou d'un poignard au cœur, quand ils ne meurent pas au fond d'un cabanon, ils s'éteignent consumés de solitude intérieure et de mélancolie. La tristesse de leur fin achève de les grandir; et les routes qui mènent à leur dernière pensée nous sont aussi fermées que les chemins du pôle. Quels excitateurs admirables de l'imagination!

Il y a dans la langue suédoise deux mots intraduisibles qui, comme tous les mots intraduisibles d'un pays, expriment le plus intime et le plus particulier de son âme : *längtan* et *stämning*. Le längtan, ce n'est pas seulement la langueur où nous plonge le souvenir d'un bien perdu, l'attente d'un bonheur qui tarde. Ce n'est pas seulement la nostalgie d'un cœur « qui meurt de ne pouvoir nommer ce qu'il adore ». C'est encore et surtout le désir qui nous porte à sortir de nous-mêmes, et la volupté mélancolique d'en mesurer l'impuissance. « Längtan, s'écria un des poètes les plus suédois, längtang s'appelle mon héritage, et mon château dans les vallées du soupir! » Son héritage : ce legs de pudeur orgueilleuse et de silence que se sont transmis, dans cette nature taciturne et autour de ces rois énigmatiques, des générations d'enthousiastes fermés. Son château : sa pensée close, dont les végétations du songe recouvrent les richesses, et où il gémit lui-même sur la douceur qu'il éprouve à s'y emprisonner. Dès qu'elles s'approfondissent, la douleur et la joie rencontrent le längtan, la plus

belle source de lyrisme, qui ait jailli du désert de l'âme. Le längtan est partout en Suède : dans l'aspiration perpétuelle au mysticisme, dans la chaste et muette patience de l'amour, dans la gravité d'un Gustave-Adolphe, dans la froideur virginale d'un Charles XII, dans l'étrangeté d'une Christine, dans le sourire d'acteur d'un Gustave III, dans le front courbé d'un savant d'Upsal, dans le regard distrait d'un bourgeois de Stockholm, dans l'ivresse solitaire d'un paysan. Tour à tour il les détache du sol et les ramène pour les y enraciner davantage. La Suède ne conçoit pas dramatiquement les personnages de sa légende : elle en fait les expressions lyriques de son plus noble längtan. Descendez dans un cœur suédois ; vous y trouverez ses illusions meurtries couchées côte à côte avec les héros sanglants de Lützen et de Frederikshall.

(*La Suède*, Perrin.)

ÉMILE BERR

Son *Journal d'une Étrangère* est une des meilleures chroniques qui aient été faites de la vie parisienne au jour le jour. Il a su la voir dans la multiplicité de ses manifestations, et son regard d'observateur en a saisi les aspects les plus divers, les plus fugitives nuances.

M. Émile Berr possède ces deux sortes d'esprits que Pascal appelait l'esprit de justesse et l'esprit de finesse.

... Dans un coin de la place Sainte-Geneviève, la petite église érige, sous le brouillard, sa façade de pierres noircies. Il tombe une pluie fine et c'est, autour du monument, une agitation silencieuse d'hommes et de femmes — de femmes surtout — qui vont et viennent, de fiacres, d'automobiles dont les grosses roues filent sans bruit sur le sable mouillé. La neuvaine de Sainte-Geneviève est la première fête de l'année, et, depuis une semaine, les Parisiens et les Parisiennes, dont les âmes sont demeurées fidèles au goût de la prière, ont repris le chemin de Saint-Étienne du Mont, viennent écouter là des sermons, murmu-

rer des cantiques et brûler de petits cierges autour de la sépulture dorée de la « patronne de Paris » , Cela se fait d'une façon très discrète, et l'on dirait une fête de famille à laquelle le reste du quartier demeure tout à fait indifférent. L'église est pleine de gens qui prient, qui méditent ou qui, simplement, « regardent ». Je frôle, au passage, des chapeaux de « bourgeois » et des casquettes, des fourrures et des châles usés. Devant plusieurs chapelles, des femmes sont à genoux ; des ouvriers flânent autour des piliers, considèrent d'un œil curieux les longues bannières bleues suspendues de chaque côté du chœur et, plus loin, un petit étendard blanc, semé de fleurs d'or passé, — l'étendard de la sainte. L'orgue joue en sourdine en attendant que le sermon commence, et les « pèlerins » continuent de se suivre, d'affluer sans bruit vers le coin d'église où flamboie l'or de la sépulture entr'ouverte. Sous la profusion des petits cierges qu'un bedeau à long tablier bleu redresse, ou rallume, ou remplace sans cesse d'un geste affairé, le sarcophage apparait comme hérissé de baguettes de feu ; devant l'ouverture pratiquée à l'une de ses extrémités, un prêtre se tient debout, reçoit les menus objets que cent mains lui tendent, — une médaille, une petite image, un lambeau d'étoffe pliée, — fait au-dessus de chaque objet le signe de la croix, puis, par l'orifice béant, lui fait toucher la place où repose la sainte dépouille. Parfois la femme, qui vient de recevoir des mains du prêtre le petit objet sanc-

tifié, s'agenouille : il soulève le pan droit de son étole et la bénit.

J'ai regagné la rue. Devant l'église s'alignent trente baraques en bois : la « foire aux chapelets ». Et c'est comme un chapelet aussi que forme, allongé sur la chaussée boueuse, le cordon des menues boutiques, toutes pareilles, serrées les unes contre les autres, sous l'averse froide. Des voix douces m'interpellent : « Une image de sainte Geneviève, madame?... Un joli chapelet?... Des cartes postales?... » Une petite vieille, trop pauvre pour être locataire d'une baraque, a rassemblé sur un pliant quelques objets de piété qu'elle protège de son parapluie : « Un chapelet, madame? » Le jour tombe; autour des boutiques, il n'y a pas dix passants. Suis-je à Paris ou à Bruges? Je ne sais plus.

(*Journal d'une Étrangère,* Fasquelle.)

BINET-VALMER

Le talent de M. Binet-Valmer excelle dans l'analyse des délicatesses sentimentales, de tout ce monde mystérieux de pensées, d'aspirations et de rêves que nous portons en nous-mêmes, sans toujours nous en rendre compte, et qui entretient en nous la vie intérieure.

En même temps qu'un évocateur subtil, M. Valmer est aussi un peintre vigoureux des mœurs sociales dans les *Métèques* et des complications morbides dans *Lucien*. L'autorité, une sorte de maîtrise précoce, ont caractérisé dès ses débuts l'œuvre de cet écrivain.

LES DÉLIVRÉES

De même que les ex-voto rappellent la puissance d'un saint aux fidèles de son église, de même les portraits, les photographies, les mille souvenirs qui encombraient le salon du docteur Batchano rappelaient la gloire de mon ami à toutes ces femmes assemblées pour attendre sa mort, et qui pleuraient.

Quand, par hasard, je quittais sa chambre,

elles se précipitaient vers moi, et leurs étranges visages et leurs voix saccadées m'interrogeaient. Que pouvais-je leur répondre?

Le matin de ce jour, Batchano avait dit à ses confrères :

— Ne me tourmentez pas davantage!

Et les médecins étaient partis.

Maintenant, par les fenêtres qui regardaient le couchant, à travers la mousseline des rideaux baissés, les derniers rayons du soleil entraient dans le salon. Ils marquaient le haut des murs de larges taches rouges. Je vois encore cette pourpre étendue sur un grand tableau qui représentait mon ami à sa table de travail. Son front magnifique était touché par la lumière, l'ombre des orbites en devenait plus profonde, et plus hautaine et plus triste sa jeune figure qui dominait, me semblait-il, le groupe de ces femmes pressées autour de moi.

Elles étaient dix, douze peut-être. Je ne les connaissais pas. Chacune me paraissait élégante, richement vêtue. Toutes avaient des gestes bizarres, des sursauts d'épaule, des frémissements, des crispations de la bouche; je lisais dans leurs yeux une sombre angoisse; leur inquiétude grimaçait. Eh quoi! celui qui, hier encore, était le maître de leur âme et de leurs pensées, leur maître, leur dieu allait mourir!

Lorsque les naïves amies de Jésus veillaient près du sépulcre divin, elles savaient que se lèverait la troisième aurore, mais ces femmes qui

m'entouraient, ces femmes aux prunelles agrandies, ne croyaient plus aux miracles, elles appartenaient trop à leur époque, elles ne croyaient plus à rien, et c'était la raison première de leur névrose. Elles ne croyaient plus qu'en la force de celui qui leur avait servi si longtemps de conscience, qui avait reconstruit leur personnalité détruite, qui les avait arrêtées sur le bord de l'abîme, qui les avait dirigées, matées, asservies, de celui qu'elles craignaient et qu'elles adoraient... Et celui-là, ce soir, était vaincu! Qu'allaient-elles devenir?

Elles me disaient :

— Plus d'espoir?

Et elles appuyaient sur leurs joues leurs doigts crispés.

Je sentais qu'elles avaient peur d'elles-mêmes, et moi aussi, j'avais peur pour elles, j'avais peur dans ce salon que la nuit prenait. Je songeais :

« Que deviendront ces demi-démentes quand il ne sera plus? »

Il me fit appeler. Il aimait m'avoir près de lui. Je le trouvai assis dans son lit, le dos soutenu par les oreillers. Il voulait vivre encore un peu, et il se tournait vers les suprêmes lueurs qui éclairaient l'horizon.

Je m'approchai. Je posai ma main sur la sienne.

— Non! pas si près!...

Il lui fallait tout l'air de la chambre. Il fit signe à ceux qui étaient déjà à son chevet de se

retirer. Nous restâmes seuls. Je me tenais dans l'embrasure de la fenêtre. Il murmura :

— Parle-moi...

Et comme j'avais la pensée pleine de la scène à laquelle je venais d'échapper, je lui parlai de l'affection, de l'émotion de ses malades, des vœux qu'elles formaient.

Il m'écouta en souriant. Un amer sourire! Il n'était plus l'heure de former des vœux... Mais ce n'était pas à cause de cela qu'il souriait avec cette ironie.

— Ah! fit-il, elles sont toujours là?

Et son sourire devint plus narquois.

— Elles attendent...

Il secoua la tête :

— Bientôt... Bientôt...

Puis, avec effort :

— Te rappelles-tu comme j'étais fier de leur guérison, et de ma méthode? Oh! si fier!... Tu te rappelles? On cherche s'il ne subsiste pas dans leur désordre un instinct robuste, et l'on forge autour de cet instinct une conscience nouvelle.

Il s'animait tandis qu'il récitait cette formule.

— Ne te fatigue pas! lui dis-je.

Il haussa les épaules.

— Je me reposerai, mon ami, sois tranquille.

Dans son regard s'allumait cette flamme que j'avais tellement admirée autrefois, et qui s'était éteinte depuis une semaine.

— Vois-tu! reprit-il d'une voix pressée, c'était une belle méthode, un travail de modelage, une œuvre de sculpteur! Je leur faisais des âmes toutes neuves, bien nettes, bien correctes. Je leur donnais des vertus et des scrupules. Une excellente méthode! Grâce à elle, je les ai empêchées de boire de l'éther, de fumer l'opium, de prendre de la morphine, je les ai privées de leurs joies les plus chéries pour les forcer à rentrer dans le cadre, dans le cadre! tu comprends? parce que, ce que nous appelons être sain, être normal, c'est être dans le cadre! Eh bien! écoute! je ne sais plus si j'ai eu raison de les guérir!... Mais non! laisse-moi! Je ne délire pas. Je ne sais plus, voilà tout!... Tu ne peux t'imaginer comme je les ai torturées! Ma volonté contre la leur, ah! c'était une bataille!... Et pourquoi? A quoi bon? Pauvre humanité qui n'ose pas jouir à sa guise, tant qu'elle peut et comme elle peut, et vite, vite, avant la fin!... Tu dis qu'elles attendent là-bas. Veux-tu que je te dise ce qu'elles attendent? Elles attendent que je les délivre... Quand je ne serai plus... Oh! oh! je t'envie! Tu verras cela!

Il se tut. Un râle l'étouffait, il avait parlé haut. On entra dans la chambre.

A six heures du soir, l'agonie commença. Il mourut à sept heures. Je lui fermai les yeux en pleurant, car je l'aimais. Puis je le laissai à sa famille et j'entrai dans le salon.

Quand j'ouvris la porte, celles qui attendaient

se précipitèrent vers moi ; mais quand j'eus prononcé les mots terribles, elles ne poussèrent pas ces cris que je redoutais, je n'entendis que des sanglots étouffés ; après quoi, ce fut un surprenant silence... Je voyais les visages devenirs durs, les lèvres se serrer, une ride immobile barrait les fronts, les regards allaient loin, les paupières ne battaient plus, les yeux n'avaient plus de larmes ; mais dans les gestes et les démarches, il y avait quelque chose d'inhumain qui me glaça. Était-ce l'ouvrage des démons qui reprenaient possession de leurs victimes?... Êtes-vous sûrs que les démons n'existent pas?

Le jour que nous portâmes mon ami au cimetière, j'ai rencontré de nouveau ces femmes, et j'ai compris à quel spectacle Batchano m'avait convié. Elles étaient délivrées.

Sous le masque d'une tristesse décente, j'aperçus la fièvre des vices retrouvés, la joie des jeunes amours. Ce n'étaient plus des créatures anxieuses. Le démon satisfait faisait briller le sang sur leurs joues. Il y eut bien quelques crises de nerfs à l'église, retour offensif d'une volonté qui mourait dans ces âmes si longtemps asservies. Mais plus tard, quand la terre bruyante fut tombée sur le cercueil, j'ai suivi les malades du docteur Batchano.

Elles allaient vers la ville, libres, les yeux étincelants, en extase... Et je me suis souvenu de la phrase de mon ami : « Pauvre humanité qui n'ose pas jouir à sa guise, tant qu'elle peut

et comme elle peut, et vite, vite!... » Alors, sur le seuil du cimetière, j'ai murmuré moi aussi :

— Je ne sais plus.

(*Notre pauvre amour*, Ollendorff.)

FRANÇOIS DE BONDY

Grâce nonchalante, sensibilité fine et pénétrante mélancolie, tel est le charme si particulier qui se dégage du *Moqueur,* ce délicieux livre, que tous les délicats ont aimé.

Le héros de M. de Bondy est-il sincère ou ironique? Il se définit lui-même en disant quelque part que, chez lui, l'esprit sourit des ivresses du cœur. Est-il inconstant? Non; car dans sa triple aventure amoureuse, il poursuit toujours le même rêve, et ce n'est pas sa faute si le reflet de cette rayonnante chimère se pose tour à tour sur beaucoup de fronts différents.

A coup sûr, il est dilettante, en littérature comme en sentimentalité : il cultive avec un amour presque morbide les sensations exquises; les raffinements de la psychologie lui sont familiers et chers, et parmi les formes de l'art les plus diverses, son goût très personnel et très indépendant choisit toujours ce qu'il y a de plus subtil et de plus rare. Son imagination se promène de Baudelaire à Henri de Régnier, de Wilde et de Samain ou Rodenbach à Mme de Noailles, mais, que ses inspirations lui viennent des autres ou de lui-même, l'expression qui les traduit est toujours personnelle, par ce mélange de scepticisme et de lyrisme profond qui est sa marque. Il fait songer aux sourires et aux tristesses

légères de Watteau, à l'*Indifférent* et à l'*Embarquement pour Cythère*.

Il est trois vers de Verlaine qui pourraient caractériser son œuvre :

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur.

Et nous voici en voiture. Nous courons dans le soir.

Nous sommes venus à terre tout à l'heure, avec nos bagages, dans une barque conduite par quatre rameurs noirs. Les malles sont restées à la douane où on les chargera sur une charrette, et nous, nous somme vite partis en avant, afin d'arriver pour dîner à la maison qui est loin.

C'est une voiture américaine, à quatre grandes roues, avec une épaisse capote peinte en blanc contre le soleil. Elle est attelée de deux mules et nous avons un cocher indien.

Nous avons traversé la ville ; nous sommes passés près de la poste où la foule des exilés se pressait déjà pour avoir son courrier de France, nous avons longé la place du marché où quelques vieilles négresses accroupies surveillaient encore leur éventaire de fruits, et nous sommes sortis par un long faubourg de maisons misérables en planches, sur le seuil desquelles des enfants jouaient dans la poussière. La route était bordée

de maigres cocotiers tordus qui penchaient leurs têtes trop lourdes.

Puis nous sommes entrés dans une allée de flamboyants, arbres pareils à des hêtres sans feuilles, mais couverts de fleurs éblouissantes, jaunes et rouges. Ils sont énormes, brandis dans l'air comme des torches ardentes, et leur éclat de flamme fait reculer à l'infini le bleu délicat du ciel.

Quand la route descendait dans des fonds, nous côtoyions d'humides herbages où, sur le bord d'une mare, des bœufs blancs paissaient, enfouis jusqu'au ventre. Et cela eût semblé un paysage de France, mais partout les palmistes et les cocotiers mêlaient leurs panaches exotiques, et, de près, les feuilles que l'on distinguait bien n'étaient pas non plus celles de chez nous : c'étaient de larges feuilles épaisses, lourdes, comme en caoutchouc ou en plomb, pareilles aux feuillages de nos lauriers, des feuilles faites pour durer toujours, dans un pays où il n'y a pas d'hiver.

Les mules courent de leur petit trot menu, rapide et régulier. Le cocher a un mouchoir rouge autour de la tête sous son chapeau, et des anneaux d'or à ses oreilles noires. Il fouette peu, il parle de temps en temps pour encourager ses bêtes; il les appelle par leur nom, d'une voix douce : Allez, Macaque! Allez, Légère!

Nous sommes maintenant en plaine, entre d'interminables champs de cannes qui ressemblent à du maïs géant. Sur les longues flèches soyeuses des tiges, de tristes petits oiseaux noirs se balancent et sifflent.

Nous croisons parfois des nègres qui rentrent de leur travail et qui marchent, leurs chaussures à la main, et des enfants indiens assis sur le bas côté de la route, près de leurs troupeaux, petits pasteurs mélancoliques qui nous regardent passer, avec de beaux yeux soumis.

Le soleil a disparu derrière les hauteurs où nous allons, et brusquement le jour se fane. Nous n'avons plus ici les lents crépuscules de nos pays, le long débat de la lumière qui ne veut pas mourir. Dans dix minutes, il fera nuit noire.

Vous êtes silencieuse depuis quelques moments. Vous avez posé votre chapeau sur vos genoux, et n'êtes plus coiffée que de vos cheveux sombres un peu défaits. Vous êtes fatiguée et n'êtes pas bien sûre de ne pas rêver. Quelle singulière aventure aussi pour les yeux d'une petite fille du Nord que de refléter soudain toutes ces étranges choses inconnues! Vous n'accordez à ces aspects que la crédulité passagère des songes, et votre âme incertaine hésite à accueillir la fête de vos regards.

Sous la manche large, votre bras nu où ma main se pose, est frais et tiède à la fois, et la ten-

dresse qu'il y a à vous toucher monte de lui jusqu'à mon cœur.

Comme je vous ai à moi ici, à moi tout seul! Il semble que j'aie donné un royaume à ma joie et que de toute souffrance mille lieues de mer bleue nous séparent. Il n'y a vraiment plus ici que nous deux, et l'un près de l'autre, nous défierions le monde, si tant de confiance pouvait donner autre chose que de la bonté.

Seuls, à l'abri des regards qui irritent, loin des paroles qui blessent, dans cette contrée langoureuse qui nous ignore, sous ce ciel lilas tendu comme un dais... petite bien-aimée, que je vous aime!

Respirez. Voici que le léger vent du large passe en frissonnant dans les grappes fleuries des campêches, et fait pleuvoir sur nous leur odeur sucrée. Nous nous en allons mollement sur une rivière de parfums.

La voiture s'arrête au bas d'une côte. Le cocher descend pour allumer ses lanternes, et la lumière met sur sa figure des reflets diaboliques.

Vous revenez de votre rêve; vous souriez. J'ai vu luire vos dents dans la pénombre.

Puis, l'on repart au pas.

Allez, Macaque! Allez, Légère!

Votre tête abandonnée sur mon épaule bouge un peu, et glisse quand les roues rencontrent une ornière.

La route monte vers les régions plus tempérées où est notre maison. Les lucioles, les mouches de feu, plus grosses que nos vers luisants, et ailées, commencent de danser au-dessus des savanes. Elles dessinent dans l'air de souples quadrilles, elles partent des buissons par gerbes d'étincelles, elles semblent vouloir se nouer aux étoiles, elles s'élancent et retombent en gouttes lumineuses.

Devant nous, les lanternes éclairent seulement le dos et les longues oreilles des mulets qui se détachent sur le fond bleu de la nuit.

Nous allons toujours au pas dans le silence. La route très raide monte en lacets, monte indéfiniment.

Où nous mène-t-elle, cette route abrupte de pèlerinage, qui vient des servitudes d'en bas? Est-ce enfin elle, la route de l'Absolu, et trouverons-nous en haut sur le seuil l'hôte indicible que nous cherchons, vers lequel nous montons, les mains unies, dans les ténèbres ferventes?

Allez, Macaque! Allez, Légère!

(*A l'Enfant brune.* A paraître.)

ABEL BONNARD

Lorsque ses premières poésies le révélèrent, Catulle Mendès le comparait volontiers, pour la richesse de ses images et son abondance verbale, à certains poètes latins, tels que Claudien, par exemple. Prosateur, il a gardé ces qualités. Nul ne conduit un développement avec plus de maîtrise, ne sait mieux tirer d'un sujet toute la matière d'éloquence ou de pittoresque qu'il contient. L'ingéniosité, la verve, l'éclat sont ses qualités maîtresses : il fait étinceler toutes les facettes de l'idée et chatoyer toutes les couleurs du prisme qu'est son style.

M. Bonnard, avec une œuvre en prose encore peu étendue, est parmi les écrivains qui comptent le plus de trouvailles heureuses.

C'est l'heure de l'ennui. Rien ne l'avait annoncé. Nous croyions être liés à bien des choses, et il a suffi de son ébranlement, si léger que nous ne l'avons point senti, pour nous détacher de tout et, dans le dénuement où il nous a mis, il nous ôte jusqu'à la force de nous émouvoir de notre détresse. Il étouffe sans bruit toutes nos

ardeurs. Quand, dans mon enfance, on me menait à l'église, et que j'y demeurais après le retentissement et la splendeur de l'office, je regardais avec une anxiété silencieuse le sacristain qui venait alors éteindre les lumières. Il se dégageait d'un coin obscur et s'approchait comme un traitre du maitre-autel, rutilant, confiant, auguste, puis, lorsqu'il était à portée, il commençait à souffler les cierges, posément et un par un, et pour atteindre les plus hauts, que j'aurais voulu croire préservés de son entreprise, il usait d'un petit éteignoir emmanché à un long roseau, qu'il posait sur la flamme comme s'il eût voulu la faire captive; mais quand son instrument se relevait, la flamme n'existait plus. L'église, cependant, sentait successivement la mort de chacune de ces lueurs, et l'ombre s'agrandissait chaque fois avec une secousse furtive. J'aurais voulu protester, crier. Il me semblait qu'on n'avait pas le droit d'abolir cet hommage ardent, de flétrir ce splendide espalier de lumières, je pensais que cela devait attrister Dieu. Je croyais que le maitre-autel allait, dans un sursaut, rappeler à lui toute la gloire de ses vêpres. Mais la lumière ne se défend pas. Moi seul, d'ailleurs, je trouvais cela affreux car les dévotes se dispersaient paisiblement, on ne distinguait plus qu'à peine, dans leurs cadres d'or, les Assomptions et les Martyres, et voici que le sacristain lui-même passait à pas feutrés près de moi, et, dans ce qu'il avait laissé subsister de clarté, j'osais le regarder, ce personnage effacé,

cauteleux, je le regardais, cet éteigneur! J'apercevais sa figure douteuse, charbonnée d'un peu de barbe indécise, et qui me faisait bien plus de peur, parce qu'elle n'avait pas l'air terrible. L'ennui, depuis, m'a paru ressembler beaucoup à ce sacristain. Il est, lui aussi, sournois, sinistre et prudent. Lui aussi, il éteint d'un petit souffle toutes nos lumières l'une après l'autre. On croit que cette joie résistera, il l'éteint; on croit que ce souvenir résistera, il l'éteint; on croit que cet amour résistera, il l'éteint. Mais dans l'église assombrie, devant l'autel taciturne, il restait toujours une lampe ardente et vive que le sacristain respectait. Heureuse l'âme sacrée en qui demeure aussi la lumière unique que l'ennui ne peut pas éteindre!

L'heure blonde. — Ce soir, comme il ne fait pas froid, le feu a senti qu'il devait céder aux lampes. Il a replié ses soies magnifiques et lui-même il n'est plus l'enfant éblouissant qui secouait dans la cheminée sa fantastique chevelure rousse, mais, rencogné et maussade, il ressemble plutôt à un vieillard sous ses cheveux gris. La chambre appartient aux lampes. Elles ressemblent à de sages princesses. Leur lumière blonde, calme, égale, conseille la paix. Pourtant la songerie n'en est pas exclue, puisque les objets familiers sont là et que chacun d'eux nous parle d'un pays, d'un être, ou d'une heure. Des personnes nouvelles entreront ici, mais elles ne sauront

jamais à quelles personnes anciennes nous pensons en regardant ces bibelots, qui, sans que nul s'en doute, nous rendent pendant une seconde infidèles au présent. Ils sont le petit butin que nous avons amassé, précieux pour nous seuls. Nous ne croyons plus les voir, pourtant nous les sentons là, comme des appuis donnés à notre mémoire. Que l'un d'eux soit brisé, et l'on dirait que le souvenir correspondant s'émeut et s'effraye en nous, comme si, n'ayant plus rien au dehors qui le représente et le garantisse, il craignait, lui aussi, de devoir mourir.

Mais, ce soir, ma songerie aura de plus puissants ressorts. Je vois quelques livres sur le coin d'une table. Nul objet ne les vaut; c'est en eux qu'est toute magie. Les anciens sorciers, par un commode expédient, gardaient chez eux des esprits captifs dans des bouteilles. Mais si l'on débouchait le flacon, l'esprit sortait en s'étirant, il se dilatait dans toute la chambre et même au delà. Un livre ressemble assez à ces fioles magiques. Tout un monde s'en dégage quand nous l'ouvrons. Ulysse, pour revoir les morts, les guerriers et les amantes des dieux, dut répandre au crépuscule un sang noir sur un rivage mystérieux. Les ombres accoururent, avides et vaines, impatientes de boire à ce sang pour y retrouver la vigueur qui les avait fuies. Elles étaient si pressées que le ferme et vivant héros se troubla et tira son glaive. Celui qui prend un livre n'appelle pas moins de fantômes que l'antique navigateur.

Il avait cru seulement se délasser pour quelques moments dans la clarté de la chambre blonde ; et maintenant il y a là César sanglant et solennel, Marc-Antoine aux cheveux frisés, Cléopâtre nonchalante et vigilante, chargée de perles et de parfums. Le moindre lecteur est un grand sauveur. Il nourrit un instant de son esprit, il ranime et entretien de sa propre vie tout un peuple de spectres fameux, et comme Ulysse, avant d'immoler les brebis, épancha dans la fosse évocatoire un peu de miel, de vin, d'eau et de farine, lui, afin d'attirer ces ombres, il n'eut besoin de leur offrir, pour toute libation, qu'un peu d'oisiveté, d'étude et de rêve.

C'est ainsi que la veillée se prolonge jusqu'à minuit. Le feu s'est tout à fait éteint. Le lecteur laisse là son livre béant, il se lève et va jusqu'à la fenêtre. Il l'ouvre. Au loin, les derniers bruits expirent. Paris, comme un grand cristal, s'enfonce, par mille pointes dans un ciel auguste et pur. Les étoiles sont présentes. On dirait qu'on voit la face sereine des lois qui nous dominent. Sous ces astres, ce que nous sommes et ce qui fut se confond déjà en un seul néant. Soudain, dans la solennelle vacuité de l'espace, les douze coups de l'heure sonnent et s'abattent avec quelque chose de régulier, de lent, de fatal, comme s'ils enclouaient une journée de plus dans le passé.

PAUL BOURGET

L'œuvre de M. Paul Bourget est une des plus considérables qui aient enrichi la littérature française de notre temps, non seulement par l'abondance de la moisson, mais surtout par sa richesse substantielle et par sa variété.

Quand parut *Cruelle Énigme,* le roman, fourvoyé par l'exemple d'un très puissant écrivain, abandonnait l'étude de l'homme pour celle de la bête humaine. M. Bourget le rappela à ses vraies origines : la psychologie. Car le roman psychologique n'est pas une forme de roman particulière ; c'est le roman lui-même, et tout roman qui n'est pas psychologique n'existe pas en tant que roman.

Pour avoir confirmé cette vérité par son exemple, M. Paul Bourget conquit d'emblée sa place au premier rang des romanciers contemporains. La tradition de Balzac se perdait; il la fit revivre. Sa très haute culture intellectuelle, son dilettantisme, qui est universel, ont fait de son œuvre un merveilleux foyer de rayonnement artistique. Ajoutons-y sa pénétration des civilisations et des littératures les plus diverses, son humeur errante et voyageuse qui l'a promené à travers tous les pays comme à travers tous les systèmes, la tournure philosophique d'un esprit apte à tout comprendre, et qui va

de Joseph de Maistre à M. Taine et à Auguste Comte. Les femmes ont pu ne voir en lui qu'un charmeur; les hommes de doctrine pourraient l'adopter comme historien et comme penseur.

— « Pour aller à San Sebastiano de Montajone?... Il faut trois heures et demie en marchant bien, autant pour revenir, et une heure de repos là-bas. Cela fait neuf heures. Encore faudra-t-il que j'attelle le *Moro,* car la jument est bonne mais elle est vieille et il faut la ménager : *chi non ha amore alle bestie, non l'ha neanche ai cristiani...* »

L'aimable Toscan avait dit cet aimable proverbe en caressant du fouet la pauvre rosse blanche attelée à sa voiture, une de ces carrioles à deux roues que les gens du pays dénomment des *baroccini*. Les brancards attachés très haut pointent à la hauteur des oreilles de la bête. Les deux personnes que peut tenir l'unique banquette sont rejetées en arrière à chaque coup de collier. Elles doivent, pour maintenir leur équilibre, assurer leurs pieds sur le treillis en grosse corde qui sert de fond à la voiture et de filet pour les paquets. C'est tout de même un admirable outil à rouler vite que cette dure charrette, si légère, si *gaie*. Elle brave fondrières et cailloutis, montées et pentes. Et puis, lorsqu'un cocher est plaisant comme celui-là et qu'il parle le joli italien, mâle et musical, de cette province, quelle fête d'aller

ainsi, parmi les oliviers, les mûriers, les vignes et les chênes verts! Le geste de l'homme flattant sa jument avait été si avenant; dans son costume de drap jaune à carreaux noirs, il avait une si alerte tournure; son brun visage exprimait tant d'intelligence, qu'obligé de renoncer à mon expédition, je fis à mauvais jeu bonne mine. — Les Toscans ont encore un proverbe pour cette sagesse-là. D'ailleurs pour quelle circonstance n'en ont-ils point? « *Chi non puo buer nell'oro, beva nel vetro*... — Que celui qui ne peut boire dans l'or boive dans le verre... »

— « Neuf heures... Eh bien! je n'irai donc pas à San Sebastiano, » lui dis-je; « je ne serais pas à temps pour le train. Mais n'y a-t-il pas quelque promenade à faire plus près?... »

— « Des promenades? » s'écria-t-il. « Si vous voulez monter dans la voiture, avec la *Blanche*, je vous porte à San Gimignano en une heure et demie, et quelles églises il y a là, et quelles fresques, — *tutta roba del quattrocento!*... »

— « Je les connais », répondis-je, amusé par l'accent avec lequel il avait prononcé un des deux mots que les plus humbles habitants de cette artistique campagne ont toujours à la bouche. *Quattrocento*, c'est l'éloge. *Seicento*, c'est l'autre mot, et c'est le mépris. Ils les distribuent, ces formules, au petit bonheur, et avec une assurance, une sincérité! Celui-ci réfléchit une minute :

— « Est-ce que vous connaissez *San Spirito*

in Val d'Elsa?... » me demanda-t-il, et sur ma réponse négative : « Non? Mais c'est la plus belle église de la Toscane. Je vous y porterai », dit-il en ramassant les rênes. « Accommodez-vous... » Et sur ma réponse que je n'avais pas déjeuné : « Heureusement, il y a ici la meilleure auberge de la province... », s'écria-t-il, « une cuisine de famille, vous savez, mais de premier choix, et du Chianti, du vrai cru !... *Veramente, non c'è male...* Je profiterai de ce temps pour atteler le *Moro*. »

La facilité avec laquelle ce subtil personnage faisait alterner des éloges enthousiastes et ce prudent *non c'è male,* me mit bien un peu en défiance à l'égard du monument inconnu qu'il entendait me révéler. Mais quoi ! à défaut d'un chef-d'œuvre d'architecture, j'aurais le paysage toscan. J'aurais la conversation d'Antonio Bonciani, — ainsi s'appelait mon tentateur. — Et aussitôt le déjeuner fini, lequel se composait d'une omelette à l'huile, d'un peu de viande grillée qu'il fallut tremper de citron, et d'un verre de Chianti, piquant à en paraître poivré, je me hissai sur la banquette du *baroccino*... Nous voilà donc roulant lestement au trot du *Moro* : un bidet plus maigre que la jument, avec des flancs étiques, un cou décharné, mais des jambes solides et qui vont le vent aux descentes. Bonciani, pour le soulager, marche aux montées. Il a allumé un long cigare, préalablement vidé de sa paille, et nous causons. C'est autour de nous le plus idyllique des horizons : ici,

une vallée où les mottes, brunes et retournées, attendent le maïs et les fèves ; plus loin, le blé et l'avoine commencent à lever, verts sur la terre sombre. Presque tous les champs sont plantés d'arbres aux troncs desquels s'enlacent des vignes. Des hommes taillent le bois de ces vignes encore dénudées et les attachent à l'ormeau, avec des baguettes jaunes en osier souple. De noueux oliviers, de place en place, remuent au soleil leur feuillée d'argent gris. Du haut des coteaux, on aperçoit la forêt là-bas, d'où arrivent les charbonniers qui passent, menant des chars traînés de bœufs blancs aux cornes énormes. Ils portent, qui à Castel Fiorentino, qui à Empoli, qui à Florence, des sacs remplis d'un charbon de bois, destiné à rôtir, dans la saison de la chasse, les grives nourries de baies de genièvre. De grosses bourgades dentellent de tours les hauteurs lointaines, et, de place en place, derrière un rideau de cyprès, une villa peinte profile sa masse claire auprès d'une ferme qui sert à l'exploitation. Sans cesse, à la fin d'une descente, au faîte d'une colline, au détour d'une vallée, nous retrouvons le mince ruban de l'Elsa. Elle tord son eau, d'un vert très pâle, entre deux rives argileuses. Un soleil léger et vibrant, un jeune soleil d'une griserie heureuse, enveloppe d'une féerie de lumière ces travaux des champs, ces jeunes pousses, ces attelages, ces arbres, cette forêt, cette rivière, et j'écoute Bonciani me célébrer les louanges de sa Toscane, — de notre Toscane.

— « Ah ! » racontait-il, « l'Italie est le jardin du monde, et la Toscane est le jardin de l'Italie... C'est dommage qu'il y ait un peu trop d'impôts, maintenant. Autrefois, tout était à si bon marché. Pour prendre une *merenda,* qui se composait d'un pigeon, de macaroni, de pain, de salade, le tout arrosé d'un demi-fiasco de Chianti, mon père payait un paolo... Cinquante-six centimes d'à présent... Aujourd'hui, il faut gagner un peu plus... Mais bah ! *Nous n'avons pas l'épaule ronde,* dans la maison Bonciani. Nous sommes cinq frères. L'aîné fait le vendeur de chapeaux. Moi, le second, je suis voiturier. Le troisième est en Amérique, au Brésil. On lui payait mal le Chianti et l'huile qu'il expédiait là-bas. Alors il est allé faire ses affaires lui-même. Le quatrième frère a pris la ferme et envoie le Chianti et l'huile à l'autre... Ils réussissent... » Il disait : « *fanno del bene.* » Comment traduire ces mots, accompagnés d'un geste des doigts et d'un clignement des yeux? Comment traduire aussi cette gracieuse image sur *l'épaule ronde,* qui symbolise le nonchaloir, parce qu'elle laisse glisser les fardeaux ; et la *merenda,* ce goûter-souper ; et tout le vocable italien, ponctué de « c » durs prononcés en « h » aspirés? Il continuait : « Le cinquième est à Rome, employé du gouvernement. Toute la famille s'est étalée ainsi. — *Tutta la famiglia s'è ramata così!...* »

(*Voyageuses,* Plon-Nourrit.)

RENÉ BOYLESVE

Il y a une quinzaine d'années que parurent *les Bains de Bade*. Ce n'était qu'une plaquette, mais cette évocation de la cité des délices — la Baïes de l'Allemagne — ne sembla point indigne d'Érasme, dont elle rappelait la fantaisie à la fois docte et savoureuse.

Puis ce furent des études attachantes sur la vie de province et les humbles destinées qui se déroulent à son ombre. L'écrivain se montrait romancier, en possession d'une maîtrise déjà singulière. Il procédait par touches menues et répétées, par une succession de détails et de nuances; il arrivait à créer de la sorte une impression d'ensemble qui était pour ainsi dire la résultante de tous ces traits épars et soigneusement choisis. Cette manière l'apparente à Balzac et à certains romanciers anglais.

Dans *le Parfum des îles Borromées*, la variété des caractères et la diversité des intrigues qui se mêlent parmi les enchantements du Lac Majeur, offrent le charme d'un Décaméron moderne.

Ni les boudoirs surannés, ni les allées moussues des grands jardins, ni les rues herbeuses des villes à demi

mortes, n'ont trouvé de peintre plus habile et plus attendri que M. René Boylesve.

Elle est là, étendue sur mon divan, les deux bras nus relevés, les mains croisées sous la nuque, elle repose, elle sommeille. Elle est chez moi, à moi, et heureuse!

Sa bouche fait la divine moue. Les alentours de ses yeux, la petite veine bleue, les pénombres, et la région blonde de la tempe qui rejoint les cheveux, cette vue me fait frémir les jarrets.

Évidemment, c'est pour ces moments-ci que je suis né et que j'ai vécu; tout, jusqu'ici, n'a été qu'accessoire. C'est pour ces moments-ci que mon enfance solitaire m'a appris la saveur des choses, du jour et de l'ombre, du temps, éternel passant, et de la mort perpétuellement suspendue. C'est pour ces moments-ci que la religion de la beauté a pénétré en moi, quand j'ai eu quinze ans, en m'exaltant, en m'affinant sans cesse, et en me préparant à une admiration toujours plus difficile et plus rare. C'est pour ces moments-ci que j'ai orné ma mémoire, que la poésie a embelli ma pensée et que la musique de Beethoven m'a stupéfié... Qu'était-ce en effet que tout ceci, rêves d'enfant, exaltations de jeune homme, arts, littérature, si à de tels moments tout ceci ne devait aboutir?... Pour la première fois, je sens que tout ceci et ma vie même avaient donc un sens certain, et c'était de

préparer un magnifique amour... Notre amour vaut ce que nous valons nous-mêmes, chacun de nous, en définitive, a l'amour qu'il mérite : ô vous, jeunes gens! ô vous, femmes, qui rêvez d'amoureuses extases, embellissez-vous!

(*Mon Amour,* p. 194, Calmann-Lévy.)

MADAME BURNAT-PROVINS

L'auteur du *Livre pour toi* a modulé sur une flûte d'argent une chanson amoureuse que n'eussent pas désavouée les prêtresses antiques de la lyre, Érinne et Corinne.

Je t'aime.

Personne ne m'a appris ce mot. Je l'ai senti venir des profondeurs de ma chair, monter de mon sang à mes lèvres et s'envoler vers la jeunesse et la force féconde qui est en toi.

Je l'ai entendu sortir de ta bouche avec ivresse.

C'est un oiseau doré qui s'est posé sur mes yeux, si doucement d'abord, et puis si lourdement que tout mon être en a chancelé.

Et je me suis abattue dans tes bras, tes grands bras où je me sens fragile et protégée.

La parole qui promet, qui promet et qui livre, la parole sacrée jaillie de notre vie ardente, planait sur nos têtes dans un clair rayon. Sylvius, te souviens-tu?

Alors, j'ai vu passer l'heure, l'heure unique qui nous souriait et levait dans ses mains un caillou blanc. Sur sa tunique, une à une, lentement les roses de son front s'effeuillaient. J'ai vu cela à travers mes paupières fermées, la joue appuyée contre ton cœur qui marque des secondes éblouissantes comme un balancier de rubis.

Tu m'as dit, et ta voix tremblait : « Je voudrais fermer les yeux à toute chose et ne plus voir que toi. »

Sois donc aveugle jusqu'à la mort. Je veux incruster mon visage jusqu'au fond de tes yeux aimés et tu les fermeras. Alors, ô Sylvius, je ne serai plus jalouse de la fleur, de l'arbre, du nuage où ton regard se pose avec ravissement.

Tu ignoreras qu'une femme passe, qu'elle a des cheveux fins, des mains claires, un cœur qui pourrait t'aimer. Mon image vivra, debout dans le sanctuaire fermé de ta pensée, et la lumière te viendra d'elle jusqu'au plus secret de l'âme.

Penche-toi, Sylvius, plus près, plus près encore, afin qu'il en soit comme j'ai dit.

Ta voix m'est plus douce que la plus douce des cantilènes. Elle parle, au dedans de moi, elle filtre dans les profondeurs de mon être qui t'adore, elle glisse insinuante sur ma pensée et l'arrête charmée.

D'où vient-elle, Sylvius, de tes lèvres ou de mon amour?

Parle-moi : mes yeux se ferment à t'entendre, le bonheur chante dans tes paroles, le désir les fait palpiter comme les ramiers gémissants ; parle-moi, mes mains tremblent.

Dis-moi ces mots ardents qui sont des étoiles et que la nuit seule écoute entre nous ; dis-moi ces mots d'ombre et de tendresse qui font tressaillir et tueraient s'ils n'étaient la vie.

Courbe-toi et parle, pour que la terre s'efface et qu'autour de moi règne un grand ciel où s'élève, unique, harmonieuse, ta voix plus douce que la plus douce des cantilènes.

(*Le Livre pour toi*, Sansot.)

ANDRÉ CHEVRILLON

Il est beau de plier le style à toutes les exigences d'une imagination éprise de la couleur et du relief, d'un goût littéraire que seule l'expression parfaite peut contenter. Il est noble et méritoire de chercher, dans les monuments qui subsistent des civilisations abolies, dans les traditions et les symboles qui dorment au fond des sanctuaires lointains, la trace de l'immortelle pensée humaine, la philosophie universelle que laissent déposer en se retirant les eaux séculaires des religions. Mais il est assurément fort rare qu'un même esprit ait cette double ambition et qu'un même talent la réalise. L'antagonisme naturel du penseur et de l'artiste s'y oppose.

M. André Chevrillon nous donne l'exemple de cette exceptionnelle dualité. Ses ouvrages offrent au lecteur de véritables fêtes de l'imagination. Quelque chose de la magnificence qui s'allume dans les visions de *Salammbô* et des livres de Pierre Loti sur l'Orient, est resté à ces pages lumineuses ; mais avec lui, nous entrons dans le temple secret du mysticisme, au lieu de demeurer sur le seuil, à contempler le mirage du désert.

J'ai quitté là ma barque. Traversant un rang de brahmes encore fixés dans leur hypnose, je

me suis aventuré sur le *ghat*. Quelle sensation de s'y perdre, de s'enfoncer au sein de cette humanité étrange que son rêve avait amenée là, possédait, agitait, — un rêve que seul, peut-être, parmi tous ces milliers je ne partageais pas! On se pressait à l'ombre des prodigieux parasols d'osier; les gourous y siégeaient, traçant avec des cendres, sur les fronts qui s'offraient, les signes redoutables de Siva, de Vichnou. J'en voyais qui tiraient des horoscopes, ou, d'un doigt rapide, accomplissaient des opérations magiques : on leur jetait des pièces de cuivre. Des hommes s'éventaient avec des plumes de paon pour conjurer les néfastes influences. Des malades, des vieux aux côtes saillantes, gisaient sur des claies, amenés de très loin pour agoniser là, car la vue du Gange écarte les anges infernaux de Yama. Et maintenant la vie reprenait son mouvement ordinaire ; le *ghat* se changeait en bazar; on y vendait des fleurs, des idoles, des étoffes, des cuivres; des piles de fruits montaient en tas multicolores sur les beaux degrés ; des *hookahs* s'allumaient Accroupis entre les bras des barbiers accroupis, des çoudras abandonnaient au rasoir le cuir de leurs sombres têtes. Les changeurs, à leurs tables, devant leurs piles d'*annas* et de *païces,* devant les chapelets de coquilles dont la douzaine vaut la moitié d'un liard, provoquaient les clients. Et par troupes, les statues nues ou voilées remontaient avec nous, entre les groupes de brahmes, de marchands, de malades, emportant

l'eau sacrée dans leurs vases pour les autels domestiques.

Mais, plus haut, du côté du Manikarnika, on s'arrêtait autour des chapelles pour de nouvelles dévotions, et la presse était grande : une foule lentement mouvante, dont s'engorgeaient les espaces étroits entre les sanctuaires, et je n'avançais que poussé, porté par son flot. De temps en temps, pour de nouveaux pénitents, pour de nouveaux plongeons, les trompes du Manikarnika reprenaient leur sabbat. Des cloches battaient dans les édicules, tirées par toutes les mains qui passaient, battaient pour attirer l'attention des dieux. Si près des surfaces réverbérantes de granit, l'air frémissait d'ondes enflammées ; et de troubles odeurs flottaient, d'aromates, d'œillets, d'épices, de fade chair humaine, traversées parfois d'écœurantes bouffées de grillade, car la fumée des bûchers nous arrivait d'en bas, à droite, en tourbillons soudains. On vociférait, on appelait les dieux : *Hari! Hari! Shiva! Shiva!* Mais surtout c'était un infini murmure, et dans l'universelle rumeur, j'entendais à peine, mais, sur les lèvres, je lisais les syllabes *Shiv*, *Skiv*, *Shiv*, et *Ram*, *Ram*, répétées si rapides que ces lèvres vibraient dans un tremblement continu. J'avançais, glissant sur les dalles trempées de l'arrosage des lingams, sur les fleurs tombées à terre et fripées par les milliers de pieds nus. Des bousculades me heurtaient à des taureaux de basalte, à des vaches vivantes. Une fois, ce fut

une chose grisâtre et dont le choc froid et mou me terrifia : une statue de mastic, accroupie sous un portique et dont une voix sortit, caverneuse, — un fakir impassible, terreux, inhumain, sa chevelure, sa face, toute sa nudité enduite de blanchâtres cendres humides. J'avançais entre les corps, les têtes, les épaules, mais les yeux ne semblaient pas me voir, ne semblaient absolument rien voir. D'ailleurs je me sentais passer là comme invisible. Sensation de vertige, de détresse, de solitude surtout, d'angoissante solitude.

Cette masse humaine franchie, j'atteignis un des corridors qui montent jusqu'à la ville. Étourdi encore, je m'arrêtai pour respirer. Tout le *ghat* s'étendait à mes pieds, et par delà, vers l'ouest, l'admirable perspective des autres *ghats* et des vieux palais. Où me trouvais-je transporté? en quel point de l'espace, en quel instant de la durée? Il me semblait retrouver un monde pour lequel le pendule des siècles avait cessé de battre. N'était-ce pas un lumineux matin des temps antiques, une grande cité païenne d'autrefois, une Babylone, une Carthage, menant toujours ses pompes, ses triomphes, ses théurgies, ignorante d'aujourd'hui, se livrant à ses cultes, — culte de de l'Eau, du Soleil, du Ciel, — sacrifiant à ses familles d'idoles dans le beuglement féroce des conques, sous le hérissement des terrasses, des grands édifices, sous les drapeaux claquants, et portant aux pointes d'or de tous les temples les noms et la gloire des grands dieux?

Une ville antique, mais une ville de l'Inde, de la vieille Inde panthéiste dont le renom attirait déjà le Macédonien. Par-dessus les hommes, les bêtes, les choses, des groupes de pyramides feuillues affirmaient l'Inde, les plus minces pareilles à des épis, les plus épaisses à des artichauts, à des conifères, — toutes répétant le thème unique du bourgeon, chacune rutilante et dorée, traduisant avec magnificence aux yeux, portant haut dans le ciel l'idée brahmanique de germination, de croissance graduelle et multiple, l'idée contenue dans le nom même de Brahma (1), celle de l'univers que sa vie déploie du dedans, en processions inépuisables de formes, celle de l'unité qui se *produit* et se développe dans le nombre.

Mais parfois l'âcre effluve déjà senti montait jusqu'à nous, avec la fumée des bûchers. Le voile de mort passait, subtil, à peine visible. Aussitôt toute la fourmillante perspective semblait ondoyer, et se troublait, se décolorait, fondait comme du rêve, comme une vision, comme un fantôme sans substance...

(*Sanctuaires et Paysages d'Asie,* Hachette.)

(1) La racine de Brahma est *brith* = croître.

MADAME COLETTE WILLY

Les forêts rouillées d'automne, leur sol élastique qui vibre et tressaille sous les pas des promeneurs, les taillis d'où sort en septembre l'odeur savoureuse des champignons, les gazons drus où courent les bestioles, tout cela appartient à Mme Colette Willy, par droit d'amour et aussi de maîtrise.

Elle a aimé tout cela, non point en femme de lettres qui du fond d'un hôtel rêve la campagne d'après les livres, mais comme une libre et sauvage enfant de la terre beauceronne, élevée près d'elle, bercée par elle et inspirée par elle aussi naturellement que les genévriers ou les aubépines y puisent leur vie.

La muse de Mme Colette Willy, c'est une faunesse lâchée à travers la nature, courant les grands bois, les vallons et les plaines, s'arrêtant parfois à l'entrée des villages pour écouter les propos des rustiques, mais reprenant aussitôt sa course de vagabonde.

Mme Colette Willy a écouté aussi parler les bêtes et redit, avec un singulier charme, leurs dialogues, mais avant tout elle restera la poétesse, couronnée de lierre, des halliers rougis par octobre qui brûle et qui saigne.

DIMANCHE

Qu'est-ce que tu as?... Ne prends pas la peine, en me répondant : « Rien », de remonter courageusement tous les traits de ton visage; l'instant d'après, les coins de ta bouche retombent, tes sourcils pèsent sur tes yeux, et ton menton me fait pitié. Je le sais, moi, ce que tu as.

Tu as que c'est dimanche, et qu'il pleut. Si tu étais une femme, tu fondrais en larmes, parce qu'il pleut et que c'est dimanche, mais tu es un homme, et tu n'oses pas. Tu tends l'oreille vers le bruit de la pluie très fine, un bruit fourmillant de sable qui boit, — tu regardes malgré toi la rue miroitante et les funèbres magasins fermés, et tu raidis tes pauvres nerfs d'homme, tu fredonnes un petit air, tu allumes une cigarette que tu oublies et qui refroidit entre tes doigts pendants...

J'ai bien envie d'attendre que tu n'en puisses plus, que tu quêtes mon secours... Je suis méchante, dis? Non, mais c'est que j'aime tant ton geste enfantin de jeter les bras vers moi et de laisser rouler ta tête sur mon épaule, comme si tu me la donnais une fois pour toutes... Mais aujourd'hui il pleut si noir, et c'est tellement dimanche que je fais, avant que tu l'aies demandé, les trois signes magiques : clore les rideaux, — allumer la lampe, — disposer, sur

le divan, parmi les coussins que tu préfères, mon épaule creusée pour ta joue, et mon bras prêt à se refermer sur ta nuque...

Est-ce bien ainsi? pas encore? ne dis rien, attends que notre chaleur de bêtes fraternelles ait gagné les coussins. Lentement, lentement, la soie tiédit sous ma joue, sous mes reins, et ta tête s'abandonne peu à peu à mon épaule, et tout ton corps, à mon côté, se fait lourd et souple et répandu comme si tu fondais...

Ne parle pas! J'entends, mieux que tes paroles, tes grands soupirs tremblants... Tu retiens ton souffle, tu crains d'achever le soupir en sanglot. Ah! si tu osais...

Va, j'ai jeté sur la lampe mon écharpe bleutée; tu vois à peine, à travers les tiges d'un haut bouquet de chrysanthèmes, le feu dansant; — reste là, dans l'ombre, — oublie que je suis ton amie, oublie ton âge et même que je suis une femme, savoure l'humiliation et la douceur de redevenir, parce que c'est un désolant dimanche de novembre, parce qu'il fait froid et qu'il pleut noir, un enfant nerveux, qui retourne invinciblement, innocemment, à la féminine chaleur, qui ne souhaite rien, hors l'abri vivant, hors l'immobile caresse de deux bras refermés.

Reste là. Tu as retrouvé le berceau, — il te manque la chanson, ou le conte merveilleux... Je ne sais pas de contes. Et je n'inventerai même pas pour toi l'histoire heureuse d'une princesse fée qui aime un prince magicien. Car il n'y a pas

de place pour l'amour dans ton cœur d'aujourd'hui, dans ton cœur d'orphelin.

Je ne sais pas de contes... Te suffira-t-il, mon chuchotement contre ton oreille? Donne ta main, serre bien la mienne : elle te mène, sans bouger, vers des dimanches humbles que j'ai tant aimés. Tu nous vois, la main dans la main, et toujours plus petits, sur une route couleur de fer bleu, pailletée de silex métallique; — c'est une route de mon pays...

Je te conduis doucement, parce que tu n'es qu'un joli enfant parisien, et je regarde, en marchant, ta main blanche dans ma petite patte hâlée, sèche de froid et rougie au bout des doigts. Elle a l'air, ma petite patte paysanne, d'une des feuilles qui demeurent aux haies, enluminées par l'automne...

La route couleur de fer tourne ici, si court qu'on s'arrête, surpris, devant un village imprévu... Mon Dieu, je t'emmène religieusement vers ma maison d'autrefois, petit enfant policé et qui ne t'étonnes guère, et peut-être que tu dis, pendant que je tremble sur le seuil retrouvé : « Ce n'est qu'une vieille maison... »

Entre. Je vais t'expliquer. D'abord, tu comprends que c'est dimanche, à cause du parfum de chocolat qui dilate les narines, qui sucre la gorge délicieusement... Quand on s'éveille, voyons, et qu'on respire la chaude odeur du chocolat bouillant, on sait que c'est dimanche. On sait qu'il y a, à dix heures, des tasses roses,

fêlées, sur la table, et des galettes feuilletées, — ici, tiens, dans la salle à manger, — et qu'on a la permission de supprimer le grand déjeuner de midi... Pourquoi? je ne saurais te dire... c'est une mode de mon enfance.

Ne lève pas des yeux craintifs vers le plafond noir. Tout est tutélaire dans cette maison ancienne. Elle contient tant de merveilles! ce pot bleu chinois, par exemple, et la profonde embrasure de cette fenêtre, où le rideau, en retombant, me cache toute...

Tu ne dis rien? Oh! petit garçon, je te montre un vase enchanté, dont la panse gronde de rêves captifs, la grotte mystérieuse où je m'enferme avec mes fantômes favoris, et tu restes froid, déçu, et ta main ne frémit pas dans la mienne? Je n'ose plus, maintenant, te mener dans ma chambre à dormir, où la glace est tendue d'une dentelle grise, plus fine qu'un voile de cheveux, qu'a tissée une grosse araignée des jardins, frileuse. Elle veille au milieu de sa toile, et je ne veux pas que tu l'inquiètes. Penche-toi sur le miroir : nos deux visages d'enfants, le tien pâle, le mien vermeil, rient derrière le double tulle... Ne t'arrête pas au banal petit lit blanc, mais plutôt au judas de bois qui perce la cloison : c'est par là que pénètre, à l'aube, ma chatte vagabonde; elle choit sur mon lit, froide, blanche et légère comme une brassée de neige, et s'endort sur mes pieds...

Tu ne ris pas, petit compagnon blasé. Mais j'ai

gardé, pour te conquérir, le jardin. Dès que j'ouvre la porte usée, dès que les deux marches branlantes ont remué sous nos pieds, ne sens-tu pas cette odeur de terre, de feuilles de noyer, de chrysanthèmes et de fumée? Tu flaires comme un chien novice, tu frissonnes... L'odeur amère d'un jardin de novembre, le saisissant silence dominical des bois d'où se sont retirés le bûcheron et la charrette, la route forestière détrempée où roule mollement une vague de brouillard, — tout cela est à nous jusqu'au soir, si tu veux, puisque c'est dimanche.

Mais peut-être préféreras-tu mon dernier royaume et le plus hanté : l'antique fenil, voûté comme une église. Respire, avec moi, la poussière flottante du vieux foin, encore embaumée, plus excitante qu'un tabac fin. Nos éternuements aigus vont émouvoir un peuple argenté de rats, de chats minces à demi sauvages; des chauves-souris vont voler, un instant, dans le rayon de jour bleu qui fend, du plafond au sol, l'ombre veloutée... C'est à présent qu'il faut serrer ma main et réfugier, sous mes longs cheveux, ta tête lisse et noire de chaton bien léché...

... Tu m'entends encore? Non, tu dors. Je veux bien garder ta lourde tête sur mon bras et t'écouter dormir. Mais je suis un peu jalouse. Parce qu'il me semble, à te voir insensible et les yeux clos, que tu es resté là-bas, dans un très vieux jardin de mon pays, et que ta main serre la rude petite main d'une enfant qui me ressemble...

M. DE COMMINGES

M. de Comminges s'est fait le peintre amoureux des vieilles Flandres catholiques, et, en particulier, de Bruges sous ses deux aspects : Bruges la morte et Bruges la vivante. Il sait, avec un bonheur égal, nous montrer, sur sa toile riche en couleurs, la cité d'aujourd'hui avec son existence de labeur et de fêtes, et faire surgir, du fond d'un passé mystique, la cité d'autrefois. Ce qui donne à sa *Godelièveé* un charme si pénétrant et inoubliable, c'est l'atmosphère de légende où baigne tout le livre. M. de Comminges appartient par ses attaches familiales à ces Flandres qu'il a si bien décrites. La fée merveilleuse de la tradition s'est penchée sur le berceau du romancier poète.

De par leur situation à la Cour, les Grootekerke allaient souvent dans le monde. Les enfants étaient alors admis à la « pose des fleurs » ; ils appelaient ainsi le dernier, le suprême embellissement de la toilette maternelle.

Quand M. Friquet, coiffeur de la Cour, arrivait, il trouvait les enfants tapis, en petits pauvres, dans un coin, et la baronne sous le

lustre à cinquante bougies, dont l'éclat dorait la nacre de ses épaules immaculées, déjà ceintes d'un ordre à cordon bleu réservé aux *Hochgeborenen* (1) à plusieurs quartiers. Sa coiffure se composait, comme à l'ordinaire, de bandeaux descendant sur les oreilles et roulés en un chignon bas, à la mode du temps. M. Friquet était chargé d'apposer sur la chevelure de sa belle cliente la parure de bal qu'il choisissait, avec un goût réputé infaillible, dans l'armoire aux coiffures.

Godelième regardait, bouche bée, la première femme de chambre ouvrir cette armoire où, le long d'une tringle de cuivre, les turbans, poufs et couronnes étaient suspendus... Turban « reine Blanche », en crêpe bleu de ciel avec frangettes d'argent; turban cachemire avec l'orgueilleux oiseau de paradis piqué de côté; nattes de velours rouge pointillé de perles blanches; couronnes aplaties sur le front, gonflées en touffes de roses sur les oreilles; d'autres en légers feuillages d'où coulaient des cascades pourpres de violettes et de petits fuchsias; d'autres « à la Minerve », en feuilles de lierre à baies noires, d'autres « à la Cérès », en bleuets, etc... Au-dessous des couronnes, dans un tiroir, se trouvaient les guirlandes.

Les jours de gala à turban, la baronne abandonnait le taffetas, pour revêtir une robe de

(1) Personnes de haute naissance.

tulle. Elle piquait un bouquet entre ses seins, au milieu de son corsage à pointe par devant, court derrière et lacé ; jupes courtes aussi, rondes et modérément juponnées...

On entendait enfin dans l'antichambre la voix du baron :

— Agathe, êtes-vous prête ? Il est l'heure.

— Je viens ! répondait la baronne.

Elle prenait ses gants, son court éventail de nacre, et alors, isolée au milieu de la chambre, devenait aux yeux éblouis des enfants « la Reine », étincelante de diamants.

Le chasseur, tout de vert habillé, au baudrier en bandoulière, au bicorne frissonnant de plumes de coq, venait annoncer :

— La voiture de Leurs Excellences est avancée !

La baronne tendait sa main, que baisaient Godeliève et Alain, et la vision disparaissait.

. . . .

Ces leçons de danse se prenaient chez le grand-père. Louise et Alain, Godelième et Adrien formaient un charmant quadrille. Les deux garçons habillés de velours noir, culotte et veston, petit col blanc, cravate cerise étroite et plate, escarpins à boucles ; les deux filles, en robes décolletées de mousseline blanche, à trente-six volants légers et bouillonnés, bas de soie blancs à jour, cothurnes de prunelle noire, avec des rubans croisés sur le cou-de-pied. M. Desrat, petit homme

sec et alerte, dans son habit dont les basques voltigeaient au vent des pirouettes, arrivait, sa pochette sous le bras, le pied droit glissé en avant, le gauche en équerre, les mollets trop maigres dans des bas bien tendus sous la jarretière de soie noire à boucles d'argent guilloché comme celles de ses souliers découverts. Après les salamalecs distribués au marquis et à ses élèves, du bout de son archet il rangeait ceux-ci sur une seule ligne et leur enseignait les « positions », les pas, le maintien, les révérences et les saluts de côté. Puis, attaquant un air vieillot, il leur faisait faire des battus, des passe-pied et des chassés-croisés et quantités d'autres mouvements individuels et d'ensemble. Il chantonnait en s'accompagnant :

Trois pas du côté d'la porte !
Trois pas du côté du lit !...
Une, deux ! Saluez d'la sorte,
Et puis revenez ici !...

Les enfants riaient, étourdis. Ah ! que leurs petites chevilles reçurent d'impatients coups d'archet ! Et pourquoi Godelième, soudain sérieuse, était-elle si fière, au bras de son cousin, quand il l'accompagnait en grande pompe, au « salut final », faire la révérence à leur grand-père ?

(*Godelième*, Calmann-Lévy.)

ANDRÉ CORTHIS

Mme André Corthis a fait passer dans son œuvre l'âme fougueuse et passionnée de l'Espagne. On y retrouve la plainte douloureuse et tragique des *Malagueñas* qui gémissent d'amour, la gaieté bondissante des fandangos, qui font cliqueter les castagnettes, bruire les colliers et les bracelets des danseuses.

Il y a, dans ces pages, la chaude couleur de pourpre vive, le parfum poivré des œillets de Grenade.

Mme André Corthis sait enfermer dans un conte bref, comme ceux qu'elle donne à l'un de nos premiers journaux littéraires, tout un monde de sentiments exquis et d'idées rares. Plus d'un est, en moins de deux cents lignes, un roman délicieux écrit par un des plus charmants et des plus délicats poètes de la prose contemporaine. Et les figures ainsi évoquées possèdent un attrait de vérité, de sensibilité, de grâce volontiers mélancolique, qui les grave dans la mémoire enchantée du lecteur.

Ils dînaient de légumes que Petite Angoisse avait apprêtés à la diable, de thé, d'œufs, et de gâteaux très durs achetés à l'épicerie de la place.

Ils riaient des couverts de bois, des fourchettes sans pointes et des cuillers sans profondeur ; ils riaient de l'épaisseur des verres et du goût bizarre que prenaient les légumes cuits dans des poteries grossières. Deux minces bougies, pareilles à des cierges et fichées sur des chandeliers de fer, les éclairaient.

Plus tard, preste, allant et venant de la cellule à la petite cuisine, Angustitas remettait tout en ordre. Pour être plus à l'aise, elle avait enlevé sa robe, et son jupon rouge lui donnait l'allure d'une fille gitane. Mais la gaieté de la dînette était passée. Alban souffrait à présent de la vulgarité de ce campement et du peu qu'en souffrait Petite Angoisse. Il attirait son album. Dans la fumée des lentes cigarettes qu'il allumait sans relâche l'une après l'autre, il essayait de dessiner, de rappeler sur le papier les têtes aperçues dans la sacristie, et puis il déchirait la page. Il se plaisait à se dire que, seul, le hantait le tableau inachevé. De souvenir, il cherchait à dessiner la bouche de Mione, à l'ombrer d'un pli douloureux... et, s'interrompant longuement, il s'apercevait tout d'un coup, exaspéré contre lui-même, que ce n'était plus ses yeux, mais ses lèvres qui voulaient le souvenir de cette bouche.

C'est alors qu'assise d'un bond sur la table, ses pieds étroits dépassant son jupon rouge, Petite Angoisse, ayant terminé sa besogne, commençait à chanter. Elle s'inquiétait des songeries que son amant délayait aux pointes des crayons, fouillant

les lignes contournées comme un tas de menus et dangereux serpents. Il les fallait rendre inoffensifs, ces serpents. Elle chantait.

C'étaient des *coplas* andalouses, des chansons *flamencas*. Il y en avait de très anciennes et connues, et d'autres composées par elle-même et ses amies grenadines, une année qu'elle était allée au pays de sa mère, composées pendant la torpeur des après-midi, dans des chambres dallées de mosaïque, entre une corbeille d'oranges et trois pots de géraniums :

J'ai deux baisers dans l'âme — qui jamais ne me quitteront — le dernier baiser de ma mère — et ton premier baiser à toi.

Elle les disait en assourdissant sa voix pour n'être pas entendue des autres cellules. Elle recommençait inlassablement le même couplet, variant le rythme et le ton. Et Alban jetait son album pour mieux l'écouter.

Ton amour est comme le taureau — où on l'appelle, il va — mon amour est comme la pierre — où je l'ai mis, il reste.

Elle chantait des chansons *flamencas* tout en retirant avec lenteur les épingles de ses cheveux. Les flammes des bougies doraient son menton et le bas de ses joues brunes ; ses yeux étaient caves et pleins de lueurs.

Il murmurait, la suppliant de remplacer l'autre dans sa pensée amoureuse.

— Aime-moi, chante, sois belle, ah! je voudrais ne plus pouvoir me passer de toi. Je suis triste, j'ai mal... Je voudrais me sentir lié à toi jusqu'à la mort.

Elle regardait la tête tendre et douloureuse qui se renversait vers elle. Elle comprenait selon son désir à elle les mots qu'il lui disait. Parce qu'Alban tenait maintenant à ses caresses comme il n'y avait jamais tenu, elle croyait que triomphait enfin la tenace volonté de son cœur et de son corps ardents, et elle lançait toute son ivresse dans son chant le plus passionné :

Donne-moi un coup de couteau...

Elle jetait la dernière épingle à travers la chambre, ses cheveux pendants cachaient son profil; elle secouait la tête pour s'en recouvrir tout le visage et elle s'allongeait à demi sur la table; on ne la voyait plus; ses cheveux étaient une broussaille tiède et mêlée qu'il fallait écarter pour retrouver les yeux qui battaient au fond; sa voix devenait rauque d'amour et d'angoisse :

Donne-moi un coup de couteau — et dans la couleur de mon sang — tu verras combien je t'aime.

(*Mademoiselle Arguillis*, Fasquelle.)

DAGUERCHE

Parmi les peintres de l'Orient, l'auteur de *Consolata, Fille du Soleil* est un de ceux qui ont le mieux exprimé la sensualité qui s'en dégage, l'intense et voluptueuse vie physique qui s'exalte dans ces régions heureuses.

Les descriptions et les scènes qui abondent dans le livre de M. Daguerche offrent une vigueur réaliste et un coloris que l'on dépasserait difficilement. L'Orient qu'il nous a présenté n'a pas été vu seulement par lui, il a été vécu.

Après que le capitaine Namurgues eut rendu visite à Balthazar et à Papa et eut trempé ses mains dans l'écume de la grève du Grand Amiral, les rites étant accomplis, la fête des épousailles se déroula nuit et jour.

Consolata possédait quatre robes nuptiales. La première était celle dont le tissu somptueux imitait le feuillage des oliviers. La seconde, de simple toile verte, rappelait par sa couleur les fruits de ces arbres. La troisième, qui était de soie, resplendissait de ce beau rouge doré que revêtent

aux mois chauds les pommes d'amour. La quatrième était violette et lisse comme la peau des aubergines.

Suivant la nuances des jours, la fille du jardinier enfermait son corps dans l'une ou l'autre : et il y avait un langage mystérieux de ces voiles.

Quand les grandes moires argentées lui couraient sur les seins et les jambes, elle riait, légère, à son amant. Ils échangeaient des phrases sonores et frémissantes comme les conversations de la brise et des bois sacrés du Faron ; après quoi, elle s'élançait gaiement, comme une nymphe rose, du brillant feuillage abattu. Mais, les jours où elle n'avait sur la peau que la toile rugueuse et couleur de l'humble fruit natal, elle s'approchait de Nam avec soumission. Elle guettait la fantaisie du maitre. Elle rêvait d'être entre ses mains une petite chose douce, utile et maltraitée, comme cette olive qu'on met au pressoir pour en extraire l'huile embaumée.

Si la gaine était pareille à celle des pommes d'amour, c'était l'indice éclatant que les heures chaleureuses allaient sonner. C'était la fanfare des gloires estivales, le grand pavois des frénésies, l'invitation à la salade lumineuse des chairs crues.

Et si enfin Consolata portait la robe aubergine, c'était signe de deuil d'amour, mais, par compensation, de régal culinaire.

Ces jours-là, le capitaine déjeunait à la maison et l'épousée appliquait toute sa tendresse aux

précieux travaux du ménage. C'était l'époque où les maraîchers de la Valette apportent aux carreaux du Cours des charrettes de fraises, et où les enfants de Sainte-Anne et de Claret s'en vont cueillir au bord des précipices du Faron les premiers brins parfumés de la farigoulette. Avec cela, avec les rougets du Lavandou et les pigeons des Darboussèdes, avec les langoustes de Corse, avec les coquillages de Balaguier, avec des pâtes mystérieuses et salées dont son époux lui avait transmis le secret, la propriétaire composait des repas inestimables, des repas dont le grand amiral lui-même se fût léché les favoris.

On ne mangeait pas encore sous la tonnelle, car les temps n'étaient point venus où les mûriers et les gourdes dressent de toutes parts, sur le sol toulonnais, leurs tentes de feuillages aux vertes fraîcheurs de retraites sous-marines. Mais dans la chambre au papier de roses, sur une vieille table en bois des Iles, le couvert était mis ; et, par la fenêtre ouverte, entrait indéfiniment la double odeur savoureuse de la Grand'Rade et du petit jardin.

(*Consolata, Fille du Soleil,* Calmann-Lévy.)

MAX DAIREAUX

M. Max Daireaux a conquis d'emblée une des premières places parmi les nouveaux écrivains qui ont repris avec succès le genre humoristique, compromis souvent par des essais malheureux. Badinage léger, observation profonde, style nerveux et souple : tels sont les heureux apanages de son talent. Mais il a montré qu'il pouvait atteindre à la force dramatique, et sa remarquable nouvelle, *les Émigrants,* en est une preuve.

... Bientôt, tous furent dehors.

L'horloge sonna dix heures : on vit, dans le clocher, un homme s'approcher du cadran; il arrêta les aiguilles, retira le balancier et le lança dans le vide, à ses pieds. Le vieux Gregorio Foscanera se baissa, malgré son âge, le ramassa, et le remit en souriant à sa fille Casilda ; des vivats éclatèrent.

L'homme, rapidement, était redescendu : le prêtre alors s'approcha du portail, en tira les lourds battants, les ferma à double tour, et, d'un geste bref, il alla jeter dans la fontaine la grosse

clef de fer rouillée ; il prononça à mi-voix quelques paroles et vint se placer devant les deux charrettes.

Derrière lui, le cortège se forma ; Casilda prit la tête, suivie de toutes les femmes ; quelques hommes s'attelèrent aux bagages, d'autres marchaient en groupes, les uns portant un bambin dans les bras ou quelque paquet sur l'épaule ; des enfants pleuraient et se faisaient traîner, et ce fut pendant un moment un tumulte colorié et bruyant.

Puis, peu à peu, l'ordre s'établit, les voix se turent. Ils avançaient, maintenant, dans la rue silencieuse, entre les maisons désertes dont les portes et les volets étaient clos.

Elles avaient toutes cet air d'abandon des demeures où l'on ne reviendra plus, et, pourtant, de quelques cheminées, montaient encore de rares et mourantes fumées.

Parfois, une femme s'arrêtait devant sa porte et dans ses regards passait un regret. L'une d'elles, Marinetta, dont l'enfant était mort quelques semaines auparavant, se laissa tomber sur son seuil en pleurant ; on voulut l'entraîner, mais elle se cramponnait de toutes ses forces aux pierres de son logis, il fallut l'emporter malgré elle.

Le cortège, ayant dépassé les derniers chaumes, s'engagea sur la route entre les champs déserts ; il longea l'abreuvoir desséché, auprès duquel se voyait encore dans la boue durcie la marque des

sabots qui jadis s'y pressaient; il gravit la colline entre les deux rangées de hauts cyprès funèbres que le vent rude courbait à peine, et, à l'endroit où tourne le chemin, avant de redescendre vers d'autres champs pareils, le prêtre s'arrêta et tous se retournèrent.

Le village abandonné semblait s'endormir dans le creux du vallon, et sur les maisons closes, l'église penchait un peu son vétuste clocher. Tout autour, la campagne morcelée était riante encore, malgré les arbres demi-nus, dont les dernières feuilles se doraient au soleil, et la terre, enveloppée d'une brune violette, paraissait plus noire et plus grasse.

Au moment de la quitter pour toujours, ces paysans sentaient leurs cœurs s'emplir de tristesse. Ils oubliaient ce qu'ils avaient souffert, ils oubliaient la rigueur du dernier hiver, le froid, la faim et la misère.

Ils éprouvaient à la fois des regrets et un soulagement; ils ne pouvaient s'arracher à la vue de leurs pauvres foyers, qu'ils n'avaient jamais quittés un seul jour. Mais s'il leur avait fallu revenir, aucun d'eux n'en aurait eu le courage.

Ils étaient là cent cinquante environ et leur groupe faisait une petite tache perdue dans la campagne.

Le prêtre causait à l'écart avec Casilda, le vieux Gregorio et Marinetta. Il ne voulait pas brusquer le départ, mais sept heures de marche les séparaient encore de leur but. Il fallut se décider.

Jetant des regards furtifs en arrière, ils se remirent en route et lentement descendirent la colline, vers le port de Gênes, où ils s'embarqueraient pour l'Amérique du Sud.

(*Les Émigrants,* Revue de Paris.)

DANIEL-LESUEUR

Mme Daniel-Lesueur a débuté par des poèmes d'une inspiration philosophique ou sentimentale également haute : *Visions antiques, Visions divines,* etc. Elle a su dire avec la même éloquence les angoisses de la pensée, les souffrances et les enthousiasmes de l'amour. Dès ses premiers romans, elle manifesta les plus précieuses qualités de conteur et d'écrivain ; elle possède, outre un style séduisant et coloré, où le poète se retrouve, le don si rare et si enviable de la vie, une fermeté virile dans l'exécution unie à toute la finesse de l'observation féminine. Sa renommée littéraire n'est point de celles qui se renferment dans l'étroite enceinte d'une chapelle littéraire : elle est allée jusqu'au grand public.

... Théophile se dirigea vers la porte. Mais avant d'avoir ouvert la salle d'attente — un quart d'heure en retard — le sous-chef parut un autre homme. Son nez mince s'amincit de dédain, et ses yeux trop rapprochés s'abîmèrent l'un dans l'autre, comme pour s'abstraire mutuellement de spectacles méprisables, sa petite barbe

carrée devint rigide sous deux lèvres hermétiques. Alors, il poussa le battant, et montra un visage si lointain, si rogue, que les impatients n'osèrent risquer une réclamation. Tous se glacèrent, se rétrécirent dans le sentiment de leur petitesse. Qu'étaient-ils? Une poussière d'êtres, auprès de l'organisme énorme, mystérieux, souverainement indifférent à leurs soucieuses individualités, et dont la vie lente avait l'éternité des longs couloirs, le secret des portes innombrables. Ces portes, ne devait-on pas les bénir quand elles s'ouvraient, même sur l'hébétude des attentes inexpliquées? Car elles auraient pu ne pas s'ouvrir du tout sans que prière ni violence atteignissent les volontés obscures qui faisaient mouvoir leurs gonds.

Des gens entraient dans le bureau, l'un après l'autre. Ils saluaient. M. Andreaux ne répondait pas. Avec un gauche sourire, chacun prononçait une phrase, qui tombait, s'assourdissant dans le silence. Généralement, ils présentaient un papier. Le sous-chef le prenait, l'examinait longuement. Il semblait y chercher une tare, une irrégularité. Cependant, la plupart de ces papiers étaient devenus jaunes, effrangés, coupés aux plis, à force d'avoir traîné dans les poches, d'avoir été dépliés dans ce même bureau, sous ces mêmes yeux, qui se clignaient l'un à l'autre par-dessus le nez en dos de couteau.

Lorsqu'il en avait minutieusement étudié un, Théophile allait prendre un dossier classé à sa

lettre alphabétique. Cette opération aussi demandait du temps, de l'application, des gestes mesurés, une expression de visage tendue, comme si le bureaucrate eût cherché une rime à « chanvre ». Cependant, il fallait bien que le dossier se trouvât et fût ouvert. Andreaux en sortait un autre papier. Nouvel examen. Les minutes passaient. N'était-il pas indispensable qu'elles passassent? Et n'est-ce pas le premier devoir d'un employé de bureau de donner à leur cours cette sage lenteur que la folle activité humaine a détruite partout, excepté dans les administrations?

Le folio dûment compulsé, on se reportait à un registre colossal sur lequel le patient devait émarger. Tourner les pages, découvrir la colonne, le nom, la case correspondante où s'inscrirait la signature, ce n'était pas un mince travail. Cela engageait des responsabilités, demandait du discernement, de la circonspection.

— Eh! non, monsieur... Eh! non... Que diable! pas si vite!... Où allez-vous signer?... Le savez-vous, seulement?... Là... Mais non... mais non!... Ici, monsieur, ici!... Voyez-vous la pointe de mon crayon?... C'est extraordinaire!... ma parole!... C'est extraordinaire!...

Et le sous-chef suivait d'un regard écrasant le coupable qui s'enfuyait, humilié, navré de son temps perdu, emportant son ordonnance de paiement dans un autre quartier de Paris, vers les guichets du Trésor, où le supplice recommencerait, avec le timbre des oppositions, le visa, l'appel

des numéros, autant de stations crucifiantes par la longueur des « queues » à faire et par le mortifiant dédain de l'humanité supérieure assise derrière les grillages.

(*Au Tournant des jours*, Plon-Nourrit.)

LÉON DAUDET ET LUCIEN DAUDET

M. Léon Daudet a conquis dès ses débuts l'attention du grand public par cette œuvre puissante, audacieuse et bizarre qui s'appelle *les Morticoles*. Il y révélait, en même temps qu'un véritable tempérament de pamphlétaire et de satirique, une imagination violente et une sorte de fantaisie à la Swift.

Le premier tapage apaisé, on a gardé le souvenir des personnages vigoureusement dessinés par M. Léon Daudet, et le mot de *Morticole* est resté dans la langue.

Les Kamtchatka sont encore une satire très vivante et très parisienne.

La manière de M. Lucien Daudet est fort différente. Il vaut par des qualités presque opposées : une grâce d'expression tout à fait heureuse, une sensibilité fine, une élégance constante de pensée et de style.

Il a étudié de mystérieux coins d'âme et il excelle dans le parfilage des sentiments rares.

William feuilletait un Érasme. Le libraire eut un sourire désabusé : « C'est notre grand homme, celui-là. Vous entendrez son nom par toute la ville. Moi, je ne le goûte pas. Sa finesse est vul-

gaire, sa fantaisie étroite. Aucune nourriture là dedans.

— Je crois, répliqua le poète, que vous dénigrez par trop votre époque. Ce qui semble laid aujourd'hui paraîtra beau avec le costume du temps. Un Plutarque ennoblira la vie de bien des gens que vous méprisez.

— Plutarque! monsieur, Plutarque! — L'homme haussa les épaules. — C'est encore un zélateur de grands capitaines et de bravaches, un naïf qu'impressionnent les vociférations et les embuscades. Pour ma part, j'ai vu ces choses de près. Ce n'est qu'infamie et que tristesse. Non, pour échapper à ce monde, je m'assieds dans un coin de ma boutique et j'ouvre Virgile au hasard.

— Un peintre de batailles!

— Je ne vous parle pas de l'*Énéide*. Ce sont les *Géorgiques* qui me plaisent. Des heures dorées et calmes, tandis que les abeilles bourdonnent dans l'air bleu, telle est la poésie. Platon encore, avec ses admirables profils de jeunes gens et de philosophes qui mêlent l'amitié à l'amour, ses pentes de phrases en ivoire poli et ses portiques fleuris de sentences. Ah! il n'en manquait pas jadis de ces trouveurs de pensées éclatantes, de ces verseurs de rêves. La terre a été un joyeux séjour. Craignez-vous les blasphèmes, monsieur?

— Cela dépend du tour qu'on leur donne.

— Sachez donc que la tristesse générale tient à ce qu'il n'y a plus qu'un seul Dieu. Alors on discute sur son compte et les tempéraments divers

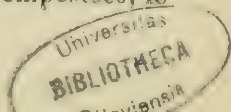
lui prêtent des qualités différentes qui se contrarient. D'où les réformateurs, les bûchers, l'Inquisition, toute l'ignoble rôtisserie. Jadis ceux du Nord avaient leur Dieu et ceux du Midi un autre. Les vendanges, les bois, les moissons, les montagnes et les plaines avaient le leur. Il y avait un Dieu pour les tristes et hypocondriaques, un pour les allègres et bien portants, un pour les vicieux, un pour les vertueux, et ainsi de suite. Chacun allait à sa chapelle et n'avait nulle envie de bouleverser celle du voisin. Plus j'y réfléchis, plus je me convaincs que la révélation d'un Dieu unique a été une grande, une irréparable faute. »

Comme Shakespeare ne disait rien, il continua : « Vous prenez un air renfrogné. Vous êtes jeune. Vous vous nourrissez de préjugés. Pour moi les blessures furent autant d'yeux qui m'aidèrent à voir net. La Hollande me dégoûte, l'Europe m'écœure, le siècle me révolte. Je me moque en long et en large de la plupart des choses que respectent mes contemporains, et ce dont ils se moquent, je le vénère. Cela me crée une sorte d'île où je vis solitaire, mais satisfait. Si vous n'étiez pas étranger, je ne vous parlerais point ainsi. Un client survient. Il s'assied et me débite des niaiseries. Je les écoute et je les approuve. Mes oreilles préfèrent encore ce bruit à celui des mousquets. Puis, quand je suis seul, je lis, je lis. Je pars sur une de ces petites barques reliées où vous appuyez en ce moment votre coude. J'aborde à des plages lointaines. Je vois

venir à moi des courtisanes vêtues de cheveux, de pierreries et de sourires, des sages qui jouent de la flûte et des jeunes débauchés raisonneurs. Je chasse furieusement les militaires. Le seul tolérable fut Coriolan, parce que la poésie s'agitait en lui sous la forme de la trahison; mais ses remords me le rendent odieux. Vous riez. Vous me jugez paradoxal. Je vous jure que je suis sincère. Ah! monsieur, quand serez-vous las d'admirer la brute dans l'homme et de faire un sort aux plus bas instincts?

— Je suppose, interrompit Shakespeare, qu'un artiste veuille se mettre à la besogne, et jeune, entreprendre une œuvre jeune; où voulez-vous qu'il trouve ses sujets, si vous lui interdisez les violences?

— Dans le rêve, monsieur. Depuis qu'un seul Dieu a dépossédé les autres, il voltige dans l'air, heureusement, assez de sylphes, de lutins et de fées pour peupler de frémissantes aventures. L'Olympe entier rôde dans l'espace, bleus fantômes, visions grimaçantes ou radieuses, follets pleins de caprices et de ricanements, farfadets qui traînent des petits chars dorés et gouvernent nos illusions, gnomes qui s'intéressent au potage aussi bien qu'à la philosophie, stryges terrifiantes à la porte des cimetières, sous la lune. Contez-nous ces biographies, monsieur, et je vous prédis un avenir. — Le libraire s'exaltait. Ses cicatrices devenaient rouges et ses narines palpitaient. — Fuyez, fuyez le sol aux émanations empestées, le



sol où sont les vers et tous les cadavres, le sol où s'attachent les pattes et les pieds, où rampent les honteuses limaces. C'est dans l'air qu'est la vraie poésie aux époques où le laid domine. »

Le jeune homme, d'abord rétif, subissait maintenant l'éloquence de l'étrange bouquiniste qui, à défaut d'ailes, battait l'espace de ses longs bras. De tous ces livres amoncelés dans le réduit sordide et poussiéreux sortait le confus murmure d'un océan d'histoires chuchotées, et ces émanations littéraires constituaient une atmosphère grisante. Quelque invisible trépied semblait agiter le libraire, dont l'enthousiasme devint fébrile : « Songez aux fleurs, monsieur, songez aux oiseaux. Confiez-vous aux sources. Écoutez le clair de lune; écoutez les rêves surtout, les merveilleux rêves, ces nuages de l'âme qui pompent toutes les gouttelettes des sentiments et affectent des formes splendides. L'orgueilleux voit fuir des panaches de flammes, des crinières de chevaux hérissées, ou des trompettes d'or et des couronnes. Le superstitieux distingue là des chiffres et des présages, des profils semblables au sien et qui hochent tristement la tête. Pour le luxurieux, ce sont des parties du corps si pur de la femme, les plus tentantes, les plus secrètes. Pour le mendiant, ce sont des fontaines, des ducats, des morceaux de viande, des abris avec un bon feu. Les filles de ces nuages, ce sont les fées dont le grand poète sera le Plutarque. Comment elles naquirent des déesses antiques abandonnées sur

les plages de Grèce et d'Italie, comment, délaissées par les hommes, sans tributs et sans sacrifices, elles se tournèrent vers les feuillages, les eaux vives, les pierres précieuses et les animaux, se creusèrent de sûres demeures sous l'écorce de l'orme, la berge du lac, au sein de l'émeraude, dans la toison de la brebis..., ah! si j'avais le mystérieux pouvoir, si je savais dans le liquide d'un langage cadencé verser la perle de ma réflexion et la voir fondre, je célébrerais ces merveilles. J'enchanterais les oreilles des hommes et peut-être les rendrais-je meilleurs! »

L'orateur s'arrêta net, épuisé par un si long discours. Mais, ainsi qu'un javelot fixé, il vibrait encore et lardait Shakespeare de ses deux yeux gris éclairés de lueurs dansantes. William avait déjà fait siennes ces théories. A mesure que le bouquiniste parlait, il amplifiait ses désirs et ses images, et sa sincérité le convertissait.

(Léon Daudet, *le Voyage de Shakespeare*, Fasquelle).

— Ah! oui... l'enfance... l'enfance... Ce temps précurseur de notre avenir... cette préfiguration de nous-mêmes... Nos goûts et nos dégoûts tous formés, en puissance... Notre nature complète, déjà, mais *en mineur*... Une sensibilité qui virera en susceptibilité, de l'observation qui deviendra de la malveillance, des nostalgies qui se change-

ront en passions, de gentils désirs qui seront plus tard des vertus maussades et des vices plus maussades encore ; un noyau solide et résistant, autour de quoi mûrira la pulpe de la jeunesse, chaude, sucrée, exquise chez les uns, incolore et fade chez les autres, suivant le plus ou moins de soleil et les hasards de la culture. Ni le temps le plus heureux de la vie, ni le plus malheureux, comme on l'a dit trop souvent ; le microcosme de la vie, simplement, plus touchant que l'avenir, plus réel aussi, parce que rien ne vient le déformer ni l'amoindrir et qu'on se donne tout entier... Vous savez, je n'ai pas toujours été l'Ange déchu, moi ! J'ai même été le plus tendre, le plus singulièrement émotif des petits garçons ; seulement je gaspillais ma tendresse alors, et maintenant je suis avare, voilà tout...

Tenez, je me rappelle mon premier gros chagrin. J'avais quatre ans ; nous venions ici. J'étais comme tous les gosses en chemin de fer, suant, agité, impossible. Mon père lisait, maman ne savait plus quoi inventer pour me faire tenir tranquille ; enfin, à bout de distractions variées, elle tire un mouchoir de son sac en peau de Suède, et l'agite à la portière.

Tout ce qui était lumière, couleur, parfum, mouvement — une seule et même chose, mais je n'en savais rien ! — me ravissait déjà. Oh ! ce mouchoir, je le vois encore, si fin, si blanc, qui faisait drapeau et claquait au vent de l'express en embaumant le wagon ! Une étroite dentelle noire

le bordait que je pourrais vous dessiner exactement. Lorsque maman en eut assez, je la suppliai de me le donner pour renouveler moi-même la jolie expérience : j'empoigne le mouchoir dans mes petites mains fébriles et sales, je le brandis dehors... et je le lâche!... Nous traversions la plaine de Caen à toute vitesse... Me voilà pris d'une sorte de crise nerveuse, pleurant, gémissant, suppliant mes parents de tirer la sonnette d'alarme!... Le mouchoir! le petit mouchoir de maman! Il me semblait qu'un peu de maman venait de s'envoler pour toujours, et puis, j'étais persuadé que les objets avaient une vie à eux — cela je le crois encore, d'ailleurs! — et je pensais avec navrement à la tristesse du mouchoir habitué à ses sachets, à son existence régulière, parfumée, et abandonné tout à coup sur le talus du chemin de fer, au milieu de cette grande plaine qui n'en finissait pas.

La joie de revoir Fresville ne diminuait ni mon chagrin, ni mon remords, et le lendemain, maman dut m'affirmer qu'un chef de gare lui avait renvoyé « le pauvre petit mouchoir ». En effet, elle m'en montrait un, tout pareil. L'idée ne me vint pas que c'en était un autre et je ne sus la vérité que des années plus tard, apprenant ainsi en même temps qu'il y a des choses *toutes pareilles* qui ne sont pourtant pas les *mêmes* choses.

(Lucien Daudet, *le Prince des cravates*, Flammarion.)

MADAME DELARUE-MARDRUS

Un grand souffle de passion sincère et qu'on ne peut méconnaître ; une vision harmonieuse et puissante de la nature primitive ou de la fabuleuse antiquité, tels furent les dons enviables que la critique signala dans les poésies de Mme Delarue-Mardrus.

Dans son œuvre de prose, elle laisse la légende et la contemplation, pour consacrer son talent généreux à des sujets plus modestes, empruntés à la réalité ordinaire, à la vie de tout le monde. A force de compréhension sympathique et de philosophie humaine, elle leur communique une sorte de beauté émouvante et simple comme la vérité. Ses romans font tour à tour songer à *Une Vie* de Maupassant et à la *Ma 'ame Bovary* de Flaubert.

Au bord d'un petit bois, on décida de se reposer un moment. Tout le monde s'assit dans la mousse. L'une des fillettes découvrit, au pied d'un arbre, tout un village de champignons. Alors miss Olive déclara :

— Les fées aiment beaucoup les champignons.

Elles s'en servent comme de tables rondes. Vous connaissez les fées?

Un sourire supérieur parut sur les visages des aînées. Gaby, moins sceptique, sentant passer du paganisme dans l'air, s'éloigna de quelques pas, avec mille ruses, pour faire un rapide signe de croix. Mais la petite Lili, les yeux agrandis, s'apprêtait à recevoir, dans sa petite âme grande ouverte, tout le merveilleux qu'elle pressentait.

— Les fées, dit miss Olive, usant de ce langage charmant que, parfois, ont pour les enfants les jeunes filles anglaises nourries de rêveries innocentes, de romans naïfs et de légendes populaires, les fées sont des personnes pas plus hautes que des pâquerettes, et qui dansent la nuit au clair de lune. Elles ont des ailes de moustique, et leurs robes sont taillées dans les pétales des plus belles fleurs, ou bien dans les ailes des plus beaux papillons ; quelquefois, elles donnent entre elles des fêtes et des festins, et c'est alors que les champignons sont leurs tables. Mais elles aiment avoir une nappe. Et si l'une de vous peut découvrir une ancienne feuille sèche toute transparente comme une dentelle, nous la placerons sur le plus gros champignon. Les fées nous en seront très reconnaissantes...

Déjà Lili, qui s'était levée, penchait sa petite figure avide, cherchait dans l'herbe la jolie feuille transparente. Ses sœurs, trouvant le jeu drôle, se mirent aussi à la recherche. Gaby, méfiante, restait à l'écart.

Miss Olive, pendant ce temps, continuait. Elle parlait des pauvres crapauds qu'on rencontre sous les feuilles, et qui sont bien souvent des princesses transformées par les mauvaises fées. Chacun d'eux portait sous la peau, entre les deux yeux, une belle émeraude. Mais ces princesses devaient à jamais rester ainsi hideusement enchantées, car la fée qui pouvait leur rendre leur forme première était morte depuis longtemps... Il y avait beaucoup de fées qui étaient mortes. Celles qui demeuraient étaient très peu nombreuses...

Une atmosphère de candide poésie enveloppait maintenant les six petites âmes. Il faisait beau. De tous côtés les bourgeons hermétiques éclataient dans la campagne. Une fraîcheur à peine parfumée montait des fleurs neuves et des verdures commençantes.

Ce fut Rosine qui trouva la feuille en dentelle. Elle l'apporta, rougissante d'orgueil, et on en décora tout de suite le plus gros champignon.

— Les fées seront satisfaites, dit miss Olive.

(*Le Roman des Six Petites Filles*, Fasquelle).

EUGÈNE DEMOLDER

Il faut louer, en cet écrivain, un soin vraiment exquis du détail qui fait de chaque phrase un petit tableau achevé par la précision, la justesse et la grâce du moindre trait. Cela rappelle l'art des petits maîtres flamands, mais avec une liberté charmante qui fait songer aux gouachistes adorables de notre dix-huitième siècle français.

Quelques centaines d'ouvriers travaillaient encore au parc en avril. Vers mai le domaine rayonna dans toute sa splendeur.

Au milieu de ce mois, Buguet, ayant fait un matin le tour des allées, s'arrêta un peu avant midi près du réservoir, à l'extrémité de la terrasse des orangers.

Une lumière diamantine caressait les murs du château ; au ciel tendre un nuage d'un blanc pâle pénétré d'azur s'allongeait vers le zénith, comme un voile qu'on aurait levé.

— Enfin ! s'écria Jasmin.

Ses fleurs brillaient épanouies. Ah ! ce qu'il

avait attendu l'éclosion ! Sous les nuits étoilées, que de fois il avait écouté les plantes qui, poussant dans le silence, écartaient quelque miette de terre, un brin de paille, une feuille morte ! Elles produisaient un bruit imperceptible, mais le jardinier en saisissait la musique. Il guettait les levées dans les plates-bandes, les premiers mouvements quand le zéphyr passait. Dès qu'un bouton apparaissait, Jasmin était heureux comme le père qui voit s'ouvrir les yeux de son enfant. Les pivoines sortirent du sol pareilles à des nichées d'oiseaux pourpres, les tulipes en cornets verts. De fins boutons fusèrent aux touffes de narcisses. Les iris érigèrent parmi les poignards de leurs feuilles leurs flammes d'abord encloses d'une enveloppe livide. Les ancolies ailées s'apprêtèrent à voler sur les tiges.

Maintenant tout frémissait. De la terrasse des orangers jusqu'au bord de la Seine, la côte se couvrait de corbeilles où l'or et l'argent des alyses, les centaurées légères, la multitude douce ou révoltée des pavots s'embrasaient. Les auricules mêlées aux primevères posaient des bijoux clairs sur du velours chaud. Les adonides jetaient des gouttes de sang dans leur verdure aérienne.

Les feuilles avaient poussé partout, tendres, jeunettes, les tillots offraient leurs têtes vierges à la dorure du soleil, les éventails des palissades allongeaient des décors d'une brillante nouveauté, les marronniers dressaient leurs thyrses d'ivoire.

D'un coup d'œil Jasmin embrassa cette féerie. Le château lui-même, sur le fond des bois rajeunis, paraissait s'enlever au ciel sur les ailes des parterres qui s'allongeaient à ses côtés.

Et Buguet vit la beauté de ce petit palais, la jolie proportion des fenêtres, entre lesquelles reposaient des bustes de marbre, et celle des balcons où les armoiries de la Marquise apparaissaient : trois tours dorées. Il comprit la majesté souriante des frontons sur les toits mansardés où les croisées s'encadraient comme des miroirs, et la juste échelle des huit marches qui conduisaient aux trois portes alignées. Et ayant saisi l'irréprochable disposition des terrasses, la mesure des allées, la place choisie des palissades, les engageantes combinaisons des chemins, il aperçut la façon divine dont la grâce du château se mêlait à celle des jardins. Ensemble délicat où les choses se faisaient valoir l'une l'autre sans jalousie! Comme pour tenter d'aimables avances, la pierre prenait la souplesse de la fleur, et les fleurs, dans leurs ensembles, frémissant comme des guitares, obéissaient à des lois d'élégante architecture. Les ciseaux du sculpteur et la serpette du jardinier se retrouvaient d'une même famille dans la joie de plaire. Tout se mariait, tout recélait une âme ailée, radieuse, donnant aux murs, aux parterres, aux arbres une physionomie spirituelle, une cadence parfumée, un rythme subtil.

Jasmin, transporté par cette harmonie, s'age-

nouilla devant le chef-d'œuvre de MM. de l'Isle et de l'Assurance.

Mais l'âme du décor apparut : Mme de Pompadour en toilette dorée sortait de la ruche, exquise abeille pour qui s'épanouissaient les fleurs. Elle ouvrit un éventail, regarda le jardin, et, suivie de Martine vêtue aussi de jaune, se dirigea vers un grand carrosse, un carrosse de fée, aux panneaux chantournés.

(*Le Jardinier de la Pompadour,* Mercure de France.)

CHARLES DIEHL

Au cours de ses travaux sévères, M. Diehl s'est pris d'une passion fervente pour les deux grandes figures qui dominent l'histoire merveilleuse de Byzance : Justinien et Théodora. Il a fait mieux connaître au public lettré l'œuvre militaire, législative et religieuse de l'empereur d'Orient. Il a su faire revivre devant nous la magnificence de l'impératrice encore mystérieuse, après tant de discussions, de panégyriques et de calomnies, telle qu'elle apparaît dans la mosaïque de Saint-Vital à Ravenne, haute et rigide sous le long manteau qui l'écrase, le visage perdu dans un rêve hautain, mélancolique et sensuel.

Enfin M. Charles Diehl a écrit le *Manuel d'Art byzantin,* initiateur et guide de quiconque veut pénétrer dans les secrets de ce génie oriental, auquel on doit les éblouissements de Ravenne et de Constantinople, ces édifices que les émaux illuminent de leurs flammes figées.

LA MORT DE THÉODORA

Le 29 juin 548, Théodora mourut d'un cancer, après une assez longue maladie.

Pour rendre les suprêmes devoirs à l'impératrice morte, une dernière fois, la foule des courtisans et des dignitaires se rassembla autour d'elle dans les salles du Palais Sacré. Dans le triclinium des dix-neuf lits, on avait, conformément au cérémonial, exposé le cadavre embaumé de la souveraine. Sur le lit de parade tout en or, elle reposait vêtue de pourpre, couronnée du diadème, les pieds chaussés de rouges brodequins ; sur son visage découvert, la mort n'avait pas encore mis sa marque ; un peu plus pâle seulement qu'à l'ordinaire, elle semblait dormir paisiblement. Autour du haut catafalque, sur lequel étincelaient les joyaux les plus précieux de la couronne, brûlaient, posés sur des colonnes, des milliers de torchères d'argent et d'or ; lentement, dans l'air épaissi, montaient parmi le flamboiement des cierges les vapeurs de l'encens d'Arabie, le lourd parfum des plantes balsamiques ; au pied de la couche funèbre, les eunuques, les cubiculaires, les femmes de la maison impériale pleuraient lugubrement.

Une dernière fois, devant la souveraine morte, tout Byzance défila en une procession solennelle. Le patriarche Ménas, suivi de l'innombrable clergé de la Grande Église ; le pape Vigile, accompagné des évêques et des moines ; puis le sénat en habit d'apparat, les patrices, les magistrats, les grands chefs militaires, la foule des dignitaires du palais et de l'administration ; puis la longue théorie des femmes, patriciennes à ceinture et

magistrissæ, épouses des préfets, des consuls, des questeurs, des comtes, des scholes, et des excubiteurs, dames de la cour et servantes de la chambre, tous vinrent successivement, à l'appel du préposite, rendre un suprême hommage à la basilissa. A la fin du long cortège, s'avançaient les princes de la famille impériale, et Justinien lui-même, tout en larmes, accablé de la grandeur d'une perte qu'il jugeait à bon droit irréparable. A la femme qu'il avait adorée, il apportait, dernier cadeau et suprême souvenir, des bijoux somptueux, des étoffes magnifiques brodées d'or et constellées de pierreries, toute une parure funèbre qui devait accompagner la défunte dans sa tombe, comme un dernier reflet de ce luxe et de ces pompes qu'elle avait tant aimés. Et prenant dans ses bras le cher cadavre inanimé, le vieux basileus, les yeux inondés de pleurs, murmurait de suprêmes adieux à sa Théodora.

Alors, sur un signe du souverain, les porteurs impériaux soulèvent le lit funèbre ; et le grand maître des cérémonies, s'approchant du cadavre, répète par trois fois, à très haute voix, les paroles rituelles : « Sors d'ici, basilissa : le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle. » Et derrière le cercueil, sous les voûtes du palais, une dernière fois, la procession impériale se forme et se déroule. Au dehors, sous les portiques de l'Augustéon, une foule en deuil attend le passage du cortège ; sur les portes, sur les terrasses, aux fenêtres des maisons, des femmes, les cheveux épars,

pleurent en silence ou poussent des cris aigus; dans les rues tendues d'étoffes, jonchées de sable doré, l'encens monte en épais nuages, et lentement, à travers le flot de peuple qu'attire la grandeur du spectacle, le cortège funèbre s'avance, magnifique et pompeux. Les chants sacrés des prêtres, les psalmodies des vierges se mêlent aux cris de deuil, au bruit des orgues d'argent, aux clameurs rythmées des factions; des milliers de cierges ondulent en une procession lumineuse; et à travers la longue rue de la Mésè, par le Forum de Constantin et la place du Capitole, toute la cour s'en va, à l'église des Saints-Apôtres, conduire Théodora à son dernier sommeil.

Dans la basilique on célèbre l'office solennel des morts; et de nouveau le maître des cérémonies, s'approchant du cadavre, lui crie : « Entre dans ton repos, basilissa : le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs t'appelle. » Puis le préposite enlève le diadème d'or, et le remplace par une bandelette de pourpre ; enfin, dans le grand sarcophage de marbre vert d'Hiérapolis, qu'elle-même s'est fait préparer dans le Saint-Denis de la monarchie, on dépose le cercueil d'or qui enferme les restes de l'impératrice. Et lentement la foule se disperse, et Justinien, écrasé de douleur, rentre avec sa cour dans son palais désert.

(*Théodora*, Piazza.)

ALBERT ERLANDE

Dans *Il Giorgione*, M. Albert Erlande, dont on a déjà goûté les précédents ouvrages, d'une facture gracieuse et légère, se montre un coloriste digne d'évoquer la chaude et splendide époque où vécut le grand peintre qui a inspiré son livre.

— Mais quel fut votre premier maître?

— Mon premier maître?

Il hésita avant de répondre :

— Ce fut un paysan de Castelfranco.

— Eh! repartit Bernardo L... Il ne vous a pas inculqué de mauvais principes.

— Vous dites vrai, Seigneur. Ce n'est point en me plaçant devant un modèle, et en me donnant des conseils qu'il m'enseigna à peindre, mais en arrangeant son étalage, tous les jours de marché. Sur sa table, s'amoncelaient des oranges... Regardez...

Il désigna des plats remplis de ces fruits que les domestiques avaient apportés avec des vins espagnols.

— Existe-t-il des couleurs plus chaudes? Ne voyez-vous pas, dans cet amoncellement, mille teintes que la lumière révèle? — A côté de ces oranges, mon paysan disposait des grenades. Il en ouvrait quelques-unes, pour montrer que leurs grains à facettes étaient gonflés de suc à travers lequel s'apercevaient les pépins blancs. Les autres étalaient la patine de leurs cuirs précieux. On eût dit des sacs tellement remplis de perles qu'ils imprimaient leur forme sur l'étoffe qui les renfermait. Puis, venaient des citrons jaune soufre; sur des feuilles de figuier, larges comme des plats en bronze, s'amassaient des pyramides d'abricots dorés, des pêches que le duvet poudrait de gris argent, et, selon la saison, des touffes de narcisses, des gerbes de lilas, des bouquets d'anémones, des fleurs de pavot évasées comme des coupes, des roses, des buissons de roses! Et ces fruits et ces fleurs étaient vendus par la fille du paysan : une vraie déesse, pour moi! Elle seule avait le droit de toucher aux splendeurs répandues à portée de ses mains, et j'étais navré quand des ménagères les enlevaient dans leurs paniers, avec les légumes et les volailles. La boutique de ce paysan se dressait sous un arbre, un très vieil arbre, bas et noueux. Ses branches touffues entouraient d'une draperie verte le tableau que je contemplais. Un rayon de soleil le coupait obliquement, au moment où j'arrivais sur la place. Un hiver, la foudre écartela l'arbre. On l'abattit. Le marché se tint ail-

leurs. Et je me dis qu'après m'être procuré du rouge, du vert, du bleu et du jaune, je pourrais reproduire ces fruits et ces fleurs. Je les reproduisis. Au lieu de les disposer sur un tréteau, je les disséminai dans un paysage, sous un ciel orageux. Comme je ne parvenais pas à représenter la fille du paysan, je la changeai en paon.

— Un paon! Pourquoi un paon? demanda Catherine D...

— Parce qu'il est beau, répliqua Giorgione.

(*Il Giorgione,* Bernard Grasset.)

CLAUDE FARRÈRE

L'écrivain de *Fumées d'Opium* n'a pas seulement, comme plusieurs autres, décrit et chanté les splendeurs de la nature orientale en un style coloré, souple et chatoyant, à la façon des étoffes d'Asie. Il a lu dans l'âme des Orientaux ; il nous a révélé ainsi tout un monde de sentiments et d'idées nouveau pour nos intelligences occidentales. En même temps qu'un évocateur de pays féeriques, beaux comme la légende et comme le rêve, c'est un psychologue qui a étudié l'âme des races, un historien averti des traditions et des légendes, un savant renseigné avec exactitude sur l'histoire naturelle de cette humanité exotique qui a toujours pour nous un aspect un peu fabuleux, et dont lui seul nous explique et nous fait comprendre la vie intime. Voilà le rare mérite et l'originalité propre des romans orientaux de Claude Farrère.

Cependant, il se dégage de son œuvre une telle poésie toute chargée de rêve et d'oubli, qu'on serait tenté de les négliger pour s'abandonner à l'ivresse de ces rêves ensorceleurs comme les fumées de l'opium.

Dans ma fumerie, j'ai cinq pipes.

Parce que la Chine, source d'opium, source de sagesse, connaît cinq vertus primordiales.

Ma première pipe est d'écaille brune, avec un fourneau de faïence noire et deux bouts d'écaille blonde.

Elle est vieille et précieuse.

Le tuyau est épais, opaque ou diaphane selon les marbrures de l'écaille. Le *nœud* qui retient les doigts lorsque l'on fume est une saillie couleur d'ambre, finement sculptée en forme de renard minuscule. Le fourneau est hexagonal et s'attache au moyen d'une griffe d'argent.

A l'intérieur, la cendre coagulée de l'opium — le *dros* amer et riche en morphine — s'est déposée peu à peu, par minces pellicules noires. Il y a là dedans l'âme des pipées de jadis, l'âme des ivresses défuntes. Et l'écaille, pénétrée progressivement par le dros, retient entre ses molécules les vestiges des ans qui ont passé.

Ce sont des ans japonais. Car ma première pipe est née dans Kiou-Siou, l'île japonaise des tortues. Et dans le miroir convexe du large tuyau, je vois tout le Japon se refléter.

Le renard qui figure le nœud n'est point un renard. C'est le *Kitsouné* de la légende, la bête-fée qui se métamorphose à volonté ; aussi, quand je prends dans mes mains la pipe d'écaille, je ne manque jamais d'examiner le nœud, pour voir s'il n'a pas changé mystérieusement de forme. S'il en change un beau matin, je ne serai pas très surpris. Le *Kitsouné* de ma pipe doit être en effet une bête célèbre et savante en sorcellerie, pour que l'artiste ciseleur l'ait ainsi choisie pour

modèle. Peut-être est-ce le propre *Kitsouné* qui jadis égara l'héroïne Sidzouka dans les montagnes de Yosino.

La pipe d'écaille sait l'histoire de Sidzouka et me la raconte parfois à voix basse, durant les veillées d'hiver, tandis que l'opium bourgeonne et grésille au-dessus de la lampe.

... La pipe d'écaille sait beaucoup d'histoires japonaises, et me les raconte parfois à voix basse, durant les veillées d'hiver, tandis que l'opium bourgeonne et grésille au-dessus de la lampe.

Ma deuxième pipe est toute d'argent, avec un fourneau de porcelaine blanche.

Elle est vieille et précieuse.

Le tuyau, très long, n'est point épais, mais grêle, pour que la pipe ne soit pas trop lourde aux mains du fumeur. Le nœud est une saillie d'argent massif, ciselée en forme de rat. Et le fourneau soigneusement poli est rond comme une petite boule de neige.

Tout le long de la pipe, l'artiste a gravé des chinoiseries merveilleuses. Car ma deuxième pipe est chinoise, — cantonaise. Elle me parle minutieusement de cette Chine méridionale où j'ai passé jadis de très douces années.

Enroulées autour de la pipe d'argent, voici des fleurs, des feuilles et des herbes. Les fleurs sont de beaux hibiscus épanouis, les feuilles, des feuilles de menthe sauvage, et les herbes, des tiges de riz. Tout cela fleure délicieusement la

Chine du Kouang-Toung aux sentiers frais, aux rizières fécondes, aux villages jolis tapis dans des bouquets d'arbres.

Enroulés autour de la pipe d'argent, voici des hommes et des femmes. Les hommes sont alternativement des laboureurs et des pirates, les uns et les autres courtois et impassibles. Les femmes sont les filles de Pak-Hoï, de Nau-Chau ou d'Haïnan. Leur peau douce luit comme un satin couleur d'ambre. Leurs mains et leurs pieds rendraient jalouses les plus nobles de nos marquises. O ma maîtresse Ot-Ché, où es-tu? C'est ton souvenir qui me visite, et le souvenir de tes doigts experts à manier l'aiguille, — quand je rêve au sein de la fumée noire, la pipe d'argent reposant entre mes mains.

Ma troisième pipe est d'ivoire, avec un fourneau de jade blanc et deux bouts de jade vert.

Elle est plus vieille et plus précieuse que les deux premières.

On l'a taillée dans une défense d'éléphant. Elle est très épaisse et si lourde qu'on la devine faite pour les hommes de jadis, plus robustes que nous. Le nœud a été ménagé dans l'écorce. Il est en forme de singe rustiquement sculpté. Le fourneau, carré, brille comme du lait verdi d'un peu de pistache, et des veines opaques serpentent au milieu du jade transparent.

Jadis, la pipe d'ivoire était blanche, blanche comme la race occidentale qui dompte les élé-

phants au delà des monts. Mais le dros patient l'a jaunie peu à peu, et puis brunie, si bien qu'elle est aujourd'hui pareille à la race orientale qui fume l'opium. Et l'âme des deux races rivales se mélange ainsi dans la pipe d'ivoire.

L'Inde féconde qui grouille du Gange au Dekkan; le Thibet savant, accroupi sur ses steppes de neige; la Mongolie nomade, où trottent les chameaux dégingandés; la Chine innombrable et divine, la Chine impériale et philosophique; la pipe d'ivoire évoque mystérieusement toute l'Asie.

Car elle est vieille, plus vieille que beaucoup de civilisations Je sais qu'une Reine Occidentale, — Perse, Tartare, Scythe? — l'offrit en un jour historique à l'Empereur Chinois qu'elle visitait. Il y a trente siècles de cela. J'ai su le nom de la Reine et le nom de l'Empereur, mais l'opium dédaigneux les a balayés de ma mémoire : et je me souviens seulement de la noble histoire pacifique de ces grands princes venus l'un au-devant de l'autre à travers leurs empires, pour échanger par-dessus les frontières abolies des serments de concorde pareils à des serments d'amour. Trente fois cent ans... Pipe d'ivoire, combien de bouches impériales t'ont pressée depuis ce temps? Combien de Majestés vêtues de soie jaune ont cherché, dans ton baiser berceur, l'oubli de leurs tristesses et de leurs soucis, l'oubli des ruines et des injures qui, chaque jour plus âpres, s'abattaient sur l'Empire Sacré des Hoang-Ti? Et si je

te vois maintenant fanée et noircie, est-ce un deuil que tu portes, le deuil de tant de siècles sages, morts pour faire place à notre siècle veule et vain?

... Je ne sais pas de quoi ma quatrième pipe est faite. Elle a été la pipe de mon père, et il est mort à force de la fumer.

C'est une pipe meurtrière. Elle est saturée de dros, saturée dans tous ses pores et dans toutes ses fibres. Dix poisons tous féroces s'embusquent dans son cylindre noir, pareil au tronc d'un cobra venimeux. — Morphine, codéine, narcotine, narcéine, — que sais-je! Mon père est mort de l'avoir trop fumée. L'opium en s'évaporant dans son fourneau y prend une saveur mystérieuse de mort.

C'est une pipe funèbre. Toute noire, à cause du dros, et plaquée de ciselures d'or, qui brillent comme les larmes d'un drap de cercueil. Je n'ose pas l'approcher de ma bouche, — pas encore. Mais souvent je la regarde, — comme on regarde une tombe entr'ouverte, — avec désir et vertige.

Mon père est mort de l'avoir fumée, — mon père que j'aimais. Entre la vie et la mort, — la vie laide et futile, la mort sereine, féconde en merveilleuses ivresses, — il a choisi la mort. Quand le jour sera venu, je ferai comme lui.

Et je chercherai sur la pipe noire plaquée d'or le goût froid des lèvres paternelles, — pieusement.

Or, voici la lampe allumée, les nattes sur le sol, et le thé vert qui fume dans les tasses sans anse.

Et voici ma cinquième pipe toute prête. Elle n'est pas vieille et n'est pas précieuse. Je l'ai achetée six taëls au fabricant de cercueils. C'est un simple bambou brun, complété d'un fourneau de terre rouge. Le nœud du bambou suffit à retenir les doigts.

Elle n'a point d'or, ni de jade, ni d'ivoire. Aucun prince, aucune reine ne l'a fumée. Elle n'évoque pas magiquement les provinces lointaines et poétiques, ni les siècles de gloire passée.

Mais quand même, c'est elle que je préfère à toutes les autres. Car c'est elle que je fume, — pas les autres, trop sacrées. — C'est elle qui, chaque soir, me verse l'ivresse, m'ouvre la porte éblouissante des voluptés lucides, m'emporte triomphalement hors de la vie vers les sphères subtiles des fumeurs d'opium ; — les sphères philosophiques et bienveillantes qu'habitent Hoang-Ti l'Empereur Soleil, — Kouong-Tseu le Parfaitement Sage, — et le Dieu Sans-Nom qui le premier fuma.

(*Fumée d'opium*, Ollendorff.)

ALBERT FLAMENT

C'est un témoin et un narrateur de la vie parisienne, doué à la fois de l'omniprésence, de la curiosité universelle, du sens critique toujours en éveil et du don d'expression nécessaire pour tenir avec maîtrise un tel emploi.

Il est partout, il voit tout et il dit tout en un langage nuancé de pittoresque et d'ironie, qui fait de ses chroniques un régal littéraire en même temps qu'une source d'information très précieuse pour qui voudrait établir l'historique de nos mœurs, de nos goûts, de nos modes intellectuelles.

Aux époques où les titres métaphoriques étaient en faveur, cela se fût appelé *le Miroir de ce Temps*.

M. Flament sait voir à la fois en peintre et en psychologue, c'est, en même temps qu'un chroniqueur, un écrivain prestigieux.

Le soir, quand ils sortirent pour gagner la *Fenice,* la pleine lune éclairait de haut le Grand Canal.

Jamais encore ils n'avaient connu de nuit si transparente à Venise. Au loin, vers le large, au

delà de Saint-Georges-Majeur qui se dressait voilé de bleu, au delà des dernières îles, le ciel était comme éclairé par une seconde lune prête à se lever sur l'Adriatique. L'eau était si calme, que toute cette lumière diffuse tombée du ciel semblait monter d'elle.

Tandis que la gondole gagnait le théâtre, assis dans l'ombre du *felze* recouvert de son drap funèbre, ils aperçurent devant la *piazzetta* des barques chargées de lanternes et de musiciens... Némésia sentait le poids de son diadème. François le regardait scintiller au passage d'une lanterne, lorsqu'elle inclinait le front pour que le plafond de la petite cabine ne fût pas accroché par les tremblantes briolettes... Ils ne se parlaient point. Trop de pensées les accablaient l'un et l'autre.

Après quelques canaux obscurs où serpentait sur l'eau noire le reflet d'une fenêtre éclairée, le portique de la *Fenice* leur apparut, avec ses marches recouvertes par l'eau et son encombrement de gondoles. Des carabiniers en grande tenue faisaient la haie, les broderies de métal, les boutons de leurs uniformes brillant aux clartés brutales des globes électriques.

Les gondoliers évoluaient lentement, faisant glisser avec adresse leurs embarcations entre les coques pressées. Sous le flottant drap noir du *felze,* on devinait le front poudré de diamants des dames et le blanc mat de leurs gants sur lesquels luisaient les bracelets d'or. Les gondoliers faisaient entendre des grognements...

Le moment vint enfin où François put poser le pied sur les degrés du théâtre et aider sa femme à descendre. L'eau agitée par le passage de tant de gondoles, à ce carrefour où plusieurs *rii* se rencontraient, recouvrait les marches et les découvrait alternativement. Il saisit Némésia dans ses bras et fut enveloppé par les plis du grand manteau de satin. Elle agitait les pieds craintivement dans le vide et n'osait trop remuer la tête à cause du diadème... Quand ils furent à sec, Orsolo demanda l'heure à laquelle il devrait revenir et indiqua la place où il se tiendrait. Mais d'autres gondoles déjà approchaient, et François répondit sans entendre ce que lui criait l'Italien.

Un huissier les conduisit jusqu'à leur loge, presque voisine de celle où le Roi allait venir.

La salle était encore à demi vide, Victor-Emmanuel se trouvant retenu au banquet que lui offrait la municipalité.

Némésia demeurait au fond de la case étroite. Jamais elle n'eût imaginé l'impression exquise que lui causait cette salle arrondie, entièrement peinte de bouquets de fleurs sur un fond d'un jaune fané incomparable, et qu'éclairait la flamme oscillante de mille bougies, fixées entre chaque loge et au-dessus d'elles par faisceaux de six. En clignant des yeux, c'était comme une pluie d'étoiles d'or glissant le long des loges. Les guirlandes du plafond et des parois, l'or qui cernait les moindres fantaisies du décorateur et qui, le long des glaces de la loge royale, se contournait

en arabesques, formaient aux lueurs des cires un ensemble qui aurait perdu toute sa grâce à l'aveuglante immobilité des clartés électriques.

Les loges n'avaient que quatre places. On comprenait l'intimité à Venise au dix-huitième siècle, et, tandis que Némésia rectifiait sa coiffure dans un miroir, François évoquait, dans l'éclat de ces bougies, les dames de Longhi, poudrées, fardées, mignardes, qui passaient six mois de l'année sous les dominos et les masques du carnaval.

Les loges se remplissaient... Les diamants tremblaient sur la poitrine et dans les cheveux des spectatrices.

La porte de la loge centrale s'ouvrit. L'orchestre attaqua l'Hymne royal. Toute la salle se trouva debout, applaudissant avec enthousiasme. Le Roi saluait de la tête imperceptiblement, les mains appuyées sur la poignée de son épée.

La représentation commença. Mais avant que le rideau ne se levât, un chat roux et blanc, à peine troublé, l'air d'un héros de La Fontaine s'apprêtant à débiter une harangue au Prince, vint se promener sur le devant de la scène, soulevant, après l'ouragan des bravos, une tempête de rires qui fit osciller les mille flammes blondes...

(*Aux Jardins d'Espagne,* Pierre Lafitte.)

MAXIME FORMONT

Lorsque parut *le Triomphe de la Rose*, M. de Heredia écrivit au poète : « Grâce à vous, cette mystérieuse et bienheureuse Rose est assurée de vivre plus que ne vivent les roses. »

Les poèmes suivants ont confirmé cette parole, en prouvant que l'auteur, par la sincérité et la pureté de son inspiration, ainsi que par une forme précieusement ciselée, était digne d'évoquer la muse de Pétrarque et de Ronsard.

Au tempérament lyrique M. Formont a joint le tempérament, tout aussi rare, du véritable romancier. Dans ses premiers livres, il a étudié la vie parisienne avec une acuité d'observation et une hardiesse d'analyse qui pouvaient surprendre chez un écrivain aussi soucieux de l'idéal. Ces audaces étaient servies par l'élégance d'un style qui s'inspire de la plus haute tradition française. Ensuite, M. Formont aborda un genre moins spécialement moderne, plus dramatique, plus philosophique et plus humain, pour tout dire, avec *le Péché de la Morte*, *le Sacrifice*, *le Semeur*, *le Risque*. Enfin, il a conquis dans le roman historique une place à part : ses récits sur l'Italie de la Renaissance, *la Princesse de Venise*, *la Florentine*, *la Louve*, sont admirés à la fois par les conteurs et par les érudits.

Le lendemain matin, le duc devait quitter Torre-Astura pour rentrer à Sermoneta et prendre ensuite le chemin de Rome. Mais il ne fit point seller son cheval, il monta avec la Circé dans une barque dont l'unique batelier détacha l'amarre, et le marinier, sur l'ordre de sa maîtresse, gouverna vers le Monte-Circeo. L'esquif s'en allait sur une mer de songe vers le royaume de la Fable, avec l'enchanteresse à son bord, et le vent qui bruissait dans sa voile latine semblait répéter un chant de l'*Odyssée*. César regardait ardemment l'étrange créature qui, de nouveau silencieuse, rêvait au fond du bateau, les mains sur ses genoux, toute droite en sa robe de soleil. Dans ses yeux inquiets et las, dans sa bouche détendue, il retrouvait tous les souvenirs de la nuit. Ils voguaient au milieu de la fraicheur matinale où frémissaient des ailes d'alcyons; parmi l'écume d'argent brillait tout à coup un reflet d'émeraude, aussitôt caché, une lueur de rubis qui faisait croire à quelque feu sous-marin, allumé par sorcellerie : c'était un poisson qui prenait ses ébats entre deux eaux et remontait brusquement, tout joyeux, vers la splendeur du jour. Des brins de lumière flottaient dans les brises.

Ils atteignirent la montagne fabuleuse. Jadis, aux premiers âges de l'humanité sans doute, un morceau des Apennins était tombé dans l'Océan : il y avait formé une ile, et c'est là que les jardins du Soleil verdoyaient, semés de fruits d'or, que Circé, fille d'Hélios et de Persé la blonde, avait

accueilli le subtil Odysseus, dans ses demeures gardées par les lions et les loups montagnards. Peu à peu, les alluvions, en s'amassant, avaient changé l'île en une péninsule, de sorte que le promontoire magique s'avançait sur les mers en profilant sa masse sombre comme la tête d'un marteau.

La barque aborda dans une anse écartée; la dame de Torre-Astura guida César par les sentiers pierreux. Ils traversèrent des bois de châtaigniers gigantesques, parmi lesquels des débris de temples apparaissaient. Au fond de l'azur, des faucons tournaient, les ailes étendues, au-dessus d'eux. Ils gravirent ainsi longtemps sans se rendre compte des progrès de l'ascension qui les rapprochait du ciel. Puis la montée s'accentuant encore, la vue se dégagea. De chaque côté du chemin apparurent de bleus précipices, au fond desquels la mer au sourire innombrable miroitait. Un souffle d'immensité leur arrivait de toutes parts. Ils allaient maintenant avec une hâte joyeuse, pressés de conquérir le dernier sommet.

Ils y parvinrent : la magnificence suprême qu'ils étaient venus chercher s'épanouit brusquement entre les quatre horizons. Les montagnes de la côte se révélèrent jusqu'à Velletri; le panache argenté du Vésuve accusa Naples lointaine; Ischia, Caprée, Ponza, ces îles d'enchantement, fleurirent les eaux violettes. Un monde venait d'éclore. Au-dessous d'eux, flottant comme des écharpes aux flancs de la montagne, quelques brumes s'es-

soraient, s'ouvraient sous le soleil en radieuses déchirures.

Ils s'assirent au bord des gouffres. Et la sauvage amoureuse, se penchant vers César, le mordit d'un baiser.

« Je voudrais rouler dans cet abîme avec toi », lui dit-elle.

Il sourit. Il avait été aimé trop souvent pour ne pas s'être habitué à la passion des femmes. Mais celle-ci le flattait plus que les autres; il la devinait presque aussi fière et aussi cruelle que lui. C'était une belle conquête. Il lui rendit son baiser. Des instants merveilleux s'écoulèrent.

Lentement, ils redescendirent, du côté de San-Felice, en foulant des gazons étoilés par toutes les fleurs d'un printemps qui s'éternise à l'ombre claire des oliviers. Là, sans doute, les dieux de l'*Odyssée* cueillaient le moly, la plante surnaturelle à la racine noire, à la corolle blanche comme le lait, qui seule combat les effets des poisons et des breuvages magiques. Comme ils franchissaient un sous-bois, don César et sa compagne virent le long d'un sentier passer un étrange cortège : des jeunes filles, sous des voiles de neige, suivaient un cercueil sur lequel on eût dit qu'il avait neigé aussi des roses candides et des lis : elles escortaient une de leurs compagnes vers sa sépulture, et ce deuil virginal et chrétien, processionnant au chant des cantiques, étonnait de sa pureté la montagne païenne. Puis il s'éloigna, disparut dans l'ombre glauque, tandis que César et la Circé sor-

taient du bois en pleine lumière, et voyaient devant eux s'arrondir, dans la mollesse adorable de sa courbe, le golfe de Terracine, cette baie du ciel. Toute la féerie leur apparut, la nappe violacée, le rivage harmonieux prolongé à l'infini, la ville étagée sur son rocher calcaire, et sur le promontoire, le temple ruiné de Venus Obsequens, souveraine de ces parages.

La barque avait fait le tour de la presqu'île : elle les attendait. Ils y remontèrent, et elle s'en alla vers la cité blanche, tendant aux brises sa voile qui s'emplissait de musique et de lumière. Ils côtoyèrent le fond du golfe de si près qu'ils distinguaient les ruelles escarpées de la ville haute, ses passages voûtés, ses cours noires, tout le chaos de palais ruineux que domine l'ancien temple de Rome et d'Auguste, la cathédrale de Saint-Césaire. Sur le rivage, des hommes barbus, à demi sauvages, chaussés d'alpargates, sortirent, pour les voir passer, de leurs cases rondes, semblables aux gourbis arabes : c'étaient les paysans des Abruzzes, que l'on fait venir, de juin à octobre, pour aider aux travaux des champs. Puis la nef latine dépassa la brèche taillée à pic dans la montagne au temps des Romains, le Taglio Trajano ; elle entra dans un nouveau golfe, dans une nouvelle région de l'infini. Sur la gauche, au nord-est de Terracine, entre des forêts sépulcrales, le lac de Fondi, qui garde le souvenir de l'antique Amyclée bâtie par les Laconiens fugitifs, étendait sa nappe morte, couleur de plomb,

comme les étangs infernaux, et contrastait avec la joie azurée de la mer tyrrhénienne. Entre les horizons, le poème des solitudes chantait silencieusement...

(*La Louve,* Lemerre.)

ANDRÉ DE FOUQUIÈRES

Ce Parisien achevé est un type parfait de l'élégance française dans le domaine intellectuel, comme dans les autres.

Il représente bien la curiosité universelle, qui fait le fond du caractère national et qui se porte tour à tour vers les objets les plus divers.

Épris de dandysme, de voyages, d'art et de philanthropie, M. de Fouquières, qui incarne les modes du vingtième siècle, aurait pu cependant figurer dans la brillante cohorte qui se pressait autour de Lamartine, d'Alton-Shée et du comte d'Orsay.

Un peu de panache romantique relève sa brillante modernité. Et, pour achever la complexité de cette figure si curieusement parisienne, ajoutons que M. de Fouquières, qui fut l'hôte du Maharadjah de Kapurthala, aux Indes, a écrit sur le mariage de ce prince le récit le plus documenté et le plus pittoresque qui soit.

19 février, dimanche. — Ce matin nous avons pêché. Pêcheurs, mes amis, qui guettez durant des heures le liège flottant, en est-il un de vous

qui n'ait rêvé, pendant les longues attentes, de la pêche miraculeuse, des grands coups d'épervier qui dépeuplent les rivières? Eh bien! tous vos rêves ne pourront jamais égaler ce que nous avons vu aujourd'hui à la lisière de la jungle, au bord d'un étang rose et vert hérissé d'herbes et de roseaux!

Certes, il ne s'est agi pour nous que de regarder, mais quel spectacle! Des Hindous jetèrent d'immenses filets dans l'étang et lorsqu'ils les retirèrent sur la rive, on eût dit des éclairs d'argent, des lueurs vivantes... Les soubresauts de ces milliers de poissons, aux écailles diamantées, remuaient une lumière éclatante et glacée comme celle que renvoient des miroirs remués devant le soleil. Mais l'épisode fantastique de cette pêche, ce fut l'envol brusque de gros poissons dorés qui montèrent dans l'air léger en agitant des ailes courtes avec le bruit que feraient de gigantesques libellules. Aussitôt les indigènes nus, armés de tridents, sautèrent dans des pirogues et se mirent à chasser les « poissons-oiseaux ». Leurs gestes sûrs rappelaient ceux des guerriers grecs lanceurs de javelines. Les pagaies éclaboussaient l'eau qui retombait en gouttes de cristal, les hommes agitaient leurs lances métalliques, saluant d'un cri aigu la chute d'un monstre ailé. Et nous regardions ces choses singulières, étendus sur les haoudahs de nos éléphants, caressés par le chasse-mouches, fumant voluptueusement des cigares et ne sachant plus si quelque génie familier ne nous

envoyait pas un rêve étonnant, à nous tous, dormeurs éveillés. . . . .

20 février. — Aujourd'hui nous avons chassé les grands fauves et, ma parole! nous mentirions, je pense, si nous ne disions pas tout net que nous avons ressenti, les uns et les autres, une émotion qui ressemble à la peur. « C'est un manque d'habitude, mon bon », me dit Polignac. Apparemment!...

L'attente surtout est exaspérante, crispante, angoissante, presque odieuse à force de vous faire percevoir les bruits les plus inquiétants : un pas souple, allongé, pesant et feutré qui froisse les feuilles. « La panthère! la panthère!... » Et l'on aperçoit soudain des yeux ardents comme des flammes à travers les branchages touffus. On abaisse son arme, on pose le doigt sur la gachette : Pas encore, pas encore... » vous chuchote la voix. Et près de vous les singes font des grimaces ironiques. Ils abusent de leur titre d'animaux sacrés en vous jetant des regards apitoyés tout en se dandinant sur quelque liane flexible. Des guenons allaitent gravement leurs petits en arrachant d'une main machinale et experte des morceaux d'écorce qu'elles vous envoient dans le cou... Mais on me crie : « Attention! » et voici un tumulte de bataille! Des paons s'envolent, traversent le dais de feuillage en per-

dant des plumes gemmées qui retombent paresseusement sur nos visages attentifs; les singes s'effarent, se balancent d'une branche à l'autre et disparaissent; des biches et des cerfs, affolés, épuisés, courent vers l'inconnu, se heurtent, stoppent interdits à notre vue; des chacals, des léopards, si nombreux que leur troupeau pressé semble une masse mouvante, fauchent dans leur course furieuse les herbes et les jeunes arbustes; enfin paraissent deux panthères qui filent, le nez au sol, et s'arrêtent devant le danger, calculent une attaque, se cachent et bondissent... Quarante coups de feu ont retenti presque à la fois. Le sol est jonché de cadavres d'animaux. Les panthères magnifiques sont là inertes, le mufle sanglant, et la jungle entière semble prise de folie : elle pleure, hurle, menace, se lamente ou ricane par la voix multiple et formidable de tout son peuple. Et, en nous, naît une soif singulière d'action, de course rapide de carnage... Puis l'exaltation se calme avec les bruits de la forêt, et nous rentrons au camp, chargés de trophées.

(*Au Paradis des Radjahs*, Fontemoing.)

ANATOLE FRANCE

A qui voudrait l'analyser et le définir en chacune de ses parties, le merveilleux talent de M. Anatole France offrirait une ample matière L'illustre auteur de *Thaïs* présente de multiples affinités avec d'autres grands écrivains. Flaubert eût aimé son beau roman alexandrin, cette tentation de Paphnuce, qui demeure exquise à côté de la *Tentation de saint Antoine*. Renan aurait eu des complaisances amicales pour l'abbé *Jérôme Coignard,* pour cet être délicieux à force d'intelligence et de sérénité. Le Voltaire de *Candide* et des contes philosophiques — le vrai — n'aurait pas désavoué l'ironie indulgente et souriante sous laquelle M. Anatole France voile (par pudeur, semble-t-il) la gravité, la noblesse et parfois l'émotion de sa pensée. Gœthe eût applaudi aux *Noces Corinthiennes* où se manifeste pleinement le poète qui n'est jamais mort dans le parfait prosateur. Car l'œuvre de M. Anatole France fait songer à tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus charmant dans les littératures. Ces qualités qu'il a communes avec d'autres maîtres se fondent en une eurythmie, une harmonie qui lui est propre et personnelle. La sagesse, la science et l'esthétique s'unissent en lui dans un accord absolu, comme chez les anciens Grecs. Il est un admirable écrivain académique, au

sens platonicien du mot, c'est-à-dire qu'il était fait pour recueillir, dans les jardins d'Académus, et pour illustrer de sa parole ornée la doctrine du philosophe souverain.

Elle avait fait planter des arbres apportés à grands frais de l'Inde et de la Perse. Une eau vive les arrosait en chantant et des colonnades en ruines, des rochers sauvages, imités par un habile architecte, étaient réflétés dans un lac où se miraient des statues. Au milieu du jardin, s'élevait la grotte des Nymphes, qui devait son nom à trois grandes figures de femmes, en cires colorées, qu'on rencontrait dès le seuil. Ces femmes se dépouillaient de leurs vêtements pour prendre un bain. Inquiètes, elles tournaient la tête, craignant d'être vues, et elles semblaient vivantes. La lumière ne parvenait dans cette retraite qu'à travers de minces nappes d'eau qui l'adoucissaient et l'irisaient. Aux parois pendaient de toutes parts, comme dans les grottes sacrées, des couronnes, des guirlandes et des tableaux votifs, dans lesquels la beauté de Thaïs était célébrée. Il s'y trouvait aussi des masques tragiques et des masques comiques revêtus de vives couleurs, des peintures représentant ou des scènes de théâtre, ou des figures grotesques, ou des animaux fabuleux. Au milieu, se dressait sur une stèle un petit Éros d'ivoire, d'un antique et merveilleux travail. C'était un don de Nicias. Une chèvre de

marbre noir se tenait dans une excavation, et l'on voyait briller ses yeux d'agate. Six chevreaux d'albâtre se pressaient autour de ses mamelles; mais, soulevant ses pieds fourchus et sa tête camuse, elle semblait impatiente de grimper sur les rochers. Le sol était couvert de tapis de Byzance, d'oreillers brodés par les hommes jaunes de Cathay et de peaux de lions libyques. Des cassolettes d'or y fumaient imperceptiblement. Çà et là, au-dessus des grands vases d'onyx, s'élançaient des perséas fleuris. Et, tout au fond, dans l'ombre et dans la pourpre, luisaient des clous d'or sur l'écaille d'une tortue géante de l'Inde, qui renversée servait de lit à la comédienne. C'est là que chaque jour, au murmure des eaux, parmi les parfums et les fleurs, Thaïs, mollement couchée, attendait l'heure de souper en conversant avec ses amis ou en songeant seule, soit aux artifices du théâtre, soit à la fuite des années.

Or, ce jour-là, elle se reposait après les jeux dans la grotte des Nymphes. Elle épiait dans son miroir les premiers déclins de sa beauté, et pensait avec épouvante que le temps viendrait enfin des cheveux blancs et des rides. En vain elle cherchait à se rassurer, en se disant qu'il suffit, pour recouvrer la fraîcheur du teint, de brûler certaines herbes en prononçant des formules magiques. Une voix impitoyable lui criait : « Tu vieilliras, Thaïs, tu vieilliras! » Et la sueur de l'épouvante lui glaçait le front. Puis, se regardant de nouveau dans le miroir avec une ten-

dresse infinie, elle se trouvait belle encore et digne d'être aimée. Se souriant à elle-même, elle murmurait : « Il n'y a pas dans Alexandrie une seule femme qui puisse lutter avec moi pour la souplesse de la taille, la grâce des mouvements et la magnificence des bras, et les bras, ô mon miroir, ce sont les vraies chaînes de l'amour! »

Comme elle songeait ainsi, elle vit un inconnu debout devant elle, maigre, les yeux ardents, la barbe inculte et vètu d'une robe richement brodée. Laissant tomber son miroir, elle poussa un cri d'effroi.

Paphnuce se tenait immobile et, voyant combien elle était belle, il faisait du fond du cœur cette prière :

— Fais, ô mon Dieu, que le visage de cette femme, loin de me scandaliser, édifie ton serviteur.

Puis, s'efforçant de parler, il dit :

— Thaïs, j'habite une contrée lointaine et le renom de ta beauté m'a conduit jusqu'à toi. On rapporte que tu es la plus habile des comédiennes et la plus irrésistible des femmes. Ce que l'on conte de tes richesses et de tes amours semble fabuleux et rappelle l'antique Rhodopis, dont tous les bateliers du Nil savent par cœur l'histoire merveilleuse. C'est pourquoi j'ai été pris du désir de te connaître et je vois que la vérité passe la renommée. Tu es mille fois plus savante et plus belle qu'on ne le publie. Et maintenant que je te vois, je me dis : « Il est impossible de s'appro-

cher d'elle sans chanceler comme un homme ivre. »

Ces paroles étaient feintes; mais le moine, animé d'un zèle pieux, les répandait avec une ardeur véritable. Cependant, Thaïs regardait sans déplaisir cet être étrange qui lui avait fait peur. Par son aspect rude et sauvage, par le feu sombre qui chargeait ses regards, Paphnuce l'étonnait. Elle était curieuse de connaître l'état et la vie d'un homme si différent de tous ceux qu'elle connaissait. Elle lui répondit avec une douce raillerie :

— Tu sembles prompt à l'admiration, étranger. Prends garde que mes regards ne te consument jusqu'aux os! Prends garde de m'aimer!

Il lui dit :

— Je t'aime, ô Thaïs! Je t'aime plus que ma vie et plus que moi-même. Pour toi, j'ai quitté mon désert regrettable ; pour toi, mes lèvres, vouées au silence, ont prononcé des paroles profanes; pour toi, j'ai vu ce que je ne devais pas voir, j'ai entendu ce qu'il m'était interdit d'entendre; pour toi, mon âme s'est troublée, mon cœur s'est ouvert et des pensées en ont jailli, semblables aux sources vives où boivent les colombes; pour toi, j'ai marché jour et nuit à travers des sables peuplés de larves et de vampires; pour toi, j'ai posé mon pied nu sur les vipères et les scorpions! Oui, je t'aime! Je t'aime non point à l'exemple de ces hommes qui, tout enflammés du désir de la chair, viennent à toi

comme des loups dévorants ou des taureaux furieux. Tu es chère à ceux-là comme la gazelle au lion. Leurs amours carnassières te dévorent jusqu'à l'âme, ô femme! Moi, je t'aime en esprit et en vérité, je t'aime en Dieu et pour les siècles des siècles; ce que j'ai pour toi dans mon sein se nomme ardeur véritable et divine charité. Je te promets mieux qu'ivresse fleurie et que songes d'une nuit brève. Je te promets de saintes agapes et des noces célestes. La félicité que je t'apporte ne finira jamais; elle est inouïe; elle est ineffable et telle que, si les heureux de ce monde en pouvaient seulement entrevoir une ombre, ils mourraient aussitôt d'étonnement.

Thaïs, riant d'un air mutin :

— Ami, dit-elle, montre-moi donc un si merveilleux amour. Hâte-toi! de trop longs discours offenseraient ma beauté, ne perdons pas un moment. Je suis impatiente de connaître la félicité que tu m'annonces; mais, à vrai dire, je crains de l'ignorer toujours et que tout ce que tu me promets ne s'évanouisse en paroles. Il est plus facile de promettre un grand bonheur que de le donner. Chacun a son talent. Je crois que le tien est de discourir. Tu parles d'un amour inconnu. Depuis si longtemps qu'on se donne des baisers, il serait bien extraordinaire qu'il restât encore des secrets d'amour. Sur ce sujet, les amants en savent plus que les mages.

— Thaïs, ne raille point. Je t'apporte l'amour inconnu.

— Ami, tu viens tard. Je connais tous les amours.

— L'amour que je t'apporte est plein de gloire, tandis que les amours que tu connais n'enfantent que la honte.

Thaïs le regarda d'un œil sombre; un pli dur traversait son petit front :

— Tu es bien hardi, étranger, d'offenser ton hôtesse. Regarde-moi et dis si je ressemble à une créature accablée d'opprobre. Non! je n'ai pas honte, et toutes celles qui vivent comme je fais n'ont pas de honte non plus, bien qu'elles soient moins belles et moins riches que moi. J'ai semé la volupté sur tous mes pas, et c'est par là que je suis célèbre dans tout l'univers. J'ai plus de puissance que les maîtres du monde. Je les ai vus à mes pieds. Regarde-moi, regarde ces petits pieds, des milliers d'hommes paieraient de leur sang le bonheur de les baiser. Je ne suis pas bien grande et ne tiens pas beaucoup de place sur la terre. Pour ceux qui me voient du haut du Sérapéum, quand je passe dans la rue, je ressemble à un grain de riz; mais ce grain de riz causa parmi les hommes des deuils, des désespoirs et des haines et des crimes à remplir le Tartare. N'es-tu pas fou de me parler de honte, quand tout crie la gloire autour de moi?

— Ce qui est gloire aux yeux des hommes est infamie devant Dieu. O femme, nous avons été nourris dans des contrées si différentes qu'il n'est pas surprenant que nous n'ayons ni le même lan-

gage ni la même pensée. Pourtant, le ciel m'est témoin que je veux m'accorder avec toi, et que mon dessein est de ne pas te quitter que nous n'ayons les mêmes sentiments. Qui m'inspirera des discours embrasés pour que tu fondes comme la cire à mon souffle, ô femme, et que les doigts de mes désirs puissent te modeler à leur gré? Quelle vertu te livrera à moi, ô la plus chère des âmes, afin que l'esprit qui m'anime, te créant une seconde fois, t'imprime une beauté nouvelle et que tu t'écries en pleurant de joie : « C'est seulement d'aujourd'hui que je suis née! » Qui fera jaillir de mon cœur une fontaine de Siloé, dans laquelle tu retrouves, en te baignant, ta pureté première? Qui me changera en un Jourdain, dont les ondes, répandues sur toi, te donneront la vie éternelle?

Thaïs n'était plus irritée.

— Cet homme, pensait-elle, parle de vie éternelle et tout ce qu'il dit semble écrit sur un talisman. Nul doute que ce ne soit un mage et qu'il n'ait des secrets contre la vieillesse et la mort.

(*Thaïs*, Calmann-Lévy.)

LÉON FRAPIÉ

M. Léon Frapié est le poète de la rue parisienne. Non point la rue élégante que traverse le fracas luxueux des autos, mais la rue populaire où s'ébattent, crient ou pleurent et déjà souffrent les futurs petits hommes, les « enfants pâles et nés dans les faubourgs » dont parla aussi Coppée. Il les a peints avec le plus exact réalisme, sans aucune de ces fadeurs qui sont d'usage quand il s'agit de l'enfance. Et à cause de cela ils sont tour à tour drôles ou attendrissants, humains toujours. Dickens les eût adoptés.

Le lundi, parmi les élèves qui ont encore plus mauvaise « touche » que d'habitude, la palme revient à Bonvalot et la normalienne peut lui prodiguer les leçons de morale ! Il siège à la dernière rangée des tables ; il constitue le type « inquiétant » : blême, les pommettes vieilles, sinistres, la bouche torse, les yeux coupants, il a la manie de crachoter continuellement ; du reste, il doit fumer. On rencontre, dans le quartier, des adultes à sa ressemblance, de ceux que les faits

divers des journaux désignent comme de « pâles voyous ». Ses joues se plissent d'un rire jaune, pas gai. Il est détesté par ces dames et même par Mme Paulin, sans motif bien précis, car on ne remarque pas qu'il dévalise les petits ou qu'il batte les filles plus que ne le font les autres grands. A vrai dire, on ne le punit pas énormément : on l'exclut, du regard on le rejette; il perçoit la réprobation et s'endurcit. Je ne peux considérer son long cou sans un malaise étrange et cet enfant au tablier rapiécé, aux souliers troués m'inspire encore plus de pitié que de répulsion : une pitié glaciale, frissonnante... Ses cheveux laids, d'un châtain terni, mal plantés, encombrent ses tempes et paraissent toujours trop longs. Je retrouverai Bonvalot dans les journaux illustrés : tête d'assassin, tête d'assassiné.

Croirait-on que je le préfère à Gillon qui trône à la table du milieu? Gillon, espèce de Méridional, brun frisé, fils d'un employé, étale l'insolence, la santé, la superbe, la suprématie de la sottise. Quand il approche trop bouffi, trop engoncé de vêtements chauds et que rien ne se sauve autour de lui, je sens la bêtise reine du monde. Cet après-midi où la classe était déjà si agitée, pendant la leçon de calcul à deux heures, pendant le dessin à trois heures, pendant le travail manuel, il n'a cessé de réclamer : « Mademoiselle! Mademoiselle! » d'une voix exaspérante. Du reste, tous les jours, à toutes les leçons, il se plaint que ses voisins « copient sur lui », ou se

moquent de lui. Et il a des camarades qui le suivent, qui l'écoutent ; dans la cour, il organise des jeux tels que d'empêcher les filles de parler en venant fourrer la tête entre elles pour les écouter, en les séparant de force lorsque, bras dessus, bras dessous, à quatre ou cinq, elles déambulent en vraies commères ; d'autres jeux consistent à « faire les cornes », à conspuer, à entourer d'un rond dansant et grimaçant les punis, les malchanceux, les plus décriés de l'école, ceux qui arrivent trop barbouillés, trop mal ficelés et que je suis obligée de remettre en état. Certes, je préfère encore à Gillon l'idiote Berthe Hochard reléguée dans la classe de Mme Galant; l'idiote au moins n'a pas d'idées, elle n'est pas haïssable; Gillon n'a que des idées bêtes. Oh! la binette obtuse et arrogante de Gillon déclarant : « Mon père à moi est employé dans un bureau. » Je le vois devenu grand... officier d'académie... détenteur d'une parcelle d'autorité... Tenez, j'aime Bonvalot, à qui j'ai donné, en dedans de moi, un surnom sinistre, un surnom blême et fuyant...

(*La Maternelle,* Librairie Universelle.)

PAUL-LOUIS GARNIER

Le talent de M. Paul-Louis Garnier est âpre et robuste, mais son œuvre vigoureuse, réaliste au meilleur sens du mot, recèle cependant des richesses profondes d'émotion. Son inspiration apparaît toujours originale, d'une sincérité qui s'impose grâce à la maîtrise de la forme. Il n'en est pas de plus saine : un souffle puissant et salubre vivifie ces pages si noblement humaines.

Au marché aux chevaux, Hector mena son compagnon amaigri. Entre les vieux côtiers perclus et les juments faméliques, Bricole trouva sa place. Il n'y resta guère et, pour quelques pistoles, échut à un Sicilien crépu qui promenait dans les faubourgs un manège de chevaux de bois. Hector vantait la bête.

— Cette carcasse-là, c'est aussi dur comme la pierre. Un bon outil, quoi ! Et il vous fera bien de l'usage, allez...

Il y a une justice pour les animaux. Bricole, qui avait obscurément peiné au long de dix an-

nées, fut heureux dans sa condition nouvelle. Des cris, un tremblement dans les genoux et, malgré l'effort loyal, la brûlure sur les flancs d'un fouet cruel, c'était là tout le passé, tandis qu'à présent la lumière, la musique, la chanson des voix... Dans les yeux vitreux, dans les oreilles dressées de Bricole, toute cette nouveauté merveilleuse entrait. Un manège est vraiment une invention du ciel. Quand on a tiré désespérément, juqu'à en crever sur place, de lourds fardiers et qu'on se voit, un beau jour, niché à l'abri, au chaud, dans un cercle sûr, bien fermé, où l'on n'a qu'une charge douce et joyeuse, c'est du bonheur, de l'aise qu'on ressent lorsqu'on a toute la bonté d'une bête.

Bricole faisait aller le manège. Il aimait sa servitude et puis il ne travaillait qu'à petites fois. Le tour de « chevaux de bois » durait trois minutes. Après, on s'arrêtait et Bricole se reposait sans quitter sa bonne piste. La foule alors grimpait sur les planches avec de grands rires.

C'était un beau manège à l'ancienne mode.

Il ne fumait pas, ne grondait pas, ne ruisselait pas de feux électriques, mais il était brillant et sombre comme une châsse. On y voyait beaucoup d'étoffes avec des franges d'argent, de grandes lanternes, de vrais chevaux de bois tout cabrés et des sirènes joufflues qui, poliment, tournaient la tête vers les spectateurs. Au milieu des airs d'orgue le manège pivotait lentement et miroitait. Et le Sicilien, son maître, l'aimait d'un

amour têtu, exclusif, comme il eût aimé son pain, sa vie et Dieu.

Les affaires allaient bien. A toutes les fêtes foraines des faubourgs et de la banlieue, le manège Giuseppe Sannelli retrouvait sa place, une bonne petite place un peu à l'écart, loin du tintamarre et de la ripaille. Il avait sa clientèle, une clientèle d'honnêtes gens qui revenaient là comme à un souvenir de jeunesse. Le jeudi, c'était le tour de la marmaille, des petites filles sages et des hommes de trois ans. Il y venait aussi des amoureux. Là-bas, sur les grands manèges, on faisait la noce, on rejetait la tête en arrière, on criait; ici, on avait de la tenue et du sentiment. Et Bricole, dans son trou, faisait marcher toute cette gaieté.

Souvent on l'apercevait. Et une jeune femme, en ouvrant de grands yeux, disait à son ami :

— Tenez... regardez donc ce bon vieux cheval...

Tout cela eût pu durer des années. Mais la chance est un oiseau de passage. Un jour le petit orgue se détraqua. On le répara tant bien que mal, et il resta poussif, comme une bête qui a les poumons malades. Les jeunes filles qui savent la musique disaient tout haut, en riant : « Ce qu'il joue faux! »

Un malheur ne vient pas seul : un soir une lampe versa et l'on vit flamber tout un pan de la belle étoffe à franges. Il y eut un peu de panique, et jusqu'à la fin de la fête on déserta les chevaux de bois.

Pour que son manège fût remis à neuf, Giuseppe, en pleurant, donna tous ses sous. Mais il en est des vieilles choses comme des vieux visages. Le fard n'avive que leur délabrement, et le manège rapiécé, rafistolé, eut tout de même l'air d'une pauvre mécanique. Les hommes n'aiment pas les jouets cassés. Vainement le petit orgue ridicule appelait la foule.

Le manège tournait à vide comme un pitre qui bamboche sur des tréteaux sans public. De loin en loin, un, deux enfants montaient pour redescendre un peu après. Bricole sortit alors de sa bienheureuse torpeur. Il comprit que tout baissait, la lumière, la musique, les rires, et puis il n'avait plus rien à tirer. Il n'avait qu'à tourner sans raison, sans but, sans fardeau... Toutes les bonnes choses ont une fin. Et comme un homme, il commença à perdre le goût de vivre. Il penchait vers la terre une tête fatiguée, un regard qui s'éteignait.

Giuseppe n'attendait pas le malheur; il n'était pas prêt. Il s'exaspéra; il eut des disputes avec les autorités et l'on trouva juste de lui retirer ses places. Alors il alla camper avec son manège sur des carrefours déserts ou contre des talus pouilleux. Et comme c'était une âme simple, il lançait au ciel des blasphèmes et il rossait Bricole.

— Vieille carne, vieille carne! grognait-il les dents serrées.

Il ne pouvait plus le nourrir. Un peu de paille, de la mauvaise herbe, c'était tout. Après des mois

et des mois, Bricole ne fut plus guère qu'une carcasse étique, vidée, où mouraient deux yeux de cendre et d'eau. Mais il traînait encore le manège, si lourd maintenant à ses vieilles épaules. Il marchait par loyauté. Il ne voulait point laisser sa tâche, mais, en même temps, il refusa de manger.

Longtemps encore, pendant des jours, il put tourner. Le manège était sur un tertre, à la porte de Pantin. L'après-midi des filles venaient et s'en payaient pour deux sous. Et l'on donnait des pièces fausses au Sicilien et l'on jetait des papiers gras sur les reins de la bête qui soufflait en marchant. La jeunesse s'amuse.

Et puis, un dimanche, par une petite matinée acide, le manège, au milieu d'un tour, s'arrêta net. Bricole, de faiblesse, était tombé, à court de souffle. Il n'avait plus beaucoup de vie; elle passa vite; ses yeux battaient doucement; il mourut là au bout d'un quart d'heure. Alors Giuseppe poussa de grands cris et la foule s'amassa. Des gosses remuèrent les pattes, pour voir.

Et dans un groupe, quelqu'un qui avait du cœur observa :

— Crever un dimanche matin... Ça va lui faire perdre une bonne journée, à c't'homme...

On vendit le manège. Le petit orgue alla chez un brocanteur. Ce fut sa fin. Comme on voulait qu'il chantât, il creva, lui aussi, dans un sanglot.

(*P'tit Fi, l'Enfant sans mère*, Ollendorff.)

JUDITH GAUTIER

Elle fut la première à nous révéler dans le *Livre de Jade* les délicatesses précieuses, les grâces légères, presque impalpables, de cette poésie chinoise qui peint avec du rêve et chante avec des murmures.

Ces poèmes en prose sont frêles, fins, irréels comme de transparentes porcelaines : ce sont de petits miracles d'art à la fois ingénieux et ingénu. Et l'on s'oublie délicieusement à regarder leur harmonie de tons mauves, lilas, gris ou bien glacés d'argent et d'or, comme à voir un à un tomber les pétales du pêcher rose dans le fleuve bleu semé de barques jonquille.

Un jeune poète pense à sa bien-aimée qui habite de l'autre côté du fleuve.

La lune monte vers le cœur du ciel nocturne et s'y repose amoureusement.

Sur le lac lentement remué, la brise du soir passe, passe, repasse en baisant l'eau heureuse.

Oh! Quel accord serein résulte de l'union des choses qui sont faites pour s'unir!

Mais les choses qui sont faites pour s'unir s'unissent rarement.

L'ÉPOUSE VERTUEUSE

Tu m'offres deux perles brillantes ; bien que je détourne la tête, mon cœur pâlit et s'émeut malgré moi.

Un instant je les pose sur ma robe ; ces deux perles claires ; la soie rouge leur donne des reflets rosés.

Que ne t'ai-je connu avant d'être mariée !

Mais éloigne-toi de moi, car j'appartiens à un époux.

Au bord de mes cils, voici deux larmes tremblantes ; ce sont tes perles que je te rends.

L'EMPEREUR

Sur un trône d'or neuf, le Fils du Ciel, éblouissant de pierreries, est assis au milieu des mandarins ; il semble un soleil environné d'étoiles.

Les mandarins parlent gravement de graves choses ; mais la pensée de l'Empereur s'est enfuie par la fenêtre ouverte.

Dans son pavillon de porcelaine, comme une fleur éclatante entourée de feuillages, l'Impératrice est assise au milieu de ses femmes.

Elle songe que son bien-aimé demeure trop longtemps au Conseil, et, avec ennui elle agite son éventail.

Une bouffée de parfum caresse le visage de l'Empereur.

« Ma bien-aimée d'un coup de son éventail m'envoie le parfum de sa bouche » ; et l'Empereur, tout rayonnant de pierreries, marche vers le pavillon de porcelaine, laissant se regarder en silence les mandarins étonnés.

LE MAUVAIS CHEMIN

J'ai vu un chemin doucement obscurci par les grands arbres, un chemin bordé de buissons en fleurs.

Mes yeux ont pénétré sous l'ombre verte et se sont promenés longuement dans le chemin.

Mais à quoi bon prendre cette route? Elle ne conduit pas à la demeure de celle que j'aime.

Quand ma bien-aimée est venue au monde, on a enfermé ses petits pieds dans des boites de fer ; et ma bien-aimée ne se promène jamais dans les chemins.

Quand elle est venue au monde, on a enfermé son cœur dans une boîte de fer; et celle que j'aime ne m'aimera jamais.

(*Le Livre de Jade,* Juven.)

CHARLES GÉNIAUX

Il faut louer grandement M. Charles Géniaux d'avoir donné à ses *Musulmanes* une telle réalité de vie, un pittoresque si animé, une vivacité de traits, d'allure, de langage qui nous les rendent aussi vraisemblables et familières que des Parisiennes. Trop souvent les Orientales qu'on rencontre dans les livres ont un air de bibelots exotiques et de poupées falotes; celles de M. Géniaux sont de vraies femmes et le décor où il les place est aussi vivant qu'elles-mêmes. Il ne promène pas seulement le lecteur sur la terre d'Islam, il l'initie à l'existence cachée, à l'âme secrète des Musulmanes.

Comme les jeunes filles roulaient leurs serviettes, la négresse Hsina passa sa tête grimaçante dans la porte et demanda à Nijma si elle voulait recevoir Esther Bouiakim, la juive.

— Non, répondit la jeune fille; mais, au même instant, une femme jaunâtre à nez pointu poussa Hsina et s'écria :

— Ia! Ia! habibti! Oh! Oh! mon amie! Ia oueldi! Oh! Oh! mon enfant, laisse-moi entrer,

j'ai des bonnes petites étoffes à te montrer, des broderies bien jolies, des soieries encore meilleures... Tu vas voir! Apprête tes yeux! C'est la joie que je t'apporte. Et pas cher! C'est donné. Je peux bien y perdre pour te plaire. Tiens, regarde-moi cette pièce pour une blousa! Tu ne pourras pas l'user. Il faudra que tu la donnes plus tard à Hsina qui la repassera aux enfants de ses enfants. Tâte-moi cela! Par Dieu! As-tu jamais touché une telle beauté? C'est le bonheur qui entre chez toi. Tiens, acheté, n'est-ce pas? Je ne remporte rien. Je ne veux pas te faire de la peine. Tu as envie de ces takritas! Garde-les! Esther Bouiakim est toujours satisfaite de se dépouiller. Je te vendrais ma coufia de tête et mon seroual si tu l'exigeais. Il faut être dévoué.

La commissionnaire juive sortit encore d'une couffin des pièces de soie et des vêtements. Elle les étala sur le tapis en trottant tout autour sur ses bas et, avec une feinte admiration, elle reprit :

— Ah! mon Dieu! Je ne croyais pas moi-même que je pourrais offrir de telles occasions. Vraiment, je suis jalouse de l'éclat de ces foulards. Pourrai-je m'en séparer? Qu'ils sont brillants! Et ces broderies, c'est du travail de Djins! Non! Non! Des doigts humains ne pourraient pas tracer ces dessins! Ah! plus je les contemple et plus je regrette d'être obligée de les céder. Aie pitié de moi. Ne prends pas toutes mes marchandises, mais choisis.

La bédouine était rentrée dans la chambre et

s'était jetée sur le sol, tout de son long, afin de mieux examiner les tissus. Hsina, assise, avait drapé sa tête fuligineuse avec les étoffes les plus vives et son rire naïf sonnait comme une cloche.

D'abord, Étoile et Précieuse avaient dédaigné le boniment de la juive. Puis, peu à peu, Esther Bouiakim les avait amusées. Avec son hennin pointu et ses vètements à l'arabe d'un blanc devenu jaunâtre, cette femme distrayait parfois la monotonie de leurs journées, aussi finissaient-elles par acheter des objets dont elles n'avaient pas besoin. Chaque harem avait ainsi sa commissionnaire attitrée. Ce colporteur touchait un bénéfice des deux mains. Le marchand du souk qui lui avait confié des pièces de soie récompensait la juive, et celle-ci, de son côté, exagérait les prix afin de gagner sur ses clientes.

Esther Bouiakim, malgré ses grimaces et ses exhortations, risquait de remporter son étalage, lorsqu'elle eut l'idée de montrer un flacon ciselé et doré. Elle le tint respectueusement à hauteur de son nez pointu. Cessant de crier, elle le balança avec les signes de la plus profonde vénération et murmura :

— De l'atre Fechouche! De l'essence du Bey! de la pure! Par Dieu, je le jure. Sentez.

Elle déboucha la longue fiole et la fit respirer :

— Délicieux! C'est vrai, dit Étoile.

— Cela n'est rien de sentir ainsi, tends ta main, Nijma.

Esther déposa une goutte et frotta l'épiderme afin d'étendre le parfum.

— Exquis, dit à son tour Précieuse.

— Le plus célèbre parfumeur du souk el Attarine l'a préparé lui-même avec l'ambre, le musc naturel, la civette, l'essence de jasmin et l'essence de rose.

— Je l'achète, dit Nijma.

A peine la jeune fille avait-elle saisi le flacon qu'elle en versa la moitié sur son cou et dans son mouchoir.

— Ia fssoussi ! Ia ! Ia ! Oh ! mes prunelles, que voyez-vous ! Non ! Vous n'avez jamais rien aperçu de si merveilleux, s'écria la juive. Ah ! voilà un mouchoir odorant qui te coûtera cher, magnifique Étoile !

Kemar enthousiasmée s'était relevée et dansait en claquant des mains, et en faisant avec ses lèvres les you you stridents par lesquels les musulmanes manifestent leur enthousiasme.

— Par notre Seigneur Abd-el-Kader, tu es une houri magnifique, dit la négresse en venant respirer sur sa jeune maîtresse cette odeur à cinquante francs le gramme.

— Si Mlle Daville avait été là, son économie française t'aurait valu une jolie réprimande, fait Nefissa.

— Bah ! tant pis ! Peut-être comprendrais-je cette vertu si je sortais et si j'achetais chaque jour. Tiens ! A ton tour, Précieuse, je veux t'embaumer.

Ayant brandi la fiole, Nijma acheva de la vider malgré les protestations de sa sœur.

Lune et Belle-de-Nuit bondirent émerveillées. La bédouine, ayant pris une darbouka sur une étagère, tapa sur la peau sonore de ce tam-tam et tourna sur elle-même, tandis que la négresse chantait triomphalement. La juive avait croisé ses mains crasseuses et considérait cette scène. Quand elle crut le moment favorable, elle sortit un étui de son panier et le proposa :

— Maintenant que vous voici parfumées comme des princesses, il faut vous frotter le visage et les cheveux avec cette pommade. C'est la Chenouda d'ambre. Qu'on m'égorge si elle contient du benjoin. Elle vous aidera à conserver la bonne odeur. Ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt. Hâtez-vous !

Mais les jeunes filles, ayant payé de toute leur bourse un instant de prodigalité, renvoyèrent Esther Bouiakim.

(*Les Musulmanes,* Édition du *Monde Illustré.*)

RÉMY DE GOURMONT

Il est, par essence, un lettré, dans la belle acception du terme : il sait le prix du verbe rare et de la nuance exquise. Humaniste, il écrit sur le *Latin mystique* un livre coloré comme un vitrail; érudit, il commente les stances du vieux Saint-Amand; critique d'art, il apprécie avec un sens aigu de l'idéal moderne les écoles contemporaines; chroniqueur ou romancier, il fixe d'un mot juste, et qui parfois scintille comme une pierrerie, les aspects les plus fugitifs de la vie parisienne. « Diversité, c'est ma devise », pourrait-il dire aussi. Mais l'esprit latin donne son unité à ce talent multiple et le discipline selon les lois de l'harmonie.

ARIANE

HÉROÏNE MODERNE

A Camille Mauclair.

« Ah! mon ami, vers quelle aventure! Quel rôle m'avez-vous distribué, à moi, entre toutes

les femmes? Maîtresse abandonnée! Les Ariane! Ariane, ma sœur, me faudra-t-il mourir comme toi, blessée, laissée? Contre le tueur de lions, tu n'eus pas d'autres rébellions : Ariane est morte. Fatalité poétique et miséricordieuse, ma fatalité, la mienne, est supérieure, fatalité de l'argent, supérieure, moderne? Je suis moderne, je puis souffrir, mais je comprends.

« Vous me le dites, que de fois! On se fatigue de tout, hormis de comprendre. Je comprends, j'espère même que cela me délassera d'aimer!

« Pas de mélodrame! fut encore une de vos paroles favorites, et, comme vous saviez faire tenir, en cette éponge, sans nulle effusion maladroite, votre expérience de la vie pratique! Au contraire, un peu de raison, que diable! La qualité de l'amour se révèle à la finesse des épidermes, et les hommes ni les femmes ne mûrissent en l'état de fruits uniques à l'arbre de la vie. C'est comme dans un panier de pommes : plus d'une pomme vaut la bonne. On peut trouver à se rapparier, sans même sortir de son quartier : remarque parfaitement juste, mais enfin, cela n'empêche pas qu'il n'y ait un petit moment difficile à passer.

« Car, tout arrive, supposez que je ne trouve pas. Alors, que faire? Vous me livrez, inerme, aux cruautés de l'inquiétude. Oh! mon ami, ce n'est pas un reproche. Les reproches sont vains, je le sais, et gaspillent les minutes, cette monnaie du temps, bien inutilement. Donc, pas de repro-

ches, et respectons les choses sacrées. On ne s'en va pas opposer à un intérêt de premier ordre, l'argent, telle minutie, le sentiment. Non, ce que j'en dis, c'est pour me distraire seulement, je ne suis qu'une femme : il m'est permis, n'est-ce pas? d'être un peu légère! Passez-moi cela et souffrez, sans hausser les épaules, que je m'amuse à des bulles. Voyons, je vous en prie, pas de fâcherie, il faut laisser jouer les enfants.

« Hé! Dix ans! Dix ans, mon cher, que je m'adonne à vous aimer. J'aurais pu glorifier des écrans de soie ou faire des enfants, je vous aimais, et je croyais que cela durerait toujours : c'était ma vocation.

« Je vous aimais, c'est dire que je m'étais logée en vous, comme une seconde âme, tout à fait persuadée que la mort, seule, l'expulserait de l'habitacle choisi. Je n'avais pas d'existence séparée, j'étais la greffe qui vit à même la sève de l'arbre, maintenue, chair contre chair, par le jonc du jardinier. Amour, que tu fus un mauvais jardinier! Croyez-vous que je n'aie pas saigné à la rupture? Me voilà tombée comme une branche morte.

« En deux mots, je vous dirai ce que j'ai sur le cœur : j'aurais voulu vieillir avec toi.

« C'est fini, n'en parlons plus, mais soyez sûr, mon ami, que je ne vieillirai pas seule : d'abord, n'ai-je pas votre souvenir, et toujours autour de ma vie, en mon crépuscule définitif, l'ubiquité de ton corps familier? Et aux heures nocturnes, le

souffle révélateur de ton haleine, et durant les jours, les longs jours, le murmure obscur et doux de tes mots d'autrefois?

« Nous y sommes.

« Vous croyez m'avoir abandonnée? Mais non, mon ami, ceci n'est pas en votre pouvoir; par la raison assez plausible que je ne le veux pas. Je me serais résignée à n'être pour toi qu'une vaine passante? Mais non. Tu vivais en moi et tu régnais sur moi, simulacre créé par moi et couronné par moi; roi, je ne t'ai pas déposé, tu règnes; amant, je ne t'ai pas tué, tu vis. Tu règnes et tu vis, parce que je t'aime : ah! comment faire pour n'être pas aimé?

« Comprends-tu ce miracle de mon plaisir? Tu ne m'as pas quittée un seul instant, ô mon cher amant, mon roi cher, pas un seul instant, entre tous les instants où s'équilibre notre vie, et pas un seul, tu ne me quitteras jamais.

« Je vois, je sens, je touche mon amour. Je t'aime, écoute : je t'aime. C'est moi qui te possède, moi, la reniée, et non pas l'autre, la chérie. Pauvre chérie! Va, je ne suis pas jalouse de son illusion, mais elle, dis-moi, si elle savait?

« Ah! tu croyais qu'on peut se reprendre? Quelle sottise pour un homme si intelligent, si pratique! Tu t'es donné, n'est-ce pas? Eh bien, je te garde et je t'emporterai avec moi.

« Oui, mon ami, ta précieuse vie est à ma discrétion; et quand je serai sommée à l'éternité, en mes bras je te prendrai, créature de mon

cœur, et c'est avec toi que je jouirai de la profonde et inhumaine joie d'aimer infiniment en un amour infini !

« Nous irons au ciel ensemble, ma chère ombre, et ensemble transfigurés, mon cher souvenir, nous vivrons éternellement. »

(*Le Pèlerin du Silence*, Mercure de France.)

EDMOND HARAUCOURT

C'est dans la poésie que M. Haraucourt a manifesté d'abord son généreux talent. Ses vers portent la frappe d'un artiste vigoureux, d'un puissant forgeron de drames et d'épopées. On retrouve dans ses nouvelles et dans ses romans la même hardiesse d'imagination et la même force de pensée.

M. Haraucourt est parmi les rares écrivains qui ont avant tout souci de l'idée; chacune des fictions qu'il imagine intéresse la raison du lecteur par un côté philosophique, en même temps qu'elle le séduit par la qualité rare de l'expression.

Le comte regarda le prêtre, qui avait peu l'habitude des plaisanteries et qui proférait celle-là d'une voix âpre et sans gaieté; puis il regarda le receveur, qui essaya de rire, par politesse; puis, un malaise fut, et le gentleman brocanteur feignit d'étudier l'antique doigt de marbre, dans le creux de sa paume, pendant que l'abbé s'appliquait à suivre sous la voûte les courbes frêles des nervures.

— Savez-vous ce que c'est qu'un chef-d'œuvre, monsieur Pélisson? Levez la tête et pivotez sur vos talons, afin d'avoir contemplé celui-ci avant qu'il périsse ou s'en aille. Il est sorti de terre comme une grande fleur, née du sol et née de nos âmes. Ces pierres-ci, monsieur Pélisson, c'est de l'histoire survivante, la floraison lapidaire des siècles, la formule des générations qui pétrifièrent leur pensée, pour que nous en gardions mémoire!

La voix de l'archéologue tremblait étrangement, et Nicolas eut la sensation confuse de propos qui, par-dessus sa tête, s'adressaient à un autre.

— Monsieur Pélisson, comprenez bien ceci : l'art n'est pas un jouet, et certaines créations de l'art ne sont pas, comme on le croirait, le produit d'une main ou d'un cerveau, mais d'une époque tout entière, qui traduisit par elles son génie et ses aspirations, son idéal, sa foi, ses douleurs ou ses espérances, sa vie! Car un chef-d'œuvre, monsieur Pélisson, c'est de la vie accumulée! Il s'engendra d'un effort tel que cet effort confine à la torture : il n'est fait que de sang et d'âme, et le passant ne sait pas ce qu'il coûte. Les œuvres ne sont belles et ne survivent qu'à proportion de la vie infusée en elles par celui qui les procréa, aux dépens de la sienne propre. Un chef-d'œuvre est sacré, parce qu'il est le summum de ce que peut produire notre misère humaine, exacerbée par l'effort et magni-

fiée par lui : métempsycose sublime et vénérable qui fait de la beauté avec de la souffrance !

— Toujours éloquent, monsieur l'abbé...

— Monsieur le comte, j'explique, et vous le permettrez, j'explique à ce brave homme que l'énergie créatrice ne réside en l'artiste que comme une résultante des forces successivement combinées par la série des générations dont il hérita en naissant. L'œuvre que l'individu édifie, monsieur Pélisson, est bien de lui, mais elle n'est pas de lui seul : condensateur du génie ancestral, il nous traduit le rêve de sa race. Nul être ne naît de lui-même, monsieur Pélisson ; l'avenir, comme le présent, s'étaie sur le passé, et les possibilités de demain sont les hérédités d'hier. L'âme d'un peuple est une et homogène, aussi bien que celle d'un homme, et dans la vie d'une nation les aventures font une chaîne infrangible, comme les jours dans l'existence d'un être : chaque âge s'accroche à sa veille, le fils prolonge le père, un chapitre continue l'autre, la politique naît de l'histoire, et les phases de notre histoire sont le roman de la patrie !

— Très juste, fit le comte.

— Monsieur Pélisson, les émotions successives de ce roman-là, c'est par ses œuvres d'art qu'un peuple les exprime : l'historien nous conte les faits, qui sont des coups frappés sur l'homme, mais l'œuvre d'art nous dit tout bas la répercussion des coups au fond des cœurs ; elle est la confidente des secrets inhumés ; l'art est la confes-

sion des peuples, l'art est le reliquaire du long martyrologe des peuples qui se font. Approchez-vous, touchez ces pierres : une âme y est enclose, la vôtre, celle de votre famille et de votre genèse ! Palpez-les, et dites si vous n'y retrouvez pas une tiédeur des mains qui ne sont plus, mais qui furent vos propres mains, dans un siècle où vous n'étiez pas !

(*Trumaille et Pélisson,* Fasquelle).

MYRIAM HARRY

Il serait assez difficile de définir brièvement cette âme complexe et ce talent multiforme. Des influences opposées se sont exercées sur l'une et sur l'autre : tantôt celle de l'esprit occidental, incarné sous la forme sévère du protestantisme, tantôt le nostalgique mysticisme et le panthéisme lumineux de l'Orient. A cette double action Mme Myriam Harry doit le double caractère de son œuvre et de ce quelle renferme d'âpre, de mélancolique et d'ardent tour à tour. Il semble qu'aucune patrie ne soit tout à fait la sienne et ne la puisse fixer : c'est une imagination toujours errante, et l'on sent à travers ses livres une sorte d'inquiétude perpétuelle qui en fait le charme inoubliable, la plaintive séduction.

Elle donne à ceux qui les lisent le nostalgique désir des pays qu'elle célèbre en poète, et, grâce à elle, nos rêves s'en vont, pèlerins passionnés, vers la splendeur orientale. C'est pour cela qu'elle a suscité tant d'admirations ferventes et fidèles qui la suivent sans jamais se lasser à travers l'évolution et le progrès de son œuvre vers la beauté. Myriam Harry est un des écrivains qui ont versé le plus abondamment et le plus magnifiquement aux esprits désenchantés les consolations de la poésie et du songe : c'est pourquoi elle compte parmi

ceux qu'environne un culte plus enthousiaste et plus attendri.

L'HÉRITIÈRE DE CARTHAGE

C'est dans tes souks que nous sommes revenus flâner ce matin. Ils me plaisent en été. Débarrassés des touristes, expurgés des guides-vautours, ils te réappartiennent. Étrangère chez toi, en hiver, tu deviens ta maîtresse durant les mois de chaleur. Et que ta fraîcheur est exquise sous tes voûtes épaisses! Et le jeu du soleil, à travers les toitures de bois, qui tantôt balafre les gens à coups de sabre et tantôt les fait flamber comme des archanges dans une colonne de feu! Et tes échoppes, tes échoppes grandes comme la main, plongées dans l'ombre, et où de vagues formes gesticulantes semblent toujours ourdir quelque complot, quelque ténébreux mystère!

J'aime aussi ton « marché aux esclaves » avec les piliers trapus peints en rouge et vert, les vieilles banquettes circulaires où venaient s'asseoir les hautes négresses cambrées, le sentier abrupt qui y débouche et par lequel on poussait le bétail humain, et là-bas, dans ce coin, le café-tanière, où sans doute, après une bonne affaire, on offrait le breuvage de l'amitié et buvait « à la santé » de la marchandise, et ici l'auvent du vieux fleuriste qui tourne et retourne dans sa main osseuse avec une dextérité de jeune bouquetière les tiges d'alfa sur lequel il enfile des corolles. Qui sait? du temps

jadis il était là déjà, et maint seigneur lui acheta peut-être le petit bouquet raide et parfumé pour l'offrir en signe de bienvenue à la Nubienne acquise quand elle était jeune et belle et de « peau lisse comme une aubergine ».

Maintenant on ne vend plus sur cette place que des bijoux à la criée. Et sur les banquettes occupées naguère par les Vénus noires, viennent s'asseoir d'autres esclaves, d'autres chairs à plaisir, pudiquement empaquetées de blanc, mais que l'on reconnait — ô candeur! ô honnêteté! — à un signe distinctif, l'emblème de leur corporation, le symbole de leur caste : un mouchoir, — sans doute pour éviter la peine de le jeter, — un petit mouchoir enroulé autour de la main droite.

Elles viennent là, les vieilles, pour surveiller une parure mise aux enchères, les jeunes, celles qui débutent, — toutes frêles, tout affriolantes sous leur voile, — pour acquérir à bon prix quelque bimbeloterie constellée qui hausserait leur valeur. Avec un intérêt captivant elles suivent les péripéties de la vente, appellent les crieurs, farfouillent dans les sacoches pleines d'or, remuent des anneaux, essayent des bracelets, jettent de-ci de-là de rapides œillades qui dérangent un peu leur bandelette de momie et laissent entrevoir, en haut, deux arcs admirables reliés sur le front par un tatouage bleu, et, en bas, un long et joli cou d'oiseau qui attend des colliers pour le parer.

Des hommes aussi viennent acheter des cadeaux

pour leurs femmes ; les courtiers en pierres fines s'y réunissent ; des entremetteuses professionnelles y rôdent, et les Bédouins, arrivés du fond des déserts pour échanger contre le fruit de leur terre quelque babiole luisante, regardent, ébaubis, ces vendeurs qui portent leurs enchères sur eux et se promènent, véritables châsses ambulantes, avec tant de sécurité, au milieu de ces pénombres, parmi ces burnous flottants et ces linges ensevelisseurs.

Un vieillard tout bossu, tout cassé s'est arrêté devant moi. C'est le plus célèbre, le doyen des crieurs, avec une tête jaune et glabre et de longs doigts en patte d'araignée. Il est couvert de chaînes, de médaillons, de pendeloques, de montres, et des boucles d'oreilles, accrochées à son turban noir et serré, achèvent de lui donner un air de matrone équivoque. Il n'a plus qu'une voix de fausset, mais ses yeux, durs comme des topazes, lancent des regards rapaces, et pour me tenter, il agite furieusement en l'air ses bras de squelette chargés de bracelets et ses doigts osseux étincelants de bagues. Et à le voir ainsi dans ce décor, il me rappelle je ne sais quel tableau enfumé de Holbein ou de Cranach, représentant un vieux roi lubrique au milieu de ses concubines et paré de leurs joyaux...

Je me lève. Mon cœur a besoin de gaieté et mes prunelles de couleurs. Par une ruelle où l'on brosse des chéchias avec des chardons bleus, j'accède au Souk des Tailleurs.

De chaque côté de la rue dallée de pavés pointus, coupée d'une large gouttière, s'alignent des niches carrées qui ressemblent, avec leurs colonnettes torses, peintes en rouge et en vert, à des alcôves d'amour tapissées de vêtements de fée. Car tout autour de ces maisons de poupées pendent des burnous, des gebbas, des poitrails, des gilets aux formes exquises, aux teintes si fraîches, si sonores ou si agonisantes et si fanées, que c'est une volupté presque sensuelle de se promener dans ce paradis des peintres, de s'enivrer le regard dans ce royaume des couleurs. Ah ! l'enchantement, ah ! l'orgie subtile des jaunes, des jaune citron, jaune soufre, jaune d'ambre, jaune d'ocre, jaune orange, et cet autre jaune si ardent, si éclatant, si lumineux que l'on dirait un manteau de soleil accroché contre ce mur de chaux !

Et voici d'autres gammes, d'autres dégradés encore, que notre œil de barbare n'a jamais soupçonnés : des gris « cœur de la pierre », des blancs « rayon de lune » , des beiges, noyau de pêche », des bleus « fleur d'artichaut », des mauves « nuage », des verts « jade » et tous les lilas pâmés et tous les roses exténués. Mais le triomphe du Souk des Tailleurs, c'est cette garde-robe de Lilliputiens, ces burnous de mioches, ces gebbas de Petit-Poucet, ces gilets de têtards façonnés absolument selon le modèle de leurs pères ! Et on m'a montré une petite gandoura haute d'une aune, en moire blanche toute raidie

d'argent, qu'endossera demain le marmot d'un caïd pour sa circoncision. Moi, j'aurais cru que c'était la robe nuptiale du prince des Elfes, fiancé avec la petite reine des Bruyères.

Accroupis sur les nattes de ces niches, des êtres noirs et rachitiques cousent sans relâche d'autres costumes, taillent des draps, soutachent des cachemires, brodent des soies ton sur ton, font « à vue de nez » des arabesques merveilleuses, des rosettes, des entrelacs, des « tombeaux d'amoureux » pour les jeunes mariés, des « soleils » pour les notaires, et d'autres dessins encore...

Ils sont, ces délicats ouvriers, tous des juifs, chassés jadis d'Espagne, à qui les Maures ont transmis ces figures alhambriques qu'ils répètent depuis près de deux mille ans. Mais pour les différencier d'eux, les Sarrasins leur interdirent le port des jolies couleurs, l'agrément des soutaches, et leur imposèrent une livrée d'humilité et de misère, composée d'étoffes vilaines et de toutes les teintes tristes dont eux, seigneurs de l'Orient, ne voulaient pas : des noirs, des bleus foncés, des bruns honteux et des gris serviles. Et rien n'est plus frappant, plus pitoyable que le contraste de ces pauvres êtres chétifs, terreux, à l'échine courbée, et qui travaillent, travaillent comme des forçats à cette agressive splendeur. On dirait des gnomes souterrains préparant le trousseau d'un peuple de lumière.

Dans la rue, encastrée de colonnes d'alcôves,

toiturée de lamelles de bois, c'est un va-et-vient indescriptible de loques blanches, une poussée de toges, de péplums qui achètent, qui revendent, qui palpent, qui essayent, étalent d'un mouvement d'épervier un burnous au-dessus des têtes, agitent en l'air des haillons s'irradiant sous les flammèches du soleil, qui se disputent, se conjurent, invoquent Allah, attestent le Prophète, finissent par conclure : car ici on vend également à la criée et tout le monde peut participer aux enchères.

De temps en temps, une délicieuse vapeur d'encens vous passe sous le nez. C'est un mendiant qui, pour un sou, jette un grain aromatique dans sa cassolette portative ; ou bien c'est, au son des sequins et des timbales de cuivre, le limonadier qui s'en vient, tenant dans ses bras un immense bocal en forme de poupin, et comme une mariée, chamarré de chaînettes.

(*Tunis la Blanche,* Fayard.)

ABEL HERMANT

Très rares sont les écrivains qui se soucient d'être de véritables hommes de lettres, au sens noble de ce mot, c'est-à-dire de respecter les convenances les plus minutieuses du style littéraire et de ne pas laisser péricliter entre leurs mains le dépôt des pures traditions.

M. Abel Hermant fait partie de cette élite. Sa filiation spirituelle le rattache directement à Saint-Simon, à Voltaire, à Le Sage, qui sont de très enviables ancêtres. Chez lui, le modernisme le plus aigu, la plus parisienne ironie s'enchâssent dans une forme irréprochablement classique. Même lorsqu'il lâche la bride à sa fantaisie, le parfait écrivain se retrouve toujours.

Une partie importante de l'œuvre d'Abel Hermant s'intitule, à juste raison, *Mémoires pour servir à l'histoire de ce temps*. Il y a mis des événements actuels, des types réels et bien vivants. Cela donne à ses récits un intérêt tout particulier pour les contemporains, — qui s'y sont d'ailleurs maintes fois reconnus, — mais aussi un attrait qui ne passera pas de sitôt, à cause de ce qu'il y a de permanente humanité dans ces figurants de la comédie mondaine au vingtième siècle.

La marée d'équinoxe montait.

Le long des grèves presque planes, les flots

gris, lourds, élastiques, montaient, lentement, sûrement, vers la petite capitale de Saint-Hélier. Ils assaillaient de droite et de gauche le port en miniature, par la baie de Saint-Aubin et par la baie de Saint-Clément. Ils l'abordaient aussi de face, au coude aigu de la jetée Victoria : ils y rejaillissaient en écume blanche.

Par-dessus la mer grise, houleuse, le ciel était gris et houleux, et le ciel restait tout près de la mer : l'angle qu'ils faisaient, à la charnière de l'horizon, s'ouvrait à peine. Mais le voile des nuages était déchiré dans toute sa largeur, de l'ouest à l'est. Une lumière pâle s'épanchait de cette fissure et baignait au loin les façades jaunes, roses ou blanches, des petites maisons alignées, çà et là faisait scintiller quelques-uns des petits carreaux des fenêtres à guillotine.

La ville mignonne et souriante ne se donnait point des airs de défier l'Océan; mais elle le regardait gaiement, sans peur, retranchée derrière sa vaste plage, derrière le talus de sa voie ferrée, derrière son esplanade encore; bien assise entre le fort Régent, cette caserne en nid d'aigle au sommet d'un roc nu en éperon, et le fort Élisabeth, inutile défense, mais décorative silhouette, fantôme de vieux castel romantique, aujourd'hui recouvrant son prestige avec ce couronnement de nuées tapageuses, qui rarement s'accumulent ainsi sur l'île fortunée de Jersey.

Mais la lumière n'atteignait pas jusqu'aux dernières maisons plus loin étagées, et le deuil de

leurs teintes neutres attristait le fond de ce clair tableau comme une arrière-pensée gâte une joie. Les collines qui ceignent la vallée confondaient leurs couleurs et leurs formes avec celles des nuages, et ces éminences du sol et du firmament, les unes érigées, les autres renversées, se soudaient, comme dans une grotte les stalactites et les stalagmites.

Il n'y avait pas de bruit humain. La nature seule s'exprimait, par la plainte du vent, par le choc rythmé des vagues, et aussi par une autre voix mystérieuse, par une voix d'orchestre invisible, qui dégageait en harmonies fortuites et en mélodies continues l'expression musicale de l'automne, de la tourmente, de la solitude, de l'infini.

Pas un bateau n'était dans le port, qui paraissait abandonné. Parfois, de brèves rafales de pluie cinglaient le rivage et l'eau. Elles venaient tour à tour de l'une ou l'autre des deux nappes de nuages. Mais jamais l'abîme étroit de lumière n'était comblé par les vapeurs, même durant l'ondée. Seulement les rayons s'irisaient, et de grands arcs-en-ciel se dessinaient. La ville semblait morte, comme un dimanche. Il n'y avait qu'un être humain, à la pointe de la jetée Victoria : une enfant.

Déjà si grande — mais enfant : car elle n'avait rien de la femme que les signes immatériels et l'essentiel grâce du sexe; elle était vètue d'un fourreau gris, et par-dessus d'un manteau gris,

soyeux, avec des reflets argentés où glissaient les gouttes comme sur le plumage toujours sec des oiseaux nageurs. Un capuchon ruché était rabattu sur sa tête, et elle ne portait point de chapeau. Deux lourds panneaux de cheveux noirs, lisses, et seulement une fois bouclés à leur extrémité fine, venaient en avant sur ses épaules, cachaient ses oreilles, ses joues même, pâles, et ne laissaient voir du visage que les parties qui traduisent l'âme. Par son profil hardi, par ses lèvres nettes, surtout par la courbe de son menton long et effilé, elle accusait déjà une volonté, capable d'énergie permanente sinon d'efforts intermittents; mais ses yeux ne lui appartenaient pas encore, ils n'avaient pas de couleur propre, ils obéissaient aux variations de l'atmosphère et se nuançaient au gré des choses qu'ils regardaient. Bleus sans doute par les temps sereins, étincelants et noirs pendant la nuit, ils étaient ce matin neutres ou gris, vagues et tumultueux.

Sa pensée ne lui appartenait pas davantage. Elle ne recevait pas des objets ces impressions définies, qui, à chaque nouveau contact du monde extérieur, nous affirment la séparation et l'indépendance de notre personne. Mal détachée de la nature, elle paraissait moins sentir les objets qu'en avoir conscience, comme de quelque chose de soi.

Aussi, tous ses gestes rares, à peine indiqués, toutes ses attitudes, lui étaient commandés par la façon d'être des éléments, autour d'elle. Lors-

qu'une vague plus forte survenait, chevauchant par-dessus les autres, sa poitrine se gonflait d'un souffle plus puissant. Aux brusques sautes de la brise, elle trahissait comme une incertitude; et de furtives lueurs s'allumaient sous ses cils baissés, quand une crête écumeuse, atteignant la zone des rayons, s'y pailletait d'étincelles. Parfois de la poussière d'eau l'enveloppait toute : ses lèvres s'entr'ouvraient, ses éclatantes dents de nacre aimaient le sel. Elle se dressait orgueilleusement comme le flot qui avait surgi tout d'un coup vers des hauteurs plus ambitieuses. Elle se laissait aller avec des souplesses de vertige, les paupières closes, lorsqu'un tourbillon se creusait à ses pieds.

Et pendant les accalmies, elle regardait l'horizon fixement, d'un regard d'attente, d'un regard patient et passif. Ainsi les villes qui sont construites sur les côtes, et surtout dans les îles, regardent l'horizon et attendent : car leur destinée, qui ne dépend point d'elles-mêmes et qu'elles ne peuvent même pas pressentir, leur arrive toujours à l'improviste du mystère de l'infini.

Née sur les rivages de cette île qu'elle n'avait jamais quittée, l'enfant n'était point venue jusqu'ici chercher un spectacle qui ne lui était point nouveau. Mais elle avait compris pour la première fois cette voix d'orchestre invisible qui dégageait l'expression musicale de l'automne et de l'Océan. Elle avait obéi à cette voix comme à une annonciation. Elle avait jeté sur ses épaules ce manteau

soyeux et gris, imperméable aux ondées. « Vous sortez, Eddy? lui dit sa mère, la bonne Mme Glategny, penchée dehors au window du salon. — Oui », répondit-elle simplement : les enfants de cette île heureuse ont la liberté de se promener seuls par les rues. Obéissant à son instinct qui guidait la voix, Édith Glategny prit sans y penser le chemin qui la conduisait à la mer le plus directement. Du cottage, situé à l'extrémité de la rue Rouge-Bouillon, à l'entrée du riche quartier d'Almorah, elle descendit vers l'Esplanade. Mais elle ne s'arrêta point, elle poursuivit jusqu'au port, et elle hâta encore le pas le long des quais, comme si la vue de cette eau dormante l'irritait; et elle arriva enfin à l'extrême pointe de la jetée Victoria. Elle y demeurait immobile comme à un poste d'observation.

Cependant, comme l'heure de midi approchait, les rayons qui se glissaient par la fissure des nuages devenaient peu à peu moins obliques. Bientôt ils tombèrent d'aplomb sur Eddy, et malgré l'atmosphère grise, malgré ses vêtements gris, elle fut lumineuse, elle fut illuminée.

Alors, par un effet miraculeux de sa puissance créatrice, l'astre qui fait jaillir la vie de la matière inorganisée, fit germer une personne dans cette âme qui ne se discernait pas elle-même des objets. Les yeux d'Eddy se colorèrent de nuances qu'ils ne devaient plus aux vagues de la mer ni aux nuages du ciel. Sa pâleur dorée s'anima. Malgré l'humidité froide, elle sentit une

chaleur intime, due à l'activité de son cœur qui précipitait ses battements, et ses longues mains nues entr'ouvrirent le manteau. Si elle prêtait l'oreille encore à cette voix des éléments qui l'avait attirée jusqu'ici, elle entendait une autre voix aussi, qui n'exprimait qu'elle-même, et qui ne vibrait qu'à travers ses méninges. Son masque de volonté s'accusa davantage et son regard despotique se concentra comme pour fasciner l'infini.

(*Eddy et Paddy*, Lemerre.)

PAUL HERVIEU

Ce maitre du théâtre contemporain a commencé par être un maître du roman; *l'Armature, Peints par eux-mêmes, Flirt,* ont devancé *la Course aux Flambeaux* et *les Tenailles.*

Ces livres produisirent dans le public une sensation profonde. Leur âpreté vigoureuse, le grand souffle tragique que l'on sentait circuler à travers ces récits d'aventures mondaines, l'énergie d'un style puissant et martelé parurent des choses nouvelles et signalèrent à la critique l'apparition d'un écrivain.

Admirablement renseigné sur un monde auquel il tenait lui-même par de nombreux liens, il étayait d'observations irrécusables sa conception personnelle de la vie. C'était une matière palpitante, qu'il traitait là, vraiment humaine par sa généralité. L'œuvre se haussait jusqu'à devenir en quelque sorte représentative d'une société et d'une époque. *L'Armature,* notamment, contient quelques-unes des vérités les plus importantes qui aient été écrites ou proférées sur la physiologie du monde parisien à la fin du dix-neuvième siècle et à l'aube du vingtième. L'action est menée avec une rigueur qui lui donne un air grandiose de fatalité.

AMANDA

Elle a quitté la rue Pigalle, l'autre semaine, dès que le soleil est devenu sérieux. Ce n'était plus un temps à rester nu-tête derrière une paire de volets entre-bâillés. D'ailleurs, rien ne la retenait; et voilà longtemps qu'elle économisait les pièces de dix francs pour aller faire un petit tour au bord de la mer.

Elle a choisi une plage désignée dans le Guide pour convenir aux bourses moyennes. En y débarquant, elle a constaté que c'était un endroit fréquenté par les familles. Et cela, d'autant mieux qu'on l'a, sur sa mine, refusée dans l'un et l'autre des deux hôtels. Elle a trouvé une gentille petite chambre, au-dessus du marchand de musique et de coquillages, au coin des rues Saint-Théodard et du Casino.

Aussitôt installée, elle a institué qu'elle se baignerait chaque matin, et que chaque après-midi elle irait à la pêche aux crevettes ou en voiture à âne, sauf les occasions qu'elle pourrait tout de même avoir de se confiner chez elle.

Mais, depuis une semaine qu'elle est là, les circonstances l'ont, jour et nuit, laissée seule; et elle se persuade qu'elle préfère cela. Elle est, en tout cas, bien certaine que personne de la société balnéaire n'a pu ne pas la remarquer. Il n'y a qu'elle de femme, en effet, qui porte un vête-

ment complet de flanelle blanche à rayures bleues. Et puis, elle a des chaussures jaune rouge qui tirent l'œil, et des cheveux jaune clair qui font extrêmement ressortir ses yeux noirs et le brun naturel de sa peau de figure.

Les dames, assises en rond, sous la tente du Casino, affectent de ne pas l'apercevoir quand Amanda passe près d'elles et vient user du droit de pareillement s'asseoir, à distance, qu'elle a payé en entrant. Mais Amanda éprouve un sentiment dont elle n'a point l'habitude de jouir, en étalant ainsi publiquement qu'il n'y a pas de différence, pour le moment, entre ce que ces dames sont à faire de leurs dix doigts et ce que, avec son aiguille à tricot, elle est à faire des siens.

Après son dîner, elle va prendre son café à une table de la terrasse, dont elle ne change pas, ayant cela du moins à retrouver. Longtemps elle reste là, après la nuit tombée. Le bec de gaz d'à côté n'éclaire que la moitié de sa jupe. Et trois petits jeunes gens, trois amis en vacance du collège, se promènent à plusieurs reprises dans cette région, profitant de la demi-obscurité où elle est pour s'approcher d'Amanda. Ils élèvent la voix au passage, mettent leur hardiesse à se bousculer, et l'un d'eux crie : « Dis donc, toi!... » par protestation contre un des autres qui l'a poussé, d'un élan animal, audacieux et prudent, vers la table, vers la jupe, vers la femme.

Dans le coin des papas, de temps en temps, il est question d'Amanda.

M. Nillé, de Rouen, a été le premier à formuler cette observation :

« Vous avez vu que nous avions une cocotte? »

M. Mapion savait déjà qu'Amanda était de Paris.

« Je l'ai entendue, ajouta-t-il, qui parlait de ça avec le garçon de café. »

M. Zacharie a objecté en haussant les épaules :

« Qu'est-ce qu'elle peut espérer faire ici? »

Et, pourtant, chacun d'eux restait rêveur... à se représenter ce qu'Amanda pouvait espérer faire.

(*Le Petit Duc*, Lemerre.)

CHARLES-HENRI HIRSCH

Cet écrivain a conquis, dès ses premiers ouvrages, une place enviable dans la littérature contemporaine. S'il fallait chercher la raison de ce succès immédiat, il semble qu'on la trouverait dans la qualité dominante de M. Hirsch, celle qui d'abord s'impose à l'attention du critique et séduit aussitôt le lecteur : une exceptionnelle entente du détail, un art tout à fait remarquable de le mettre en valeur après l'avoir su choisir. C'est par là que M Hirsch donne l'impression, si rare chez d'autres, de la vie réelle, et c'est pourquoi ses récits sont attachants comme la vie elle-même.

LA FIN DU LION

C'était un grand lion de l'Atlas, aux pieds larges. Sa présence suscitait l'épouvante, à vingt lieues de rayon, parmi les hommes et les bêtes. Celles-ci la pressentaient à des signes, comme elles devinent l'orage et l'attendent dans l'inquiétude. Ses œuvres avaient fortifié la race léonine. Les lionceaux avides tarissaient d'une sucée les

mamelles pleines; et l'adulte devait fatiguer ses muscles à la chasse des proies, pour la nourriture des mères.

Son rugissement crevait le silence des solitudes jusqu'à la lune, en hauteur; il déchirait l'espace, en étendue jusqu'aux habitations où il jetait l'effroi; à l'opposé, il franchissait le seuil du désert. Avertis par un mystérieux frémissement au ras du sol, les scorpions s'enfouissaient.

Flairait-il? son mufle humide creusait d'un souffle des trous énormes dans les sables. S'il respirait, haut la tête, un remous dispersait les bourdonnantes colonnes d'insectes.

A l'heure méridienne, parfois, dérangé dans sa sieste, il fixait le zénith. Qui aurait alors contemplé de face l'animal superbe, aurait cru à deux soleils, à cause de la crinière. Épanouie du crâne aux épaules trapues, elle semblait brûler en mille flammes d'or.

Le soir étant tombé, brusque, comme si, d'un coup, le jour éteint eût rendu son âme joyeuse de luire, l'auréole fauve survivait à l'astre en allé. Elle éclairait moins puissamment, parce que, sous le front obtus aux bosses nettes, les prunelles jaunes brillaient. Leur éclat intense, né des profondeurs où grondent la faim, la soif, le rut, semblait projeté au dehors avec la même force qui fait jaillir, par milliards, à la coupole sombre de l'éther, ces sources immenses et prodigues, les étoiles, dont chacune jamais ne sera

qu'une goutte lumineuse pour le regard émerveillé des poètes et des simples.

Entraînant son ombre courte sur les rocs, les plateaux, et les dunes où les ondes bleues descendaient en nappes de l'infini, il partait, tranquille, la marche élastique, à la recherche d'une piste. S'il l'avait reconnue, immobilisé par la satisfaction, il se pourléchait de sa langue râpeuse, afin de mieux humer le trac; puis il reprenait sa route.

Les bouquets d'herbe sèche craquaient, à de longs intervalles, pulvérisés sous ses pas. Les touffes de ses pattes velues frôlaient le terrain que lacéraient ses griffes impatientes. Aux approches des oasis, la mèche de sa queue tendue battait le tronc des palmiers. Ces bruits capables de le trahir accroissaient son audace. Son corps, échauffé par le mouvement, exhalait une âcreté plus forte. Les sons et cette odeur l'annonçaient : dans toutes les directions, à perte de vue, c'étaient des fuites qui reculaient le vide autour de lui.

Il les suspendait, d'un gémissement rauque qui arrêtait de terreur les gazelles véloces et les antilopes agiles. Ramassé pour bondir au milieu d'une bande, il rugissait au départ de son élan ; et il retombait sur des victimes abattues déjà par sa voix. Il avait dû sillonner l'Afrique, son royaume, jusqu'aux régions des pachydermes massifs, et là près des fleuves rapides, s'abreuver à des fontaines de sang ouvertes à travers les peaux co-

riaces, après des combats valeureux où son attaque multiple menaçait le ventre et l'échine, au péril d'un écrasement.

Les battues ne l'avaient point exilé des parages de l'homme ni les foyers qu'on allume pour la sauvegarde du bétail ; et il s'était rué contre les chameaux des caravanes. De même que si la chair vive arrachée à la vigilance des tireurs lui eût été plus savoureuse, il recherchait l'occasion de surprendre les campements. Peut-être ses cris d'ivresse, lorsqu'il dévorait un mouton gras sur le territoire oranais, proclamaient-ils sa réussite exceptionnelle à ceux de son espèce, affamés au gîte parce qu'ils n'égalaient pas son courage.

(*Des Hommes, des Femmes et des Bêtes*, Librairie universelle.)

MADAME GÉRARD D'HOUVILLE

Dans ses vers et dans sa prose, Mme Marie de Régnier (Gérard d'Houville) est le poète de la vie, de ses joies, de ses rayons et de ses ombres. Elle possède une des sensibilités les plus frémissantes qui aient jamais réagi sous les chocs légers ou brutaux du monde extérieur. Le passage des heures couronnées de roses pourpres ou de rêveuses ancolies se reflète sur son âme, transparente comme l'eau des fontaines de Castalie. Si cette femme n'avait pas vécu, si cette muse n'avait pas chanté, certains frissons du cœur, certaines nuances adorables de clarté n'auraient peut-être jamais été traduits. Gérard d'Houville, pour les rendre, a su donner à la parole écrite une ductilité comparable à celle des fils arachnéens qui tremblent dans les cieux légers du printemps et de l'automne. Et la fraîcheur de son style, aux limpides métaphores, fait songer aux aurores qui s'allument, aux crépuscules qui s'éteignent sur quelque Tempé rougissante ou sur la paix des campagnes syracusaines.

INVITATION A LA VIE

Mon amie, voici les mois sombres... Il n'y a presque plus de fleurs dans les jardins noirs, et

celles qui y respirent encore sont, celles-là, destinées aux tombes. Les corbeilles dépeuplées, au milieu des gazons froids, ont un air morne et funéraire. La terre, la terre sombre, de nouveau se montre dans sa nudité souveraine. Là-bas, dans les campagnes, les grands labours s'étalent et gagnent tout l'horizon... Dans les forêts dépouillées, les feuilles retournent à la terre qu'elles recouvrent, mais qui bientôt les reprendra, insatiable et nourricière. O mois si tristes! O mornes mois! Mois des arbres squelettiques, mois sans corolles, mois sans oiseaux, mois des morts, mois sans soleils et des ombres... Mois des brumes, mois des parfums de pourriture, mois dans le nom duquel passe comme la plainte longue du vent... Novembre, te revoici donc! mois de la terre nue!... Mois où toute la terre immense et remuée, sans ses épanouissements, ses ramures ou ses herbages, semble un champ des morts infini, et où sur tant de trépassés endormis, étendus, cachés par cette terre et cependant si près de nos pieds vivants, les arbres se dressent comme des morts debout. Et les brouillards, les vapeurs de l'aube et du soir sont des fantômes. Et avec l'humidité du crépuscule qui laisse à nos lèvres un goût si froid, toute la mort semble vouloir entrer en nous et nous faire toutes pareilles à ce qui nous environne, arbres grelottants, brumes errantes.

Pourtant ne sois pas triste, ô mon amie. Ne redoute pas la terre qui te guette et où s'assoupi-

ront tes dernières lassitudes. Que t'importe? Ton pied dansant la foule encore, et pendant la saison resplendissante de l'été elle t'a donné ses fleurs et ses fruits et ses ombrages, elle te fut douce. Que ta coquetterie sans frayeur contemple sa teinte brune et sombre, et songe que ce sera là ton dernier manteau, puisqu'à tous les pauvres corps dépouillés de vie, elle accorde un pan de sa bure charitable.

Mais ne sois pas triste surtout... Penche-toi sur la pensée de la mort comme sur une coupe ténébreuse dont on respire les forts parfums sans en tarir l'enivrement et pour y trouver non l'épouvante et la détresse inutile, mais un goût plus riche de la vie. Que tout alors te semble plus précieux et chaque petite heure plus merveilleuse; puisses-tu juger à son juste prix cet acte continuel et mystérieux qui est « vivre ». Vois-tu, pauvre petite âme mélancolique, il ne faut pas songer que tout meurt et que tout finit, pour t'alanguir dans une résignation cruelle. Crois-moi, tout n'est pas vain; le parfum sans pareil survit aux roses mortes; et si les cœurs où elle naquit peuvent s'éteindre, la flamme des amours vrais reste, en dépit du temps, inextinguible et brûlante; l'écho des belles paroles sincères se réveille, alors que les langues sont desséchées. Oh! laisse-moi croire que rien n'est vain! Même pas le reflet d'un joli visage; il n'est pas inutile d'avoir été belle; et le souvenir d'une tendre grâce, d'un privilège de

charme et d'harmonie, doit être longtemps si doux !...

Pourtant tout doit mourir ; tout meurt, ô mon amie... Mais, que crains-tu ? Souvent, ne sommes-nous pas mortes ? Beaucoup de petites nous-mêmes n'ont-elles pas disparu déjà pour toujours, emportées comme les pétales d'un bouquet qui s'effeuille, par le souffle des années, ou dispersées comme des apparences inutiles par l'aile d'un plus grand rêve... Et pourtant celles-là que nous sommes aujourd'hui, celles-là, n'est-ce pas, sont les plus heureuses, les plus réelles, les plus vivantes... Ne me dis pas qu'il n'y a pas en nous quelque chose d'éternel. Ne me dis pas que tout s'efface... Mais écoute-moi, lorsque je te dis de te hâter et de profiter de chaque heure. — Combien vivent qui ne sont pas des vivants ! Ils marchent et respirent, mais ils sont si stupidement insensibles, qu'enfermés dans leurs habitudes de chaque jour ils sont moins humains que la fleur et que le bel arbre visités par le soleil et le vent. Sois vivante, ô ma petite âme ! Aime, souffre, songe ; accueille la douleur et la joie, et la tristesse aux belles mains et l'amour aux belles lèvres ; sache être heureuse, sache être aimée... Bois ta jeunesse jusqu'au fond ; goûte, savoure ta jeunesse et ses dernières gorgées, plus enivrantes encore. Respire toutes les fleurs ; sois curieuse, sois gourmande, sois voluptueuse... Regarde tout, écoute bien... Que rien n'échappe à ta

hâte sacrée; qu'aucun plaisir ne te reste inconnu, qu'aucun bonheur ne te semble redoutable. N'aie pas peur... réalise tes songes... accomplis ta destinée. N'hésite pas; ne crains rien, car bientôt nous serons chez les morts, ô mon amie! bientôt nous serons sans goût, sans yeux, sans pensées... Bientôt nous rejoindrons ce grand peuple endormi au-dessus duquel, pendant quelques brèves années, nous flottons comme ces éphémères qui tourbillonnent dans un bref rayon de soleil... Bientôt nous ne serons plus... répète-toi souvent cette parole, et le jour d'attente te semblera court, le jour d'ennui te paraîtra doux, le jour de bonheur plus divin encore! Bientôt nous ne serons plus... Car nous sommes plus fragiles que la belle bulle irisée qui réjouit l'enfant par ses couleurs... Bientôt nous ne serons plus, bientôt, pauvre âme, nous serons vieilles... Songe, songe à cela, « souviens-toi que tu n'es qu'une femme... » ; tes dernières heures de beauté, n'en perds pas une seconde... souris à tous tes miroirs, avant que ne vienne le jour funeste où tu te détourneras de ton image. Sois-toi très douce... songe à toi-même.

O chère, ô peureuse, ô charmante! demain nous serons chez les morts. Demain nous connaîtrons la nuit redoutable et qui ne semble pas être faite pour nous. Demain... Demain... Comme un fouet autour de ta paresse, entends claquer les syllabes sans réponse : demain nous

mourrons... écoute, ô mon amie! écoute ces mots, ces mots terribles et magiques. Et dans l'émotion de sentir battre ton cœur ardent et grave et de contempler tes yeux où se mire encore la jeunesse, tu chériras le jour de brume et de froid, la terre sombre, les heures éteintes, et tu respireras avec un âpre délice l'arome encore vivant de ces roses d'automne et trop ouvertes, et qui, elles aussi, demain, vont mourir...

FRANCIS JAMMES

Un rayon du matin sur une église de campagne ; un son de cloche entendu dans les bois ; un bouquet d'aubépines que respire une pastoure innocente au bord d'un chemin creux ; les fleurs champêtres en gerbes, sur l'autel du mois de Marie ; la rentrée à la ferme

Des grands chars gémissant qui reviennent le soir,

telles sont les rustiques images qui pourraient donner une idée des proses et des vers de M. Francis Jammes à ceux qui, par extraordinaire, ne les connaîtraient pas.

Cette œuvre ne peut être analysée ni critiquée : on la regarde, on la respire et l'on s'en parfume la mémoire comme d'un souvenir de lilas.

LA NATIVITE

Ton premier Noël est passé. Les constellations ont tremblé à minuit, cerfs-volants d'or obliques. Et le cœur de ta mère et le mien étaient parfumés d'encens. Et j'écoutais bruire dans l'ombre je ne sais quel rouet de sainte. « *Gloria in excelsis*

Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... » Mais était-ce bien le rouet d'une sainte accompagnant de son ronron les frustes répons des bergers?... Non, c'était ce doux vent que ta respiration produit durant ton sommeil, ô Bernadette! Le ciel peu à peu devenait une pelouse et ton souffle y montait, tandis qu'en descendait celui des anges. Et les brebis des hommes étaient assises, élevant leurs pattes fatiguées, deux pattes en signe d'adoration. Et puis elles partaient pour baiser au museau les brebis de Dieu. Et puis elles revenaient sur la terre et s'acheminaient vers la Crèche du Pauvre. Et le diadème du roi nègre brillait sous l'Étoile. Et des milliers de pas marquaient la neige, les pas de ceux qui répétaient : « *Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Glorificamus te...* » et les pas des chameaux des Mages, et même des pas de petits oiseaux. Il y avait trois passereaux, le père, la mère et le fils, qui allaient à Bethléem, et qui parfois s'arrêtaient pour saluer le monde plus vaste que le désert.

Et puis j'ai vu, j'ai vu, ô Bernadette! une empreinte chérie, celle de tes pieds, ô toi qui ne sais pas marcher! l'empreinte envoyée par ton cœur, imprimée au seuil de l'Étable. Et tandis que ton Frère divin, de quatre mois plus jeune que tu n'es, dormait entre la Vierge et le Charpentier, il m'a semblé que tu étais là, debout, chantant le chant de ton doux sommeil.

TA BISAIEULE ANTOINETTE

Elle passa la mer plusieurs fois, des Antilles en France et de France aux Antilles où elle mourut en touchant terre, comme une vague gémit et s'efface.

Ses traits sont absents, il ne reste d'elle que corail, de la soie et deux raisins d'or qui tremblaient à ses oreilles.

(*Ma Fille Bernadette*, Mercure de France.)

VALÉRY LARBAUD

A une époque où la grossièreté des peintures, l'outrance des paradoxes, la veulerie ou la violence indiscrète du style sévissent de si pénible façon, c'est une joie de lire un livre comme *Fermina Marquez,* d'une tendresse si chaste et si douce, d'une langue si pure et si sincère, et d'une inspiration fraîche comme une source bruissante à l'ombre des grands bois.

L'héroïne est un des plus gracieux types de jeune fille qui se rencontrent dans le roman contemporain.

Désormais, Joanny aurait trois heures éblouissantes dans sa journée, si éblouissantes, qu'elles éclaireraient toutes les autres heures d'une clarté nouvelle. C'était de une heure à deux heures, et de quatre heures à six heures de l'après-midi.

Jamais ses réveils n'avaient été plus joyeux. Comme l'été s'avançait, l'aube paraissait une heure au moins avant que le tambour donnât le signal du lever. Éveillé avant tout le monde,

Joanny regardait le jour grandir; encore engourdi, les idées confuses, il sentait du bonheur au fond de lui, quelque part en lui, il ne savait pas au juste où; puis il se demandait pourquoi la vie était si belle, et sa conscience, en se réveillant tout à fait, lui disait : « Fermina Marquez. »

C'était parce qu'il allait voir *la chica* que la vie était si belle. Couché, il voyait les choses comme on les voit au début des convalescences. Les fenêtres surtout étaient belles; vastes, sans rideaux, avec leurs minces châssis de fer, elles contenaient toute l'aurore. Il y avait comme un encadrement de buée, et, au delà, des profondeurs de bleu tendre, de bleu argenté, plus beau que l'azur des images de première communion, auxquelles cet azur le faisait songer.

Joanny se souvenait particulièrement d'une de ces images qu'il avait vue dans le livre de messe d'une petite fille, à la campagne. Au verso, il y avait une prière à la Sainte Vierge, par Henri Perreyve; et dans cette prière on lisait ceci : « Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés... Ayez pitié de l'isolement du cœur. » L'isolement du cœur? Maintenant, Joanny comprenait ce que cela pouvait être; son égoïsme s'amollissait, et il avait envie de dire à Fermina tous ses secrets et toutes ses espérances.

Bientôt, il ne pouvait plus rester étendu ainsi; sans bruit, il se levait, allait au lavabo, en reve-

nait, s'habillait; et, prêt avant même qu'eût résonné le tambour, il restait assis au pied de son lit, en face des merveilleuses fenêtres, moins belles, sans doute, que son avenir.

(*Fermina Marquez,* Fasquelle.)

HENRI LAVEDAN

Bien que M. Henri Lavedan ait écrit *le Marquis de Priola* et *le Duel*, qui sont des ouvrages dramatiques fort remarquables, on serait tenté de ranger cet écrivain académicien parmi les auteurs gais, sans la moindre irrévérence d'ailleurs. C'est qu'en effet M. Lavedan a donné dans la note aimable et souriante de véritables chefs-d'œuvre, parmi lesquels on peut citer : *Leurs beaux Dimanches*. Mais il y a plusieurs sortes d'auteurs gais. M. Lavedan n'appartient pas à la classe des outranciers fantaisistes, qui cherchent l'effet dans un comique caricatural et violent à froid, comme certains Anglais, ni à celle des pince-sans-rire, des humoristes féroces et des mélancoliques désabusés dont le rire n'est qu'un rictus. Ce qui fait que *Les beaux Dimanches* ou *leur Beau physique* sont irrésistiblement drôles, c'est la justesse vraiment admirable de l'observation, l'exactitude et le bonheur non moins rares de la notation. Le rire chez lui sonne franc et juste, c'est un rire très français.

TROISIÈME LOGE DE COTÉ

M. Corpeau.
Madame Corpeau.
Lucien, *six ans.*
Une Amie.

Madame Corpeau. — On ne mènera plus cet enfant au spectacle. Il dort tout le temps.

M. Corpeau. — Oui. On n'y va que pour lui. Et il dort.

Madame Corpeau. — Voilà le remerciement! *(A Lucien.)* Tu entends? Lucien? *(L'enfant appesanti ouvre un œil mort, et sa tête retombe.)* C'est la dernière fois qu'on t'amuse. On te laissera à la maison les autres dimanches.

M. Corpeau. — Tenez! le voilà reparti! Un garnement qui devrait vous être reconnaissant. Veux-tu t'éveiller? Veux-tu? Oh! que tu es laid quand tu dors!

L'Amie. — Laissez-le. Ça lui fait peut-être du bien. Les enfants, vous savez? ça a besoin de sommeil. Moi, quand j'étais petite fille.. mes parents étaient fruitiers rue du Bac, eh bien, fallait que je dorme... ah! fallait. Vous m'auriez plutôt tuée... fallait. Je ronflais dans la boutique.

Madame Corpeau. — Mais vous ne dormiez pas au spectacle?

L'Amie. — Dame ! non.

M. Corpeau. — Ah !

L'Amie. — On ne m'y menait pas. On n'était pas assez riche. Non, je n'y ai été qu'une fois grande, le soir de ma première communion.

Madame Corpeau. — Qu'est-ce que c'était ?

L'Amie. — *La Prise de Pékin.*

M. Corpeau. — Ici ?

L'Amie. — Non. Pas ici. A l'Ambigu.

Madame Corpeau. — C'était gentil ?

L'Amie. — Oui. Y avait un songe... Un soldat qui avait un songe. Et puis, pendant le songe, comme ça, c'était des grandes fleurs dans une forêt qui s'ouvraient, et des femmes en jambes nues de la danse qui sortaient de là dedans, comme d'un œuf de Pâques, en faisant chut avec un doigt, et puis qui dansaient. C'était joli ! oh ! mais joli ! Ça valait la peine, vous savez ?

M. Corpeau, *à sa femme.* — Faudra que nous allions à ça, si on le joue. Guette dans le journal.

L'Amie. — Ah ! je vous le conseille ! Y a aussi un Anglais qu'on lui fait un tas de supplices ! Enfin, c'est bien, bien gentil !

Madame Corpeau. — M. Corpeau et moi nous adorons le théâtre. Tous les dimanches, nous y allons. Le matin et le soir, quand nous pouvons.

L'Amie. — Le soir aussi ?

Madame Corpeau. — Aussi. Ainsi, ce soir...

L'Amie. — Ça ne vous fatigue pas ?

Madame Corpeau. — Pas du tout. Ainsi ce soir..

L'Amie. — Mais, le soir, vous n'emmenez pas l'enfant, je suppose?

Madame Corpeau. — Mais si.

L'Amie. — Vous avez tort, tout de même.

Madame Corpeau. — Bien sûr qu'il ne le mérite pas! Mais nous sommes trop faibles avec lui. On le prend tout de même dans la loge. Ainsi, ce s...

L'Amie. — C'est pour le coup qu'il doit dormir, le pauvre petit?

Madame Corpeau. — Oh! mais, quand ça prend trop de proportions, à la fin, on le réveille. Son père le pince.

L'Amie. — Oh!

M. Corpeau. — Tout doucement, pour rire. On ne lui fait pas de mal.

Madame Corpeau. — Ainsi, ce soir... nous allons au Gymnase.

L'Amie. — Qu'est-ce que c'est?

Madame Corpeau. — Les *Demi-Vierges*. Nous avons beaucoup de nos clients qui nous en ont parlé. M. Corpeau chausse une dame qui y a été trois fois. A propos, est-ce que M. Corpeau vous a dit qu'il avait trouvé un nouveau talon, un charmant modèle? Le « Mutin ». C'est moi qui l'ai baptisé. Toutes ces dames, nos grandes pratiques, ne veulent plus avoir à leurs chaussures que des « Mutins ». M. Corpeau s'est conquis petit à petit dans la bottine de luxe une place tout à fait conséquente.

L'Amie. — Oui. Vous devez bien être heureuse?

Madame Corpeau. — On est fière surtout parce que ça n'a pas été sans peine. *(A son mari.)* N'est-ce pas, petit père? Mais, fais attention à Lucien. Il va tomber dans le parterre.

M. Corpeau. — N'aie pas peur. J'y ai l'œil. A propos, regarde donc sur le programme.

Madame Corpeau. — Quoi? Qu'est-ce que tu veux voir?

M. Corpeau. — Le nom du monsieur qui a fait la comédie.

Madame Corpeau. — *La Fille à Roland?*

M. Corpeau. — Oui.

Madame Corpeau, *elle regarde et lit.* — Vicomte Henri de Bornier.

M. Corpeau. — Peste! un vicomte! *(Se fixant dans la mémoire.)* De Bornier... tu dis? Bor...nier.

Madame Corpeau. — Oui. Pourquoi?

M. Corpeau, *qui a une idée.* — Pour me rappeler, ce soir... et regarder si c'est pas le même qui a composé les *Demi-Vierges*.

Madame Corpeau, *intéressée.* — Tiens, oui. C'est vrai, nous regarderons. *(A l'amie.)* Venez-vous ce soir avec nous?

L'Amie. — Non. Deux fois dans la même journée!...

Madame Corpeau. — Nous vous invitons à dîner Chez Marguery. C'est de bon cœur. M. Corpeau chausse M. Marguery. Non? Vous ne voulez pas? Vous n'aimez pas le théâtre, alors? Nous, c'est de l'idolation ! Pensez aussi, quand on est sur son

chevreau toute la semaine... on peut bien, le dimanche...

(On tape.)

M. Corpeau. — Ah! c'est ce tableau-ci qu'on va voir Charlemagne.

(Le rideau lève.)

Madame Corpeau, *qui secoue l'enfant.* — Lucien, Lucien... R'garde les beaux polichinelles, mon mignon. *(Il dort.)* Oh! je t'en fiche!

(*Leurs Beaux Dimanches,* Calmann-Lévy.)

ANATOLE LE BRAZ

M. Anatole Le Braz est un fils pieux de la Bretagne. Il en a étudié toutes les traditions, fouillé et mis au jour tout le trésor légendaire. Mais cet érudit, ce professeur, ce « celtisant », est un écrivain de la meilleure tradition littéraire, un poète en prose, qui s'entend à évoquer, dans des scènes magistrales, la farouche solitude de l'Océan qui bat la rive armoricaine, et qui nous a dit avec une âpre éloquence la vie tragique des Gardiens de Phares, des Gardiens du Feu.

30 avril. — Deux heures après minuit.

Comme j'achevais d'écrire ce qui précède, mon ingénieur, j'ai perçu tout à coup des bruits étranges, le galop d'une espèce de chevauchée aérienne dans les profondeurs tranquilles de l'espace. Et, presque aussitôt, une nuée de spectres ailés, pareils à des hippogriffes, est venue s'abattre avec fracas contre le vitrage de la lanterne. J'ai cru un moment que le verre, malgré son épaisseur, volait en éclats. Vite, j'ai jeté là ma plume et franchi la porte de la galerie.

Que des goélands attardés, que des troupes d'oiseaux migrateurs se heurtent de la sorte aux étages supérieurs du phare, rien n'est plus fréquent. Aux changements de saisons, en automne et au printemps surtout, c'est chose coutumière, sinon quotidienne. Que de fois, en procédant au nettoyage du matin, ne m'est-il pas arrivé d'avoir à éponger de larges éclaboussures de sang, des touffes de duvet, des débris de cervelles!... On recueille même des cadavres entiers, et je me souviens, par exemple, que le soir de Noël, il nous tomba du ciel deux oies sauvages qui nous firent un excellent réveillon.

Mais, tout à l'heure, cette trombe de fantômes, cet assaut si furieux que la lanterne en avait tremblé, ces démesurés battements d'ailes, ces cris enfin, ces croassements d'épouvante et de douleur, cette agonie tumultueuse et farouche, jamais encore, en mes sept années de phare, il ne m'avait été donné d'être témoin d'un semblable spectacle!

Et, lorsque je me trouvai dehors, mon saisissement ne fit que s'accroître. Un tourbillon de formes apocalyptiques, que notre flamme verte et rouge teignait fantastiquement de sa double lueur, menait au-dessus de ma tête une ronde infernale. A mes pieds, sur les dalles de la galerie, d'autres formes gisaient à demi râlantes, essayant de dresser leur cou, ramant des pattes, le bec désespérément ouvert, les yeux déjà stupéfiés par la mort. C'étaient, autant que j'en pus

juger, des « fous » blancs, mais d'une taille monstrueuse et d'une variété inconnue à nos climats. Depuis des semaines, sans doute, ils étaient en voyage, fuyant les soleils du Sud, remontant vers les terres plus fraîches du Septentrion. Eux aussi, le terrible Raz leur aura été fatal.

J'ai lancé par-dessus la balustrade les morts et les blessés. Alors seulement, les valides qui planaient autour du phare ont cessé leur vacarme effroyable et leur sarabande de damnés. Je les ai vus, au nombre d'au moins deux cents, se réorganiser en phalange et reprendre leur vol. Un d'eux, en partant, m'a souffleté le visage du bout de son aile. Je me suis rappelé, le soir de mon arrivée à la Pointe, cet autre « fou » sinistre qui nous frôla et le brusque sentiment de détresse qui me fit presser Adèle sur ma poitrine, d'un geste éperdu...

De l'opération que je viens d'accomplir, il m'est resté du sang aux mains, et je m'aperçois que j'en ai taché cette page. Ne vous en offusquez pas, je vous en prie, mon ingénieur : ce n'est que du sang d'oiseau.

Et voici donc quelles furent les paroles de l'Ilienne ; elles les eût gravées au couteau dans le vif de ma chair qu'elles ne me fussent point demeurées en traits plus aigus :

— Votre femme devant Dieu est la femme du gardien Louarn devant le diable, monsieur Dénès. Ce n'est pas, je pense, avec votre permis-

sion, mais il y a près d'un an que ce scandale dure : il n'est que temps que vous le sachiez, avant que la rumeur s'en répande. J'ai hésité jusqu'à ce jour à vous avertir. D'ailleurs, toutes les fois que je vous cherchais, vous vous détourniez de moi. En fin de compte, hier, j'ai consulté saint Konogan : j'ai posé une coque d'œuf sur l'eau de sa fontaine; la coque a vogué droit à la statue du saint : c'était signe qu'il fallait, coûte que coûte, que je parle. Ma conscience sera désormais en repos : j'ai parlé.

Je m'étais croisé les bras, et je la regardais d'un œil hébété, sans comprendre. Ma femme, le diable, saint Konogan, la coque d'œuf, tout cela sautait, zigzaguait, s'enchevêtrait dans mon entendement, comme ces petits points lumineux qui vous dansent dans les prunelles, lorsqu'on passe du plein jour à une complète obscurité. Puis, brusquement, comme dans la déchirure tragique d'un coup de foudre, je vis clair.

(*Le Gardien du feu,* Calmann-Lévy.)

MADAME LECOMTE DU NOUŸ

L'auteur d'*Amitié amoureuse* mérite une place à part dans les lettres contemporaines pour avoir exprimé toutes les nuances d'un sentiment infiniment délicat, noble et particulier, en un livre où Mme de Sévigné, l'incomparable épistolière, et Mme de Lespinasse, qui sut être une si parfaite amie et une si grande amoureuse, se fussent délectées pareillement.

Philippe à Denise.

7 août.

Ainsi, l'heure est venue... Je l'ai retardée jusqu'ici de toute ma volonté; j'ai vécu dans un désir fou, douloureux comme un mal physique. J'attendais je ne sais quelle occasion d'avoir à vous prouver à quel point je vous suis attaché, à quel point mon cœur, ma vie, sont à vous. J'avais peur de hâter d'une manière vulgaire cet instant. Tentant une épreuve au-dessus de mes forces, j'ai

demeuré près de vous dans la solitude; alors, vous avez connu mon cœur.

J'étais pris d'une telle angoisse à l'idée qu'en parlant je vous perdrais peut-être... Ah! ces matins, ces jours, ces soirées où ma vie frôlait la vôtre... Que ce temps de voluptés indécises enfuies à jamais m'était cher! J'épiais, fiévreux, l'instant où votre âme entraînée par mon âme s'allait fondre en elle... j'attendais l'impossible rêve.

Oui, je vous aime. Vos yeux, votre voix si harmonieuse exercent sur moi une irrésistible fascination... ce timbre limpide, grave et doux de votre voix, comme il me possède! Il donne à vos paroles, lorsqu'un émoi le voile légèrement, je ne sais quoi de caressant, de modulé, de mystérieux, qui fait tressaillir ma pensée, me fait m'extasier de désir pour vos lèvres où passent ces sons. On vous aime dès qu'on vous entend parler. Votre voix, malgré votre volonté, effleure de caresses.

Je vous aime; pouvais-je vivre au contact de ce cœur charmant, de cet esprit fin, enjoué, qui attire, retient, enlace si étroitement d'une magnétique, d'une pénétrante chaleur, sans l'aimer?

Je vous aime; je ne puis plus vivre loin de vous, chère tendresse éclairée qui me guide, vigilante, et a su m'animer par sa chaude aimantation.

Je vous aime, pour la droiture de vos pensées, pour la réserve de vos gestes, pour l'immobilité fascinatrice de vos attitudes.

Je vous aime, parce que vous êtes naturelle, vraie et bonne, ce qui est le suprême charme.

Je vous aime, parce que vous êtes grande, svelte, pâle ; parce que vous êtes résolue et forte, dans vos décisions ; parce que ayant si bien deviné votre âme, je suis curieux de vous, toute. Je vous aime parce que je vous aime, voilà la seule vraie raison.

Denise, je veux sentir la douceur de vos lèvres sur mes lèvres, je veux être le maître de votre âme, je veux vous voir défaillir pour vous consoler et être à cette seule minute toute votre force, toute votre espérance...

Mon amie, soyez clémente ; ne me replongez pas dans le néant d'où vous m'avez tiré. Je serai longtemps encore ce qu'il vous plaira que je sois ; mais gardez-moi, car je vous aime.

(*Amitié amoureuse,* Calmann-Lévy.)

JULES LEMAITRE

L'auteur des *Contemporains,* des *Impressions de Théâtre,* de la *Bonne Hélène* et de ces pages délicieuses qu'il publiait récemment : *En marge des Vieux Livres,* a connu tous les succès, tenté avec bonheur tous les genres, mais il semble qu'au définitif, son talent soit surtout d'un critique et d'un chroniqueur. Le scepticisme, qui a été longtemps le caractère le plus incontestable de ce tempérament raffiné et qu'il n'a point dépouillé tout à fait dans sa nouvelle manière, l'apparenterait à Sainte-Beuve ; sa verve, son ironie, sa méthode précise et nette font parfois songer à Paul-Louis Courier. Comme celui-ci, il aime la Grèce, mais il ne craint pas de plaisanter agréablement avec l'antique, et il écrit *En marge de l'Odyssée* des variantes ou des commentaires délicieusement fantaisistes. Les Grecs eux-mêmes n'en eussent point été choqués autrement, eux qui entendaient avec tant de joie Aristophane s'égayant dans les comédies aux dépens de l'Olympe.

D'une façon plus moderne, l'œuvre de M. Jules Lemaître peut être considérée comme un prolongement de celle d'Edmond About et d'autres brillants normaliens, en qui l'homme de lettres succède avec éclat au professeur, mort jeune heureusement. Nul comme lui n'a excellé à plaider le pour et le contre des causes lit-

téraires évoquées devant le Tribunal de la Critique, ce qui est le fait d'une intelligence incomparablement déliée, subtile et pénétrante.

LA SIRÈNE

Comme ils approchaient de l'îlot des Sirènes, le vent tomba et les flots s'assoupirent. Les matelots plièrent les voiles, Ulysse, se souvenant des conseils de Circé, pétrit de la cire dans ses fortes mains, et en boucha les oreilles de tous ses compagnons. Ceux-ci l'attachèrent au mât avec des cordes. Puis ils frappèrent de leurs avirons la mer écumeuse.

Du fond de leur grotte, les Sirènes avaient aperçu le navire. Quand il fut à portée de la voix, elles s'approchèrent du rivage et se mirent à chanter :

— Venez, chers hommes, venez!... Aucun navigateur n'a dépassé notre île sans écouter notre voix : puis il s'éloigne plein de joie, ayant appris beaucoup de choses. Car nous savons tout ce qui se passe sur la terre nourricière.

Haussant leur corps étincelants et frais au-dessus de l'onde immobile, elles faisaient des gestes d'appel avec leurs beaux bras. Mais leur plus puissant sortilège était leur voix, douce comme une mer laiteuse, pénétrante comme l'odeur des algues, tendre et un peu rauque comme la voix même du désir.

Ulysse s'agitait dans ses liens : mais ses compagnons, avertis d'avance, resserrèrent les cordes autour de ses bras et de ses cuisses.

Cependant, un des matelots, nommé Euphorion, se dit qu'il valait la peine d'entendre, même au prix de sa vie, des chants qui troublaient à ce point un homme aussi consommé en sagesse que le prudent Ulysse.

Il ôta la cire de ses oreilles, et écouta...

Ce qu'il entendit fut tel, qu'il se pencha de plus en plus sur le bastingage et, au bout de peu d'instants, tomba dans les flots amers.

Les matelots hésitèrent à abandonner leur compagnon. Mais Ulysse, d'un coup d'œil, leur commanda de passer outre et de doubler l'îlot.

... De toutes les forces de son désir, Euphorion nageait vers les voix.

L'eau, luisante au soleil, s'enfonçait, assombrie, dans une grotte bleuâtre. A l'entrée, se dressaient des Sirènes, au nombre de sept. Elles ressemblaient à des jeunes femmes jusqu'au-dessous de la ceinture ; elles avaient des yeux glauques, des cheveux d'or vert, des dents pointues dans des bouches un peu grandes, et des visages enfantins. Leurs hanches étaient serrées d'une gaine d'écailles, et le nageur voyait remuer à fleur d'eau les somptueux reflets de leurs queues.

Quand ils furent tout près d'elles, les Sirènes cessèrent leurs chants ; puis, se jetant sur l'homme

avec un grand cri, elles l'entraînèrent au fond de la grotte et le déposèrent, nu, sur une saillie de rocher où gisaient des ossements. Car ces belles personnes avaient coutume de déchirer les corps des naufragés et d'en sucer le sang avec leur bouche en fleur.

Or une des Sirènes avait paru à Euphorion plus belle que les autres et d'un visage moins impassible. Il se tourna vers elle, et lui dit :

— Je mourrai content d'avoir entendu les chants des filles de la mer. Mais je serai plus heureux encore si la mort me vient par toi seule.

La Sirène le regarda avec surprise. C'était la première fois qu'elle voyait un désir et une pensée éclairer une face d'homme ; car, à l'ordinaire, les traits et les yeux des naufragés n'exprimaient que la terreur, ou même, quand trop d'efforts les avaient épuisés, n'exprimaient plus aucun sentiment.

Elle écarta ses sœurs d'un geste en leur disant

— Cet étranger m'appartient.

Les autres Sirènes s'éloignèrent, soit que celle qui parlait ainsi eût quelque autorité sur ses compagnes, soit qu'une convention ignorée réglât entre elles le partage des épaves vivantes de la mer.

Restée seule avec le Grec subtil :

— Ton nom? demanda-t-elle.

Et, quand elle sut :

— Euphorion, je t'aime, reprit-elle aussitôt. Et, bien qu'immortelle, c'est la première fois

que je dis ce mot et que j'éprouve ce qu'il signifie.

— Et toi, dit le Grec, comment t'appelles-tu?

— Leucosia...

(*En Marge des Vieux Livres*, Société française d'imprimerie et de librairie.

LÉOUZON LE DUC

M. Léouzon Le Duc, fils d'un érudit qui a rendu de grands services à l'histoire littéraire, continue brillamment la tradition des avocats d'autrefois épris des bonnes lettres et du beau langage français.

Journaliste, « essayiste », il a écrit des pages mordantes et originales, d'une langue excellemment française.

Quel sujet, que de choses à dire sur l'homme et sur son œuvre ! Jose-Maria de Heredia, qui l'a connu, l'a aimé ; qui l'a lu, l'a admiré. — C'était la nature la plus généreuse qui fût ; il se donnait tout entier aux siens, à ses amis, à qui venait à lui. Point de caractère plus droit, de cœur meilleur ; dans son commerce, de la sécurité et du charme. Il avait une incroyable intensité de vie ; bien agissant et bien voulant, sachant tout, gai et abondant, il vous prenait, il vous tenait, il vous retenait, il vous apportait tant qu'on n'avait rien à lui refuser. De grande race et de nobles manières, il s'imposait en même temps qu'il

séduisait. Il apparaissait superbe au-dessus des invertébrés, des ophidiens et des petits carnassiers qui pullulent dans la république des lettres. Il se disait deux fois Français ; avec lui, c'est un des nôtres que nous avons perdu. Personne entre ses amis n'a quitté son deuil.

Son œuvre tiendrait en un volume. Elle est immense. De « l'île éclatante et lointaine » où il est né jusqu'à la grise Bretagne, il a tout vu ; tout ce qui a du relief et de la couleur a frappé son œil. Avec l'ancien et le nouveau monde, il a parcouru l'histoire de l'humanité ; son esprit s'est arrêté sur toutes les manifestations figurées de sa vie, de sa force et de son rêve, les mythes antiques, le livre, l'épée, la tombe ; sur les rencontres et les actions héroïques où les hommes ont été violemment aux prises entre eux, avec leurs passions, avec leurs dieux. Il s'est largement ouvert à la nature ; dans ce foyer brûlant, où tout entrait, les impressions se fondaient en un pur métal, le métal dur, brillant et sonore de ses poèmes qu'avec autant de vigueur que d'art il battait, taillait et ouvrait. A regarder l'œuvre, on oublie l'ouvrier. C'est qu'il ne se montrait point. « La vraie poésie, a-t-il dit, est dans la nature et dans l'humanité éternelles, et non dans le cœur de l'homme d'un jour, quelque grand qu'il soit. Le poète est d'autant plus vraiment et largement humain qu'il est plus impersonnel ... »

PIERRE LOTI

L'influence de M. Pierre Loti sur la littérature de ce temps, son rôle d'initiateur et de révélateur font de lui plus qu'un chef d'école : le découvreur de nouveaux mondes intellectuels. On peut dire qu'il a enrichi notre sensibilité et notre imagination en leur ouvrant la porte d'un univers féerique.

La façon directe, personnelle, et si intense dont il a perçu les harmonies du désert et de l'océan, sa vision de la nature et des civilisations anciennes sont d'une originalité, et par là même d'une puissance communicative, qui ne se peuvent comparer à rien d'autre. Il ne s'y mêle pas de souvenirs littéraires; c'est une âme qui voit, qui sait et qui pense, ce n'est pas un homme de lettres prestigieux qui se livre à un exercice d'éloquence.

Si la forme de M. Pierre Loti présente quelques affinités naturelles avec celle d'autres grands écrivains, et cela est inévitable, car il n'y a en somme que cinq ou six principaux styles français, son inspiration est une chose unique par sa force et sa sincérité. Voilà pourquoi elle s'est imposée immédiatement, et pourquoi il n'est pas exagéré de dire que la magie de l'Orient pare les livres de ce voyageur, de ce poète affranchi de la littérature qui l'a compris à force d'amour et qui,

d'une prise immédiate et sûre, s'est assimilé tout ce qu'il renferme de grandeur, de mélancolie hautaine et de magnificence.

Il a su lire sur la face mouvante des plaines de sables et d'eau un peu de l'énigme éternelle, et, selon le mot de Victor Hugo, *quelque commencement des choses infinies*.

En plein jour, rien de banal comme ce « musée des Antiquités égyptiennes », composé pourtant de souvenirs sans prix. C'est la plus pompeuse et la plus outrageante de ces bâtisses dépourvues de style dont s'enrichit chaque année le Caire nouveau; entre qui veut, pour y dévisager de près, sous un trop brutal éclairage, des morts et des mortes augustes, qui avaient si bien cru se cacher pour l'éternité.

Mais la nuit!... Oh! la nuit, toutes portes closes, c'est le palais du cauchemar et de la peur. La nuit, au dire des gardiens arabes, qui n'entreraient pas à prix d'or, même après avoir fait leur prière, des Formes affreuses s'échappent, non seulement de tous les personnages embaumés qui habitent là-haut dans les vitrines, mais aussi des statuts funéraires, des papyrus, de mille choses qui au fond des tombeaux se sont longuement imprégnées d'essence humaine; les Formes ressemblent à des cadavres, ou parfois à de vagues bêtes, même rampantes; après avoir erré dans les salles, elles finissent par se

réunir, pour des conciliabules, sur les toits...

Nous montons maintenant un escalier monumental, qui est vide dans toute sa largeur, et où nous voici délivrés pour un temps de l'obsession de ces rigides figures, de ces regards, de ces sourires de personnages en pierre blanche ou en granit noir qui se pressaient dans les galeries et les vestibules du rez-de-chaussée. Aucun d'eux sans doute ne montera derrière nous ; mais c'est égal, ils gardent en foule et embrouillent de leurs ombres les seuls chemins par lesquels nous pourrions battre en retraite si les hôtes plus inquiétants de là-haut nous réservaient un trop sinistre accueil...

Celui qui a bien voulu faire fléchir pour moi les consignes de nuit est l'illustre savant auquel on a confié la direction des fouilles dans le sol d'Égypte ; il est aussi l'ordonnateur du prodigieux musée, et c'est lui-même qui a la bonté de me guider ce soir dans ce labyrinthe.

A travers le silence des salles d'en haut, voici que nous nous dirigeons maintenant tout droit vers ceux et celles à qui j'ai demandé audience nocturne.

La nuit, cela paraît sans fin, l'enfilade de ces chambres à vitrines dont le déploiement est de plus de quatre cents mètres sur les quatre faces de l'édifice. Après avoir passé devant les papyrus, les émaux, les vases canopes recéleurs d'entrailles humaines, nous arrivons chez les momies de bêtes sacrées : des chats, des ibis, des chiens,

des éperviers, ayant bandelettes et sarcophage ; même des singes, restés grotesques jusque dans la mort. Ensuite commencent les masques humains, et, debout dans les armoires, les « cartonnages de momie » , qui moulaient le corps par-dessus les bandelettes et reproduisaient, plus ou moins agrandie, la figure défunte. Tout un lot de courtisanes de l'époque gréco-romaine, ainsi moulées en pâte d'après cadavre, et couronnées de roses, nous font des sourires d'appel derrière leurs vitres. Des masques couleur de chair morte alternent avec des masques d'or que notre lanterne, en passant vite, fait briller d'un éclair. Toujours des yeux trop larges, aux paupières trop ouvertes, aux prunelles trop dilatées qui regardent comme avec effarement. Parmi ces cartonnages ou ces couvercles de cercueil à figure, il en est que l'on dirait taillés pour personnes géantes ; la tête surtout, sous la lourde coiffure, la tête rentrée comme par farce dans des épaules de bossu, s'indique énorme, tout à fait disproportionnée avec le corps, qui par le bas s'amincit en gaine.

Bien que notre petite lanterne cependant ne s'éteigne pas, il semble que nous y voyions de moins en moins : trop d'obscurité autour de nous, dans des chambres trop vastes, — et dans des chambres qui toutes communiquent, facilitant la promenade de ces Formes qui, le soir, se dégagent et rôdent...

Sur une table de milieu, une chose à donner le frisson brille dans une boite en verre, une

frêle chose qui faillit vivre il y a quelque deux mille ans. C'est la momie d'un embryon humain, dont on avait dans les temps orné le visage d'une belle couche d'or pour apaiser sa malice de mort-né, — car, d'après la croyance égyptienne, ces petits avortons devenaient de mauvais génies dans les familles lorsqu'on négligeait de leur rendre honneur. Au bout de son corps de rien du tout, sa tête dorée, ses gros yeux de fœtus restent inoubliables de laideur souffrante, d'expression déçue et féroce.

Dans les salles où nous pénétrons après, ce sont des cadavres pour tout de bon qui nous entourent de droite et de gauche ; sur des étagères, les cercueils s'étalent en rangs superposés ; on respire l'odeur fade des momies, et, par terre, lovés toujours comme de gros serpents, les tuyaux de cuir se tiennent prêts, car c'est l'endroit dangereux pour le feu.

— Nous arrivons, me dit le maître de céans ; tenez, là-bas, *les voilà !*

En effet, je reconnais la place, étant venu maintes fois en plein jour comme tout le monde. Malgré ces demi-ténèbres, qui commencent à dix pas de nous tant est petit le cercle lumineux que notre fanal dessine, je puis distinguer déjà le double alignement des grands cercueils royaux, ouverts sans pudeur sous des cages vitrées et dont les couvercles à figure sont posés debout, en sentinelle, contre les murailles.

Nous y sommes enfin, admis à cette heure

indue dans le cénacle des rois et des reines, pour une audience vraiment privée.

D'abord la dame au bébé, sur laquelle nous projetons sans nous arrêter la lueur de notre lanterne : une dame qui trépassa en mettant au monde un petit prince mort. Depuis les antiques embaumeurs, personne encore n'a revu son visage, à cette reine Makéri ; dans le cercueil, ce n'est qu'une longue forme féminine, dessinée sous l'emmaillotage serré des bandelettes aux tons bis ; contre ses pieds, repose le bébé fatal, recroquevillé drôlement, voilé et mystérieux comme elle, sorte de poupée mise là, dirait-on, pour lui tenir éternelle compagnie pendant que se traineraient les siècles et les millénaires.

Ensuite se déroule, plus intimidante à aborder, la série des momies démaillotées. Ici, dans chaque cercueil sur lequel nous nous penchons, il y a une tête qui nous regarde, ou qui ferme les yeux pour ne pas nous voir, et il y a des épaules maigres, de maigres bras et des mains aux ongles trop longs qui sortent de lugubres guenilles. Chaque nouvelle momie royale que notre lanterne éclaire nous réserve une surprise et le frisson d'un effroi différent; elles se ressemblent si peu ! Les unes rient en montrant des dents jaunes, les autres ont une expression de tristesse ou de souffrance infinie. Tantôt les visages sont minces, très fins, restés jolis malgré le pincement des narines. Tantôt ils sont démesurément élargis de bouffissure putride, avec le bout du nez mangé :

les embaumeurs, comme on sait, n'étaient pas sûrs de leurs moyens ; les momies ne réussissaient pas toujours ; chez quelques-unes il se produisait des tuméfactions, des pourritures, même des éclosions soudaines de larves, de « compagnons sans oreilles et sans yeux », qui finissaient bien par mourir avec le temps, mais après avoir perforé toutes les chairs.

A peu près par dynastie et par ordre chronologique, les orgueilleux Pharaons sont là piteusement rangés, le père, le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils. Et de vulgaires étiquettes de papier disent seules leurs noms écrasants : Sethos Ier, Ramsès II, Sethos II, Ramsès III, Ramsès IV, etc. Il n'en manque bientôt plus à l'appel, tant on a fouillé au cœur des rochers et du sol pour les avoir tous, et ces vitrines de musée seront sans doute leur résidence dernière. Dans l'antiquité, ils ont cependant pérégriné souvent depuis leur mort, car aux époques troublées de l'histoire d'Égypte, c'était une des lourdes préoccupations du souverain régnant : cacher, cacher ces momies d'ancêtres, dont la terre s'emplissait de plus en plus et que les violateurs de sépultures étaient si habiles à dépister ; alors on les promenait clandestinement d'un trou à un autre, les enlevant chacun de son fastueux souterrain personnel, pour à la fin les murer de compagnie dans quelque humble caveau plus discret. Mais c'est ici qu'elles vont achever bientôt leur retour à la poussière, différé comme par miracle pendant

tant de siècles; aujourd'hui, dépouillées de leurs bandelettes, elles ne dureront plus, et il faudrait se hâter de graver ces physionomies de trois ou quatre mille ans qui vont s'évanouir.

Dans ce cercueil, — l'avant-dernier de la rangée de gauche, — c'est le grand Sésostris en personne qui nous attend. Nous connaissons d'ailleurs de longue date son visage de nonagénaire, son nez en bec de faucon, les brèches entre ses dents de vieillard, son cou décharné d'oiseau et sa main qui se lève en geste de menace. Voici vingt ans qu'il a revu la lumière, ce maître du monde. Il était enroulé, *des milliers de fois,* dans un merveilleux linceul en fibres d'aloès, plus fin qu'une mousseline des Indes, qui avait dû coûter des années de travail et mesurait quatre cents mètres de long; le démaillotage, en présence du Khédive Tewfik et des grands personnages de l'Égypte, dura deux heures, et après le dernier tour, quand la figure illustre apparut, l'émotion fut telle parmi les assistants qu'ils se bousculèrent comme un troupeau, et le pharaon fut renversé. Il a du reste beaucoup fait parler de lui, le grand Sésostris, depuis son installation au musée. Un jour, tout à coup, d'un geste brusque, au milieu des gardiens, qui fuyaient en hurlant de peur, il a levé cette main (1), qui

(1) On s'explique ce mouvement par un rayon de soleil qui, tombant sur son bras déshabillé, aurait fait dilater et jouer les os du coude.

est encore en l'air et qu'il n'a plus voulu baisser. Ensuite est survenue, dans ses vieux cheveux d'un blanc jaunâtre et le long de tous ses membres, l'éclosion d'une faune cadavérique très fourmillante qui a nécessité un bain complet, au mercure. — Lui aussi a son étiquette, en papier écolier, collée sur le bord de sa boite, et on y lit, tracé d'une écriture négligée, ce nom formidable qui fit trembler tous les peuples de la terre : « Ramsès II (Sésostris) » !... Il n'y a pas à dire, il a beaucoup décliné et noirci depuis seulement une quinzaine d'années que je le connais. C'est un fantôme qui s'en va ; malgré les soins dont on l'entoure, c'est un pauvre fantôme tout près de se désagréger, de s'anéantir. Nous promenons devant son nez crochu notre lanterne, pour mieux déchiffrer, par le jeu de l'ombre, son expression encore autoritaire... Ainsi les destinées du monde se réglaient jadis, sans appel, au fond de ce crâne, qui semble plutôt étroit sous la peau sèche et les horribles cheveux blanchâtres ! Et tout ce qui a dû tenir de volonté là-dedans, et de passion, et de colossal orgueil! Sans compter ce souci, que nous ne concevons plus, mais qui primait tout à son époque : celui d'assurer la magnificence et l'inviolabilité de la sépulture... Ainsi cet épouvantail édenté et sénile, qui s'exhibe là dans ses chiffons immondes, avec toujours sa main levée pour une impuissante menace, a été autrefois l'étincelant Sésostris, qui connut l'excès presque surhumain des triomphes

et des splendeurs; le maître des rois, et aussi, par sa force et sa beauté, le demi-dieu, dont maints colosses de granit ou de marbre, à Memphis, à Thèbes, à Louxor, reproduisent et essayent d'éterniser les jarrets musculeux, la poitrine d'athlète...

Dans le cercueil tout proche est couché son père, Sethos Ier, qui régna moins longtemps et mourut beaucoup plus jeune que lui. — Or cette jeunesse se voit encore si bien sur les traits de la momie, empreints d'ailleurs de beauté persistante. Vraiment ce roi Sethos, on dirait la statue du Calme et de la Rêverie sereine; aucun effroi ne se dégage de ce mort aux longs yeux fermés, aux lèvres délicates, au menton noble et au profil pur; il est apaisant et agréable à regarder dormir, les mains croisées sur la poitrine. Et on ne s'explique pas d'ailleurs, en le voyant jeune, qu'il puisse avoir pour fils son voisin, le vieillard presque centenaire.

(*La Mort de Philæ*, Calmann-Lévy.)

PIERRE LOUŸS

Les figures de femmes qui dansent enlacées dans les frises pompéiennes semblent les Muses de Pierre Louÿs. Son style reflète les claires tonalités de ces peintures; il se meut avec la même grâce précise et infiniment libre. Le corps de la nymphe, modelé avec exactitude, soulève en se jouant les étoffes légères, et l'on ne sait qu'admirer davantage, ou la forme qui se révèle ou le caprice des draperies.

De même encore que les danseuses de Pompéi, les images de Pierre Louÿs, grecques par leur élégance, sont pourtant d'un charme moderne; Athènes et Paris s'y confondent. Toutes les civilisations, alors qu'elles sont exquises, se ressemblent par un même affinement.

Pour la fantaisie de l'invention et les chatoyantes broderies dont elle s'agrémente, on pourrait comparer les fictions de Pierre Louÿs aux fables milésiennes, de même que les poèmes sans rimes des *Chansons de Bilitis* sont un harmonieux écho de l'Anthologie grecque.

Dans *Aphrodite*, ce n'est plus seulement l'écrivain, c'est aussi le romancier qui triomphe par les plus fortes qualités de composition, inattendues chez lui, à qui la gloire du styliste pouvait suffire.

Le souffle de l'antiquité passe à travers cette composition qui, partant de l'élégie voluptueuse se hausse

jusqu'à la tragédie et presque à l'épopée. Mais par un subit contraste dont les exemples ne sont pas rares chez les grands artistes, *la Femme et le Pantin* nous offre tout à coup un relief dur, une vigoureuse sécheresse qui font penser à Mérimée.

APHRODITE

LA CÉRÉMONIE MATINALE

. . . .

Depuis qu'elle s'était éveillée deux heures après le milieu du jour, lasse d'avoir trop dormi encore, elle était restée au lit, couchée sur la poitrine, les coudes en avant, et occupée à piquer des petits trous symétriques dans un oreiller de lin vert avec une longue épingle d'or. Des épingles pareilles retenaient sur sa nuque la masse tordue de tous ses cheveux, dont les reflets métalliques étaient d'une chaleur si rare et l'avaient fait nommer Chrysis par les courtisanes d'Alexandrie. Ce n'étaient pas les cheveux pâles des Macédoniennes de la cour, ni les cheveux teints des Asiatiques, ni les cheveux bruns et noirs des filles d'Égypte, c'était la chevelure d'une race étrangère, des Magdaléennes en Judée.

Chrysis, elle aimait ce nom. Les jeunes gens

qui venaient la voir l'appelaient Chryseïa comme Aphrodite, dans les vers qu'ils mettaient à sa porte, avec des guirlandes de roses, le matin. Elle ne croyait pas à Aphrodite, mais elle aimait qu'on lui comparât la déesse, et elle allait quelquefois au temple, pour lui donner, comme à une amie, des boîtes de parfum et des voiles bleus.

. . . .

Elle marcha très lentement par la chambre, les mains croisées autour de la nuque, toute à la volupté d'appliquer sur les dalles ses pieds nus et chauds où la sueur se glaçait, et elle entra dans son bain.

C'était un bonheur pour elle de se regarder à travers l'eau.

Elle se voyait comme une grande coquille de nacre ouverte sur un rocher. Sa peau devenait unie et parfaite, les lignes de ses jambes s'allongeaient dans une lumière bleue, toute sa taille était plus souple, elle ne reconnaissait plus ses mains. L'aisance de son corps était telle qu'elle se soulevait sur deux doigts, se laissait flotter un peu, et retomber mollement sur le marbre, sous un remous léger qui heurtait son menton. L'eau pénétrait dans ses oreilles avec l'agacement d'un baiser.

Le jour finissait : elle se dressa dans la piscine, sortit de l'eau et marcha vers la porte ; la marque de ses pas brillait sur la pierre. Elle ouvrit la

porte toute grande au dehors et s'arrêta le bras allongé sur le loquet... Quand Djala l'eut vue, elle rentra et près de son lit, debout et mouillée, dit à l'esclave :

— Essuie-moi.

La Malabaraise prit une large éponge à la main et la passa dans les doux cheveux d'or de Chrysis, tout chargés d'eau, et qui ruisselaient en arrière ; elle les sécha, les éparpilla, les agita mollement, et plongeant l'éponge dans une jarre d'huile, elle en caressa jusqu'au cou sa maîtresse, avant de la frotter avec une étoffe rugueuse qui fit rougir sa peau délicate.

Chrysis s'enfonça dans un siège de marbre et murmura :

— Coiffe-moi.

Dans la clarté horizontale du soir, la chevelure encore humide et lourde brillait comme une averse illuminée de soleil. L'esclave la prit à poignée et la tordit. Elle la fit tourner sur elle-même, telle qu'un gros serpent de métal que trouaient comme des flèches les longues épingles droites, et elle entoura tout autour une bandelette verte trois fois croisée, afin d'en exalter les reflets par la soie. Chrysis tenait en main un miroir de bronze poli, elle regardait distraitement les mains obscures de l'esclave se mouvoir dans les cheveux profonds, arrondir les touffes, rentrer les mèches folles et sculpter la chevelure comme une coupe renversée, comme le casque d'or d'une reine étrangère. Quand tout fut accompli, Djala

se mit à genoux devant sa maîtresse et fit usage d'un petit rasoir étroit et court, afin que la jeune femme eût la netteté d'une statue.

Chrysis alors devint plus sombre et dit gravement :

— Farde-moi.

Une petite boîte de bois rose, qui venait de l'île de Dioscoride, contenait tous les fards connus. Avec un pinceau de poils de chameau, l'esclave prit un peu de pâte noire, qu'elle déposa sur les longs cils courbés et fins pour que les yeux parussent plus bleus. Au crayon deux traits décidés les allongèrent, les amollirent; une poudre bleuâtre plomba les paupières; deux taches de vermillon vif accentuèrent les coins des larmes. Il fallait, pour fixer les fards, oindre de cérat frais le visage et la poitrine avec une plume de barbes douces, qu'elle trempa dans la céruse, Djala peignit des trainées blanches le long des bras et sur le cou; avec un petit pinceau gonflé de carmin, elle ensanglata la bouche et toucha la pointe des seins. Ses doigts qui avaient étalé sur les joues un nuage léger de poudre rouge marquèrent, à la hauteur des flancs, les trois plis profonds de la taille, et avec un tampon de cuir fardé elle colora vaguement les coudes et aviva les dix ongles. La toilette était finie.

— Alors Chrysis se mit à sourire, et dit à l'Hindoue :

— Chante-moi.

Elle se tenait assise et cambrée dans son fau-

teuil de marbre. Les épingles faisaient un rayonnement d'or derrière sa face; ses mains, appliquées sur sa gorge, espaçaient entre les épaules le collier rouge de ses ongles peints, et ses pieds blancs étaient réunis sur la pierre.

Djala s'accroupit le plus loin qu'elle put et se souvint des chants d'amour de l'Inde :

« Chrysis. »

Elle chantait d'une voix monotone.

« Chrysis! Tes cheveux sont comme un essaim d'abeilles arrêté sur un arbre. Le vent chaud du sud les soulève, les élargit, les pénètre, avec la rosée des luttes de l'amour, et le parfum mouillé des fleurs de la nuit. »

La Juive alterna, d'une voix plus douce et lente :

« Mes cheveux sont comme une rivière infinie dans la plaine, où le soir enflammé s'écoule. »

Et elles chantèrent l'une après l'autre :

« Tes yeux sont comme des lis d'eau bleue aux tiges brisées, immobiles sur des étangs. »

« Mes yeux sont à l'ombre de mes cils comme des lacs profonds sous des branches nocturnes. »

. . . .

Chrysis posa son pied sur la nuque de l'esclave et dit en riant :

— C'est très bien, Djala.

La nuit était venue; mais la lune était si lumineuse, que la chambre s'emplissait de clarté bleue. Chrysis regardait son corps où les reflets

étaient immobiles, et d'où les ombres tombaient très noires.

. . . .

. . . .

. . . .

(*Aphrodite,* Mercure de France.)

MAURICE MAETERLINK

Si M. Maurice Maeterlink n'avait écrit que son beau théâtre, la critique ne serait pas très embarrassée pour définir son talent; *la Princesse Maleine,* par exemple, n'est-ce pas un rève de Shakespeare, adouci et embrumé de cette mélancolie qui se dégage des mystiques cités flamandes, bercées par le chant des cloches nostalgiques? L'héroïne est de la famille d'Imogène et de Perdita, le monde fantomatique où elle se meut ressemble au décor de la *Tempête,* à ces châteaux de vapeur colorée qui s'essorent au soleil de la fantaisie. D'ailleurs, tout cela est d'un charme léger, frêle, un peu maladif, qui ne doit rien au génie shakespearien et qui est l'émanation propre d'une imagination inquiète et tendre, d'une frémissante sensibilité.

Pelléas et Mélissandre, c'est la légende encore, évocatrice du monde merveilleux où se promènent la princesse errante et les chevaliers du Graal chantés par Swinburne et par Tennyson, sorte de féerie amoureuse et guerrière.

Mais voici que Maurice Maeterlink, en écrivant *la Vie des abeilles* et *l'Intelligence des fleurs,* a bouleversé tout à coup la notion que nous nous étions faite de lui.

L'Intelligence des fleurs est l'œuvre d'un éminent observateur; *la Vie des abeilles* est l'œuvre d'un savant en même temps que d'un poète. Il n'appartient

qu'aux écrivains de premier ordre de se renouveler ainsi et de déborder pour ainsi dire leur propre cadre. On nous forçait à les admirer pour des raisons inattendues. En même temps le style de M. Maurice Maeterlink s'est enrichi et amplifié; c'est maintenant une abondance généreuse et magnifique qui semble inépuisable comme la vie, dont l'écrivain s'est rapproché sans abandonner l'idéal.

LA MESURE DES HEURES

L'été est la saison du bonheur. Quand reviennent parmi les arbres, dans la montagne ou sur les plages, les belles heures de l'année; celles qu'on attend et qu'on espère du fond de l'hiver, celles qui nous ouvrent enfin les portes dorées du loisir, apprenons à en jouir pleinement, longuement, voluptueusement. Ayons pour ces heures privilégiées une mesure plus noble que celle où nous répandons les heures ordinaires. Recueillons leurs éblouissantes minutes dans des urnes inaccoutumées, glorieuses, transparentes et faites de la lumière même qu'elles doivent contenir; comme on verse un vin précieux non dans les verreries vulgaires de la table quotidienne, mais dans la plus pure coupe de cristal et d'argent que recèle le dressoir des grandes fêtes.

Mesurer le temps! Nous sommes ainsi faits que nous ne prenons conscience de celui-ci et ne

pouvons nous pénétrer de ses tristesses ou de ses félicités qu'à la condition de le compter, de le peser comme une monnaie que nous ne verrions point. Il ne prend corps, il n'acquiert sa substance et sa valeur que dans les appareils compliqués que nous avons imaginés pour le rendre visible, et, n'existant pas en soi, il emprunte le goût, le parfum et la forme de l'instrument qui le détermine. C'est ainsi que la minute déchiquetée par nos petites montres n'a pas même visage que celle que prolonge la grande aiguille de l'horloge du beffroi ou de la cathédrale. Il convient donc de n'être pas indifférent à la naissance de nos heures. De même que nous avons des verres dont la forme, la nuance et l'éclat varient selon qu'ils sont appelés à offrir à nos lèvres le bordeaux léger, le bourgogne opulent, le rhin frais, le porto lourd ou l'allégresse du champagne, pourquoi nos minutes ne seraient-elles pas dénombrées selon des modes appropriés à leur mélancolie, à leur inertie, à leur joie? Il sied, par exemple, que nos mois laborieux et nos jours d'hiver, jours de tracas, d'affaires, de hâte, d'inquiétude, soient strictement, méthodiquement, âprement divisés et enregistrés par les rouages, les aiguilles d'acier, les disques émaillés de nos pendules de cheminée, de nos cadrans électriques ou pneumatiques et de nos minuscules montres de poche. Ici, le temps majestueux, maître des hommes et des dieux, le temps, immense forme humaine de l'éternité, n'est plus qu'un insecte

opiniâtre qui ronge mécaniquement une vie sans horizon, sans ciel et sans repos. Tout au plus, aux moments de détente, le soir, sous la lampe, durant la trop brève veillée dérobée aux soucis de la faim ou de la vanité, sera-t-il permis au large balancier de cuivre de l'horloge cauchoise ou flamande d'alentir et de solenniser les secondes qui précèdent les pas de la nuit grave qui s'avance.

D'autre part, pour nos heures non plus indifférentes mais réellement sombres, pour nos heures de découragement, de renoncement, de maladie et de souffrances, pour les minutes mortes de notre vie, regrettons l'antique, le morne et le silencieux sablier de nos ancêtres. Il n'est plus aujourd'hui qu'un inactif symbole sur nos tombes ou sur les tentures funéraires de nos églises; à moins que, pitoyablement déchu, on ne le retrouve qui préside encore, dans quelque cuisine de province, à la cuisson méticuleuse de nos œufs à la coque. Il ne subsite plus comme instrument du temps, bien qu'il figure encore, à côté de la faux, dans ses armoiries surannées. Pourtant il avait ses mérites et ses raisons d'être. Aux jours attristés de la pensée humaine, dans les cloîtres bâtis autour de la demeure des trépassés, dans les couvents qui n'entr'ouvraient leurs portes et leurs fenêtres que sur les lueurs indécises d'un autre monde, plus redoutable que le nôtre, il était, pour les heures dépouillées de leurs joies, de leurs sourires, de leurs surprises heureuses et

de leurs ornements, une mesure que nulle autre n'aurait pu remplacer sans disgrâce. Il ne précisait pas le temps, il l'étouffait dans la poudre. Il était fait pour compter un à un les grains de la prière, de l'attente, de l'épouvante et de l'ennui. Les minutes y coulaient en poussière, isolées de la vie ambiante du ciel, du jardin, de l'espace, recluses dans l'ampoule de verre comme le moine était reclus dans sa cellule, ne marquant, ne nommant aucune heure, les ensevelissant toutes dans le sable funèbre, tandis que les pensées désœuvrées qui veillaient sur leur chute incessante et muette s'en allaient avec elles s'ajouter à la cendre des morts.

Entre les magnifiques rives de l'été de flamme, il semble meilleur de goûter l'ardente succession des heures dans l'ordre où les marque l'astre même qui les épanche sur nos loisirs. En ces jours plus larges, plus ouverts, plus épars, je n'ai foi et ne m'attache qu'aux grandes divisions de la lumière que le soleil me nomme à l'aide de l'ombre chaude de l'un de ses rayons sur le cadran de marbre qui là, dans le jardin, près de la pièce d'eau, reflète et inscrit en silence, comme s'il faisait une chose insignifiante, le parcours de nos mondes dans l'espace planétaire. A cette transcription immédiate et seule authentique des volontés du temps qui dirige les astres, notre pauvre heure humaine, qui règle nos repas et les petits mouvements de notre vie, acquiert

une noblesse, une odeur d'infini impérieuse et directe qui rend plus vastes et plus salutaires les matinées éblouissantes de rosée et les après-midi presque immobiles du bel été sans tache.

Malheureusement, le cadran solaire, qui seul savait noblement suivre la marche grave et lumineuse des heures immaculées, se fait rare et disparaît de nos jardins. On ne le rencontre plus guère que dans la cour d'honneur, aux terrasses de pierre, sur le mail, aux quinconces de quelque vieille ville, de quelque vieux château, de quelque ancien palais, où ses chiffres dorés, son disque et son style s'effacent sous la main du dieu même dont ils devaient perpétuer le culte. Néanmoins, la Provence, certaines bourgades italiennes sont demeurées fidèles à la céleste horloge. On y voit fréquemment s'épanouir, au pignon ensoleillé de la bastide la plus allégrement délabrée, le cercle peint à la fresque où les rayons mesurent soigneusement leur marche féerique. Et des devises profondes ou naïves, mais toujours significatives par la place qu'elles occupent et la part qu'elles prennent à une énorme vie, s'efforcent de mêler l'âme humaine à d'incompréhensibles phénomènes. « L'heure de la justice ne sonne pas aux cadrans de ce monde », dit l'inscription solaire de l'église de Tourette-sur-Loup, l'extraordinaire petit village presque africain, voisin de ma demeure, et qui semble, parmi l'éboulement des rocs et l'escalade des agaves et des figuiers de Barbarie, une Tolède en minia-

ture, réduite aux os par le soleil. *A lumine motus.* « Je suis mue par la lumière », proclame fièrement une autre horloge rayonnante. *Amyddst ye flowres, I tell ye houres!* « Je compte les heures parmi les fleurs », répète une antique table de marbre au fond d'un vieux jardin. Mais l'une des plus belles exergues est certes celle que découvrit un jour, aux environs de Venise, Hazlitt, un essayiste anglais du commencement de l'autre siècle : *Horas non numero nisi serenas.* « Je ne compte que les heures claires. » « Quel sentiment destructeur des soucis! Toutes les ombres s'effacent au cadran quand le soleil se voile, et le temps n'est plus qu'un grand vide, à moins que son progrès ne soit marqué par ce qui est joyeux, tandis que tout ce qui n'est pas heureux descend dans l'oubli! Et la belle parole qui nous apprend à ne compter les heures que par leurs bienfaits, à n'attacher d'importance qu'aux sourires et à négliger les rigueurs du destin, à composer notre existence des moments brillants et amènes, nous tournant toujours vers le côté ensoleillé des choses et laissant passer tout le reste à travers notre imagination oublieuse ou inattentive! »

La pendule, le sablier, la clepsydre perdue donnent des heures abstraites, sans forme et sans visage. Ce sont les instruments du temps anémié de nos chambres, du temps esclave et prisonnier; mais le cadran solaire nous révèle l'ombre réelle et palpitante de l'aile du grand dieu qui plane

dans l'azur. Autour du plateau de marbre qui orne la terrasse ou le carrefour des larges avenues et qui s'harmonise si bien aux escaliers majestueux, aux balustrades éployées, aux murailles de verdure des charmilles profondes, nous jouissons de la présence fugitive mais irrécusable des heures radieuses. Qui sut apprendre à les discerner dans l'espace, les verra tour à tour toucher terre et se pencher sur l'autel mystérieux pour faire un sacrifice au dieu que l'homme honore mais ne peut pas connaitre. Il les verra s'avancer en robes diverses et changeantes, couronnées de fruits, de fleurs ou de rosée : d'abord celles encore diaphanes et à peine visibles de l'aube ; puis leurs sœurs de midi, ardentes, cruelles, resplendissantes, presque implacables, et enfin les dernières du crépuscule, lentes et somptueuses, que retarde, dans leur marche vers la nuit qui s'approche, l'ombre empourprée des arbres.

Seul il est digne de mesurer la splendeur des mois verts et dorés. De même que le bonheur profond, il ne parle point. Sur lui, le temps marche en silence, comme il passe en silence sur les sphères de l'espace ; mais l'église du village voisin lui prête par moments sa voix de bronze, et rien n'est harmonieux comme le son de la cloche qui s'accorde au geste muet de son ombre marquant midi dans l'océan d'azur. Il donne un centre et des noms successifs à la béatitude éparse et anonyme. Toute la poésie, toutes les délices

des environs, tous les mystères du firmament, toutes les pensées confuses de la futaie qui garde la fraîcheur que lui confia la nuit comme un trésor sacré, toute l'intensité bienheureuse et tremblante des champs de froment, des plaines, des collines livrées sans défense à la dévorante magnificence de la lumière, toute l'indolence du ruisseau qui coule entre ses rives tendres, et le sommeil de l'étang qui se couvre des gouttes de sueur que forment les lentilles d'eau, et la satisfaction de la maison qui ouvre en sa façade blanche ses fenêtres avides d'aspirer l'horizon, et le parfum des fleurs qui se hâtent de finir une journée de beauté embrasée, et les oiseaux qui chantent selon l'ordre des heures pour leur tresser des guirlandes d'allégresse dans le ciel, — tout cela, avec des milliers de choses et des milliers de vies qui ne sont pas visibles, se donne rendez-vous et prend conscience de sa durée autour de ce miroir du temps où le soleil, qui n'est qu'un des rouages de l'immense machine qui subdivise en vain l'éternité, vient marquer d'un rayon complaisant le trajet que la terre, et tout ce qu'elle porte, accomplit chaque jour sur la route des étoiles.

(*L'Intelligence des fleurs*, Fasquelle.)

RENÉ MAIZEROY

C'est un écrivain de race très française; élégant, amoureux et cavalier. Il sait raconter en soldat une bataille, et trousser, comme un abbé de cour, les madrigaux à Chloris. Il regarde, du balcon du Club, défiler la vie parisienne et connaît aussi les histoires d'alcôve du dix-huitième siècle.

Il vous guidera merveilleusement à travers la vieille Espagne galante, dévote et sanguinaire. Il est, à son gré, moderne, ou talon rouge ou second Empire.

Beaucoup de ses contes ont la saveur friande de ces petits pains à l'anis que croquaient nos aïeules. Le charmeur peut aussi faire œuvre de réaliste vigoureux.

LES AVEUGLES, LA NAINE ET LES GÉANTS
(PAMPELUNE)

Quatre aveugles se sont assis côte à côte sur un banc de bois tout taché, devant l'arcade basse d'un cafeton d'ouvriers que clôt une légère natte de sparterie.

Leurs longs doigts osseux, aux ongles jaunis et

usés, courent ainsi que des tarentules sur les cordes des guitares. Leurs orbites, bordées d'un liséré rougeâtre et comme emplies de lait caillé, ont quelque chose d'hallucinant. Leurs visages de résignation passive, de morne hébétude, pointillés d'inquiétantes cicatrices, saures, glabres, semblent des masques de cire peinte.

Une outre gonflée de vin où, successivement, ils boivent de larges lampées à la régalade, oscille entre les pieds chaussés d'alpargates d'un des musiciens, dont le front dénudé et ridé est, selon la mode aragonaise, cerclé d'un foulard de soie cramoisie.

De l'ombre glisse des balcons, frange les trottoirs.

Les jalousies de toile claire brillent, illuminées de soleil, pendent flasques, inertes.

Au-dessus des toits rouges qu'effleurent avec des sifflements aigus de brusques vols de martinets, s'alourdissent, voguent de lourdes nuées.

Cependant aux premiers accords qui grésillent à travers l'innombrable rumeur de la ville en fête, des señoras coiffées de dentelles apparaissent, s'éventent, se penchent, se font des signes au milieu des pots d'œillets, de basilics et de géraniums qui transforment chaque fenêtre en jardinet éphémère; des gamins loqueteux et de petites filles hardies, qui simulaient une course de taureaux, se débarrassent des morceaux d'étoffe et des accessoires de carton à l'aide de quoi ils s'illusionnnent, accourent, s'assemblent, des

servantes et des apprentis sortent des boutiques, barrent la rue.

Un maquignon gitane qui conduisait des ânes à la foire hors des remparts, des vendeurs ambulants d'eau fraîche et de programmes, deux paysans aux épaules chargées d'un chapelet de poules, des hussards aux figures rougeaudes et niaises s'arrêtent à leur tour, épaississent la cohue, éperonnent de leurs cris et de leurs battements de mains les chanteurs, saluent les *coplas* de lazzis narquois ou de louanges hyperboliques.

Le vieux garde le silence, mâchonne sans trêve des cigarettes de ses gencives édentées et, dès que ses camarades s'interrompent pour se désaltérer ou reprendre haleine, se courbe tout entier sur les cordes, les pince, les secoue à les briser, égrène, virtuose instinctif, des sévillanas frénétiques, de nostalgiques soleares, de langoureuses malagueñas, scande le rythme, martèle par instants du pouce le bois sonore de l'instrument qui vibre comme un tambour.

Les trois autres, un Andalou, un Castillan et un Galicien, improvisent des strophes brèves, tantôt bouffonnes, tantôt douloureuses, tantôt passionnées, ou en ressassent d'anciennes qui traînèrent par toutes les routes et par tous les carrefours, et où se frôlent l'Amour, la Volupté et la Mort.

La voix chaude, grave et douce de l'Andalou monte du fond de son cœur, fuse dans l'air brûlant, s'élargit peu à peu, pareille d'abord à un

sanglot, troublante, rauque, puis éperdue, intense, gonflée de désir, de tendresse, d'amertume.

Et les lèvres du vagabond s'empourprent alors de sang, ses traits ravagés s'éclairent, se transfigurent, ses paupières se soulèvent, se dilatent en un effort suprême comme si quelque clarté de miracle allait y ressusciter, en jaillir émerveillante.

Qui cherche-t-il dans les ténèbres? Qui appelle-t-il angoissé, meurtri, inconsolable?

« *Mes yeux se sont brûlés,* — soupire-t-il, *à trop regarder tes yeux d'enfer, mes yeux se sont brûlés — à pleurer l'amour perdu.*

« *J'enlèverai les pavés de la rue — et je les couvrirai de sable, — pour voir les traces — de ceux qui rôdent la nuit autour de ta grille.*

« *J'ai demandé de l'ombre à une fontaine — j'ai demandé de l'eau à un olivier, — ton amour m'a tellement tourné la tête — que je ne sais plus ce que je fais!* »

Un soldat gouaille :

— Ah! certes la meilleure ne vaut pas une pièce fausse!

Des femmes essuient d'un geste furtif leurs longs cils où perle une larme.

Une jolie brune, en tablier de modiste et qui est au premier rang, soupire, apitoyée :

— *Pobrecito!* Puisse ton mal se guérir!

Le Galicien toussotte, grimace, lance, enroué, gouailleur, ces épigrammes agressives :

« *Je veux bâtir un château — sur la pointe d'une épingle, — il aura plus de solidité — que n'en a eu ton amour.*

« *J'ai dans mon sein — deux escaliers de verre, — par l'un monte le chagrin, par l'autre descend la tendresse.*

« *J'ai demandé à un sage — comment l'on oublie un amour, — et le sage m'a répondu : — Ah! si je le savais!* »

— Encore une! Encore une! réclament quelques-uns.

Il salue et fredonne, la face de travers :

« *Les hommes, nous sommes les mouches, — et les femmes sont le miel, — et les belles-mères les guêpes — qui nous empêchent de manger.* »

Le Castillan, l'air maussade et orgueilleux, tend le cou, se redresse, se cambre à la façon d'un Grand d'Espagne, nasille d'un ton de bravade ce défi :

« *Si je savais, ou supposais, — que le soleil, lorsqu'il se montre t'offense, — avec le soleil je me battrais, — dût le soleil me donner la mort!* »

Des braiements l'interrompent, déchaînent une tempête de rires.

Il ne se déconcerte pas, s'incline respectueusement, s'exclame :

— Très honoré, messeigneurs les ânes, que vous ayez bien voulu vous amuser pour rien!

A mesure que chantent les *ciegos*, une naine qui leur sert de guide fait la quête dans une assiette ébréchée, se faufile, obséquieuse, pa-

tiente, dans la foule, menace, injurie ceux et celles qui se refusent à donner leur obole, bourdonne le long des maisons, hèle aigrement les écouteuses qui se divertissent de haut à la narguer.

Elle se dandine, telle une oie grasse. Elle louche. Elle est parée de bijoux faux, de guipures grossières et d'un châle de manille effiloché et fané.

Sa tête énorme de virago donne l'impression d'une citrouille sur laquelle on aurait collé une perruque de crins noirs, piqué des nœuds de rubans et des touffes de dahlias. Des verrues parsèment ses joues. Du fard accentue la fente de sa bouche lippue.

Mais voici que tintamarre soudain une fanfare burlesque de carnaval, que strident des fifres et des trompettes, que résonnent des tambourins, qu'éclatent des paquets de pétards, que piaille une troupe tumultueuse d'enfants, harcelée, poursuivie par un valet de ville burlesque, au tricorne doré, au masque rubicond aussi large qu'une enseigne d'auberge, aux mains qui brandissent de grosses vessies gonflées.

— Les géants! les géants! glapit le maquignon dont les bêtes ont dressé leurs longues oreilles velues, tirent sur l'entrave, s'ébrouent, inquiètes, apeurées.

Là-bas, en pleine lumière, défile, puis s'arrête un étrange cortège de mannequins monstrueux aux costumes qui évoquent le passé héroïque, un

roi et une reine pareils aux images qui illustrent les tarots, des dames d'atours, des pages, un Sarrasin enturbanné de brocart, ventru et barbu, un Indien au corps d'ébène, au front nimbé de plumes multicolores.

Ils se balancent. Ils sautillent. Ils frôlent les balcons. Ils s'inclinent cérémonieux, hilarants. Ils dansent, face à face, une manière de menuet parmi des éploiements de drapeaux et de bannières.

La calle Lindachiquia s'est brusquement vidée.

Les aveugles se sont tus, achèvent de vider l'outre de vin, enveloppent dans des étuis de lustrine leurs instruments, s'en vont dans une autre rue.

Un chien jaune, au poil hérissé, hurle.

Et au seuil d'une maison bossueuse et misérable où s'effritent des armoiries de chevalier, une vieille en deuil égrène distraitement son rosaire.

M. ARTHUR MEYER

Après avoir créé avec tant d'intelligence, de tact littéraire et mondain, une formule de journalisme qui rallie à la fois les sympathies de la plus haute société et des amis des lettres; apres avoir été pour tant d'écrivains illustres ses collaborateurs, un conseiller si sûr, un directeur aussi avisé que courtois, M. Arthur Meyer s'est révélé à son tour un écrivain de la meilleure école. Il n'y a rien de plus curieux ni de plus justement observé et pensé, de plus galamment dit que les souvenirs qu'il a recueillis d'une longue vie parisienne en ces deux livres devenus immédiatement célèbres, *Ce que mes yeux ont vu*, et *Ce que je peux dire*. Dans l'extrait qu'on va lire, c'est tout un monde charmant et brillant qui défile sous nos yeux.

Le goût pour le théâtre, à cette époque, est, chez la foule parisienne, si général, si vif, si passionné, que l'on peut voir pour certains spectacles, dès trois heures de l'après-midi, les amateurs des petites places prendre rang devant les guichets et faire queue jusqu'à l'ouverture. On pense bien que les *patients* n'ont pas la patience

discrète et silencieuse. Très animés et fort bruyants, ils se consolent de la lenteur des minutes, à force de lazzis, de cris et de chansons, et, entre les barrières de bois, les « titis » dînent avec du pain et des saucisses qu'arrose un verre de bière à deux sous. Pourvu que le menu du spectacle soit varié, que leur importe que le menu du dîner ne le soit pas? Autour de ces bataillons de fanatiques du théâtre tourbillonne une population pittoresque de petits négociants ambulants, marchands de coco qui portent sur leur dos une barrique en zinc peinturluré, marchands de plaisirs, — « Qui veut du plaisir, mesdames? » — marchandes d'oranges qui portent devant elles des paniers pleins de fruits. Si les premiers ressemblent à de vieux philosophes déchus et désabusés, les autres sont accortes. Aussi les gavroches leur adressent-ils des propos d'une galanterie plus joviale que délicate. A côté de ces types populaires, on rencontre les hommes les plus connus, les dandys les plus notoires de la capitale. On commence à les nommer des *gandins* ou des *petits crevés*. Des auteurs dramatiques, des critiques, des écrivains qui sortent de leur café d'élection, arpentent le trottoir en parlant de leur prochain mélodrame ou de leur futur article Un Albéric Second, un Aubryet, un Scholl, un Gaïffe, un Monselet, un Villemot, un Wolff, un Jules Lecomte, chroniqueurs à la mode, content l'anecdote du jour à des Parisiens de race qui ont poussé leur promenade jusqu'aux

parages des « Délass-Com' » — petit nom qu'on donne aux « Délassements-Comiques » — où Mlle Rigolboche, qui nous a laissé des Mémoires savoureux, attire Tout-Paris avec un numéro sensationnel : *Le Grand Écart*.

Tous les soirs, c'est un parterre de jeunes élégants, pour la plupart membres du Jockey-Club, c'est-à-dire de la Société d'encouragement, accourus au « bouiboui » à la suite du comte Charles de Fitz-James, pour encourager cette interprétation échevelée du *cancan*, une danse éminemment nationale. Ce sont d'abord le duc Édouard, le frère aîné du comte Charles; puis le comte de Lauriston; la marquis de Galliffet, alors simple lieutenant; le duc d'Albe, beau-frère de l'Impératrice; le marquis de Scépeaux, seul descendant, avec le duc de Luynes, d'un connétable de France; des officiers pimpants du régiment des guides : d'abord leur brillant colonel, le comte Fleury, plus tard général, grand écuyer et ambassadeur; puis leur commandant, le prince Joachim Murat, une Altesse royale, universellement estimée à la cour comme au faubourg; M. Édouard André, l'aimable millionnaire, qui devait épouser plus tard une artiste célèbre, Mlle Jacquemart; le beau comte de Comminges, père de notre distingué collaborateur, et enfin le marquis de Massa, mort l'an passé, à notre vif regret, et qui, pendant la guerre d'Italie, avait pu prendre des notes pour le *Service en campagne,* sa jolie pièce du Théâtre-

Français; c'était encore M. Charles Laffitte, dont la boutonnière est toujours fleurie d'une rose; le comte de Saint-Priest, le comte Bozon de Périgord, qui fut plus tard, sous le nom de prince de Sagan, un des souverains de la mode; le comte Gérard de Sainte-Aldegonde; le comte d'Osmont, qui, privé d'un bras à la suite d'un accident de chasse, conduit un mail-coach avec une maestria incomparable; le comte de Rennepont; un descendant des rois de Pologne, le prince Poniatowski; le comte Jules de Divonne, officier d'état-major; le prince Auguste d'Arenberg et son frère Louis, qui devait être assassiné, quelques mois plus tard, à Saint-Pétersbourg, par son valet de chambre et deux moujiks, ses complices; le duc de Caderousse, dont le dandysme est légendaire; les princes Charles et Édouard de Ligne; le duc de Crussol, officier et en 1871 député; deux amis inséparables, le comte Edmond de Castries et le marquis de Saint-Sauveur; le duc de Rivoli, le petit-fils chéri de la Victoire; le comte Alain de Chabot, plus tard comte de Porhoet, puis prince de Léon et enfin duc de Rohan, et sous tous ces noms successifs, ardent défenseur de Dieu et du Roi; M. Edgard Cordier, dont la femme, sœur de la marquise de Galliffet, était célèbre par sa beauté; le comte Étienne de Ganay, qui aimait le bibelot avant qu'il fût à la mode; le marquis de Jaucourt; le vicomte Daru, un des rois du whist; le comte Robert de Vogüé, qui devait mourir héroïquement en 1870; le

marquis de Rougé, d'une grande naissance, d'une belle tournure, d'une grosse fortune, hier encore zouave pontifical; M. Sommier, le futur propriétaire et restaurateur de Vaux, le marquis de Modène, un des rares survivants de ce joyeux escadron. Ses mots méritent d'être cités. A quelqu'un qui s'étonnait que la lune fût si pâle : « C'est qu'elle a passé tant de nuits! » répondit-il.

(*Ce que je peux dire,* Plon-Nourrit.)

PIERRE MILLE

La manière de M. Pierre Mille est sèche, nerveuse et souvent d'une belle brutalité.

Il a dépeint, d'une façon incomparable, la vie militaire aux colonies; on dirait qu'il s'est fait une âme de légionnaire ou de matelot, et il n'est guère d'écrivain qui, plus résolument, se soit affranchi de la littérature au grand bénéfice de l'art et de la vérité.

Ses livres sont pleins de choses vues, ou plutôt vécues.

Mme Edmée, sans répliquer, tira la lustrine noire qui couvrait la cage où ses pigeons somnolaient. Réveillés par l'éclat éblouissant des lampes, ils agitèrent leurs ailes, piquant du bec le grain imprégné d'une très légère décoction d'opium qu'on venait de déposer pour eux dans une augette. Ils se laissèrent prendre ensuite un à un, et mettre sur un perchoir de bambou. Ils étaient plus de vingt, leurs couleurs chantaient toutes ensemble, le rideau se leva, et Mme Edmée les porta sur la scène.

Un grand pigeon blanc d'argent, celui qui vacillait au sommet du perchoir, prit son vol, plana, vint se poser sur sa tête. Il y demeura ferme, ses pieds de corail enfoncés dans les cheveux, le col gonflé, le bec ouvert, les ailes battantes. Deux autres, d'un bleu profond, s'arrêtèrent sur les épaules nues; tout le reste de la troupe prit son essor, monta d'un coup jusqu'aux frises, redescendit la tête basse, les ailes raidies, les plumes de la queue en éventail : et dans un cercle toujours le même autour de la charmeuse, ils tournoyaient infatigablement.

Les uns semblaient dorés. D'autres étaient comme des coquilles de nacre changées en oiseaux; on n'aurait pu dire les nuances de leurs ailes, de leur cou, de leur ventre. Ils s'entrecroisaient, se mêlaient, peuplaient l'air d'un spasme aérien, et séparés un instant se rejoignaient encore. D'autres semblaient des taches de pourpre et de sang douées de vie, de vol et d'amour. Leurs tourbillons se rapprochaient. Ils effleuraient la robe, les seins, la face pâmée qui demeurait au milieu d'eux comme un soleil fixe au centre d'astres clairs; et quand Mme Edmée renversait la tête, le pigeon blanc étendait ses ailes toutes grandes, et tirait, comme s'il eût été assez fort pour l'enlever jusque dans la nue.

Elle vibrait toute, et véritablement. Ce jeu qu'elle avait appris, elle le vivait jusqu'aux sanglots, elle en faisait le poème passionné de son corps de désir; elle s'abîmait dans un vertige

où ses sens attendaient, attendaient, et réalisaient presque l'objet de leur attente. Un pigeon vert diapré croula sur sa poitrine, y resta frissonnant, accroché des deux pattes, le col tendu, le bec à ses lèvres. Un autre, noir, rose et feu, tomba comme une pierre, demeura crispé sur sa nuque. Il battait lentement des ailes, sa gorge frémissante roucoulait avec douceur ; elle tendit les deux bras et toute la troupe, abandonnant l'air qui sonnait, couvrit la femme droite et pâle d'un manteau d'ailes et de volupté.

(*Barnavaux et quelques femmes*, Calmann-Lévy.)

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les suffrages de l'Académie Goncourt nous révélèrent il y a quelque temps cet écrivain, en qui l'on a reconnu aussitôt un artiste habile parmi tous dans l'expression des nuances les plus délicates et les plus fugitives de la pensée et de la couleur.

Son style est d'une singulière ductilité; dans sa phrase, en quelque sorte fluide, se répètent les images de ses rêves avec la fraîcheur, la mobilité, le frémissement lumineux d'un paysage qui se projette sur l'eau, avec la capricieuse fantaisie des jeux de l'ombre sur le sable. En effet, le titre de l'ouvrage qui le fit connaître de tous les lettrés est précisément *Sur le Sable et sur l'Eau.*

M. Francis de Miomandre est le poète des demi-teintes et des mirages. Son œuvre attire et retient le lecteur par une magie spéciale, une sorte de langueur subtile et pénétrante.

Quelques minutes après, il se promenait sur la première plate-forme de la Tour Eiffel, attendant Germaine. Puis, comme cinq heures approchaient, il cessa ses va-et-vient et se planta devant

le palier de l'ascenseur d'où ne tarda point à émerger, avec une surprenante exactitude, une chevelure blonde encadrant un sourire.

Ah! ce sourire!... tout disparaissait autour de lui : non seulement les Anglais à carreaux, les grasses Allemandes, les injurieux Yankees venant visiter la huitième merveille du monde, non seulement la tour elle-même, ses arcatures formidables, ses baraquements ridicules, ses stéréoscopes, mais encore le reste de la personne de Germaine, sa jaquette de soie, sa jupe courte, ses gestes, sa beauté Henry ne voyait plus que cette illumination extraordinaire. Et il en éprouvait une joie tellement délicieuse, calme et pleine de rêve, qu'il était bien excusable de la confondre avec la tendresse. Et, après tout, qu'est-ce qu'on en sait, lui, vous ou moi?

Germaine souriait.

— Ma très jolie, lui dit-il, vous êtes pour moi ce que n'est personne au monde. Permettez-moi de baiser, non pas vos lèvres, si cela vous effraie encore, mais votre sourire...

— Mais c'est la même chose.

— Oh! que non! Germaine, ce n'est pas du tout la même chose et vous le verriez bien, si vous me le permettiez. J'insisterais si peu... Le coin de votre bouche, les fossettes de votre menton et de vos joues, mais jusqu'à vos yeux, tout en vous, c'est lui-même, lui qui m'a tant séduit lorsque je vous ai vue pour la première fois. Il est doux comme un souffle de printemps, et

subtil comme la poussière d'un papillon. Pensez-vous que je toucherais brutalement la poussière d'un papillon?

— Allons, embrassez-le.

Henry, fermant les yeux, effleura d'un baiser sans poids la bouche de Germaine, à droite, puis à gauche. Puis il eut une imperceptible déception, qu'il n'avoua point. Car les yeux seuls ont le droit de toucher à un sourire; les lèvres, en voulant le posséder, le détruisent.

Ils allaient, lentement, et Henry se plaisait à tenir la main de Germaine comme s'il se fût promené, petit garçon, avec une petite fille. Quelque distraite que fût son attention de toute autre chose au monde que d'elle, il ne pouvait cependant résister à l'influence du décor. Il lui semblait qu'il emmenait une bien-aimée dans un long voyage. Ils étaient sur le pont d'un paquebot démesuré, si haut, si haut au-dessus des eaux qu'on n'entendait que leur murmure et qu'il avait l'air de voguer en plein ciel. Les dômes, les toits, les arbres, les myriades de fenêtres, les rues et le fleuve, se mêlaient à la confusion du brouillard et composaient un océan indistinct. Et le vent d'hiver, dans les agrès de fer, bruissait avec une étrange mélancolie. Tout disait le départ, le vertige, l'espace, l'oubli du monde, une vie nouvelle...

(*Le Vent et la Poussière*, Calmann-Lévy.)

OCTAVE MIRBEAU

La force — une force âpre et farouche — est la qualité maîtresse de M. Octave Mirbeau. Son inspiration, qu'il ne laisse jamais déborder, qu'il enferme au contraire dans une forme stricte et concise, est presque toujours véhémente, soit dans la satire, pour laquelle il est merveilleusement apte, soit dans l'émotion. Mais ce bouillonnement volcanique se fige dans les contours secs d'une phrase de trois lignes, et la lave vitrifiée brille d'un éclat dur. Cela fait un très beau style solide, aux arêtes vives, excellemment trempé comme arme de combat, un précieux instrument de beauté en même temps.

Les sujets cruels n'effrayent pas M. Mirbeau, il les aborde avec une sorte de joie, il les dompte avec maîtrise et transforme, par la mystérieuse alchimie de l'art, une matière dégradante ou de répulsive en une chose qui émeut.

Cet après-midi, je suis allé me promener, avec mon ami Robert Hagueman, dans un bois... un ancien parc abandonné qui se trouve situé à quelques kilomètres de la ville, en un endroit de

la vallée où, lasse de n'être qu'une fissure dans la montagne, elle s'élargit au point de donner l'illusion d'une petite plaine... Le bois, redevenu libre, presque vierge, est délicieux de silence et de fraîcheur. Des fleurs de toute sorte y poussent, jaunes, rouges, bleues, roses, et l'on voit enfin le ciel entre les branches.

Ayant longtemps marché, je me reposais au bord d'une clairière, le dos appuyé contre le tronc d'un hêtre. Tout près de moi, des ornithogales ouvraient au soleil leurs ombelles de fleurs blanches. Tout autour, des millepertuis décoraient l'ombre de leurs vives étoiles d'or... Et je ne pensais à rien, sinon à jouir du répit de douceur et de lumière que m'offrait cette nature. Robert Hagueman, lui, s'était endormi sur un lit de mousses. Ah! celui qui m'eût dit que j'étais sur le point de faire une découverte biologique importante, m'eût fort étonné!

Mon attention fut, tout à coup, requise par quelque chose de brillant qui se glissait entre les herbes et soulevait, comme d'un vif éclair argenté, le feuillage bas des millepertuis. Je reconnus une vipère, et je mentirais si je n'ajoutais pas : de l'espèce la plus dangereuse. Elle ne me voyait point, et s'ébattait librement, paresseusement parmi les fleurs. Tantôt elle disparaissait, tantôt elle reparaissait, ici, droite comme une petite lame de poignard, là, ovale comme un bracelet, ou bien encore, ondulant comme un ruisselet d'eau claire, entre la mousse. Mais quelque chose

m'intrigua plus encore. Non loin de la vipère insoucieuse, j'aperçus un petit tas de feuilles sèches. Au premier abord, il n'offrait rien de particulier; à l'examiner mieux, il me sembla suspect. Il n'y avait pas la moindre brise, pas le moindre courant d'air sous le taillis : les petites graminées restaient immobiles. On eût dit que les feuilles des bouleaux, au-dessus, eussent été peintes. Et cependant ce tas de feuilles sèches bougeait; un mouvement léger, mais perceptible, de respiration l'animait... Il était vivant... Et d'être vivante ainsi, cette boule de feuilles sèches me donnait je ne sais quelle terreur... J'écarquillai les yeux pour la mieux voir, pour faire entrer mon regard sous la superposition de ces feuilles qui cachaient évidemment un mystère, un de ces mille crimes de la forêt meurtrière, mais quel?

Les animaux les plus obtus, les plus humbles insectes et les larves les plus dérisoires ont le flair merveilleux de ce qui les menace. Ils dépistent l'ennemi le mieux caché, avec une intelligence qui ne les trompe jamais, si elle ne les sauve pas toujours. L'ennemi qui était là, tapi dans les feuilles, ne devait pas menacer la vipère, sans quoi celle-ci ne se fût pas montrée si confiante, si indolente, dans un étirement d'une grâce si voluptueusement sinueuse, parmi les fleurs et les molles mousses. Je m'étais sans doute trompé; c'était mon imagination seule qui me faisait découvrir, maintenant, sous les innocentes feuilles,

un museau vorace et deux yeux ardents. Je résolus d'attendre, derrière mon arbre, sans un geste, sans un mouvement, afin de ne pas effaroucher la vipère. Robert dormait toujours...

Et, tout à coup, tandis que la vipère, d'un rampement lent, frôlait le tas de feuilles, je vis une chose merveilleuse, un des drames les plus surprenants qu'il soit donné à l'homme de contempler. Les feuilles sèches volèrent à droite et à gauche, et un gros hérisson dardant ses piquants, allongeant son museau, apparut. Avec une rapidité, un bondissement d'attaque qu'il eût été impossible d'imaginer aussi lestes chez une bête d'aspect aussi lourd, le hérisson se précipita sur la vipère, l'engueula par la queue qu'il serra fortement, et se roula en boule, son corps tout entier préservé par les mille pointes dressées, comme des piquants de lance, de sa peau. Et il ne bougea plus.

Alors, la vipère souffla horriblement. Par des élans vigoureux qui la faisaient s'élancer toute droite et brillante comme un coup de couteau, elle essaya de se dégager de l'étreinte du hérisson. En vain. En vain, elle essaya de le mordre, précipitant sa gueule chargée de venin contre les piquants de l'ingénieux animal, où elle se déchirait. Toute sanglante, ses petits yeux crevés, elle continuait à se débattre et de mordre l'impénétrable armure du monstre, dans une fureur croissant avec les blessures. Cette lutte dura dix minutes. Enfin, dans sa rage à vouloir se dégager,

elle se perfora le cerveau contre les inflexibles épées, et elle retomba, inerte, mince ruban gris taché de sang, près de la boule immobile.

Le hérisson attendit quelques instants. Puis avec une prudence, une circonspection vraiment admirables, il détendit ses piquants, risqua son museau, allongea à demi le corps, ouvrit ses deux petits yeux noirs, féroces et ricaneurs, sortit ses pattes. Puis, quand il se fut bien rendu compte que la vipère était morte, il l'avala, en groïnant, comme un porc.

Après quoi, lourdaud, repu, il se traina sur ses pattes courtes, et, fouillant la terre du groin, il se roula en boule, sur un tas de feuilles parmi lesquelles il disparut...

(*Les Vingt et un jours d'un Neurasthénique*, Fasquelle.)

EUGÈNE MONTFORT

Les Napolitains se plaisent à reconnaître que sa *Chanson de Naples* est une des plus fidèles et des plus heureuses expressions de la vie populaire dans cette ville si souvent décrite et si mal connue des étrangers. On voit que M. Montfort s'est mêlé à cette plèbe pittoresque, qu'il s'est assis dans les *trattorie* où fume le plat de *maccheroni al pomidoro* et qu'il écouta dans les *banchi di lotto* les discussions frénétiques des joueurs, enragés à la poursuite de nombres toujours fugitifs.

La patronne, une grosse mère tout en sueur, avait laissé le fond de la salle, et maintenant elle se tenait près de la table de Fra Annibale. Elle ne le quittait pas des yeux : elle avait visiblement quelque chose à lui demander. Mais elle savait bien qu'il ne lui plaisait pas qu'on le dérangeât pendant qu'il mangeait : aussi attendait-elle qu'il eût tout à fait fini. Par-dessus ses aubergines au chocolat, le bon moine avait fait glisser un grand verre de vin. Et maintenant, immobile sur sa chaise, il se caressait doucement la barbe, regar-

dant machinalement les faïences de la cloison avec, eût-on dit, une légère mélancolie : — sans doute parce que cette heure du déjeuner avait fui, qu'elle avait passé comme tout passe, et que cela encore une fois lui faisait sentir et la fuite du temps, et la vanité de toutes choses, et la poussière que nous sommes...

La grosse femme était à côté du moine ; elle se baissa vivement, et saisissant une de ses mains, elle se mit à la baiser avec passion, en disant d'un ton suppliant :

— Oh padre ! padre ! donne-moi des numéros !

L'excellent homme la regarda avec bonhomie :

— Mais tu sais bien, figlia, que je n'en ai pas.

— Oh ! tu ne veux pas le dire, tu en as, j'en suis sûre, tu en as ! Tout le monde le sait que les moines font gagner qui ils veulent.

Les gens des tables voisines s'étaient interrompus de tordre et d'avaler pour mieux entendre les numéros qu'allait dire le frère.

— Je ne sais pas, moi ! répéta fra Annibale.

— Oh ! si, tu sais ! reprit la femme. — Je t'en conjure, zi mo ! dis-les-moi... C'est que nous ne sommes pas riches. Ah ! cela nous ferait tant de bien de gagner une fois ! Si tu savais seulement un terne, padre !... Oh ! ce n'est pas par avarice, ce n'est pas par amour du gain. *E vero,* nous avons besoin d'argent ici. Oh ! dis ! je t'en prie !

Trois ou quatre voix s'élevèrent dans la salle et se mirent à implorer le moine.

— Padre! padre!

— Mais je n'ai pas de numéros, je vous assure, je ne suis qu'un pauvre homme comme vous, — fit le moine.

— Parle tout de même, parle, dis des chiffres!

Fra Annibale se gratta la tête et il dit :

— 47 et 63.

— La Tour et les Époux (1)? Mais ce n'est qu'un ambe! — dit la femme.

— Annibale ne peut pas dire plus, fit le moine.

— Alors, alors, ils sont bons?

— Je ne sais pas, dit le moine.

— Oh! merci, oh! je te remercie, oh! tu es excellent, je vais les jouer... Tu verras, zi mo, l'argent qui tombera dans ta tirelire pour tes pauvres, si je gagne... Je vais les jouer.

Et elle baisa encore la main du moine.

— Oui, belle occasion! fit tout à coup quelqu'un, à une table, d'une voix moqueuse.

C'était un vieux, un garde des finances en retraite, qui passait tout son temps à consulter les listes des numéros sortis depuis cinquante ans, et qui n'avait confiance, lui, que dans les combinaisons de nombres, et dans le calcul, pour gagner au lotto.

(1) La *Smorfia,* le livre du lotto, attribue un numéro à toute chose du monde.

— Je ne crois pas aux moines, ni aux songes, moi, — grogna-t-il. — Je ne crois qu'à la science.

— Oh! s'écria la patronne, — tu parles mal, Cocozza, tu parles contre la religion : cela porte malheur.

Le moine se tourna vers le vieux.

— Tu as donc souvent gagné, Cocozza? demanda-t-il doucement.

— Non, padre, je n'ai pas souvent gagné! — fit le vieux. — Mais quand j'aurai trouvé ce que je cherche, et ce sera bientôt, alors, je gagnerai comme je voudrai. Il y en a d'autres qui l'ont eu, le secret!...

— Alors, tu veux arriver au but tout doucement, tout doucement. C'est bien, cela, tu es un sage.

— Je ne suis pas un sage, — dit le vieux, — mais je sais bien qu'à la *bonafficiata* (1), c'est seulement par le calcul qu'on peut gagner.

Et il se replongea dans une vieille brochure crasseuse, une liste de chiffres couverte de notes au crayon.

— Au lotto, il n'y a que celui qui ne joue pas qui gagne! déclara le Piémontais en italien.

Le moine ne répondit pas. Il regarda la bonne femme, la patronne toute joyeuse, et il lui dit :

— Souviens-toi bien, figlia, que, pour gagner,

(1) A la loterie.

il te faut avoir une grande foi. Je te donne des numéros, mais je ne puis que cela, moi. C'est le Seigneur qui décide. Il ne les fera sortir que s'il estime que tu le mérites. Au contraire, s'il ne te juge point assez bonne chrétienne, il en fera sortir d'autres.

— Oh! j'ai la foi! j'ai la foi! padre! s'écria ardemment la patronne de la trattoria.

Et elle baisa encore une fois la main du moine.

(*La Chanson de Naples,* Fayard.)

MADAME DE NOAILLES

Victor Hugo félicitait Baudelaire d'avoir ajouté un rayon nouveau au ciel de l'art. On peut dire que Mme de Noailles a enrichi la poésie française d'une beauté nouvelle, la voluptueuse saveur et la couleur des fruits dont certains de ses poèmes sont tout pénétrés et resplendissants comme d'autres du parfum et de la fugitive apogée des fleurs.

Keats composait ses plus divins poèmes en laissant fondre dans sa bouche la pulpe d'une pêche vermeille... *Le poète au cœur lourd* eût aimé la sensibilité du poète au Cœur innombrable...

Parmi les divinités du Parnasse moderne, presque toujours tributaires du seizième siècle ou de l'antiquité, on pourrait figurer Mme de Noailles comme une Pomone qui descendrait autant de Ronsard que de Virgile et dont le socle serait dressé, moins devant un portique de Jean Goujon qu'au seuil d'un verger sicilien.

La même exquise sensualité se trahit dans les romans de Mme de Noailles, une semblable richesse d'expressions et d'images. Son œuvre de romancier équilibre magnifiquement, logiquement son œuvre de poète.

En s'enfuyant, Élisabeth a laissé à son ami les cahiers où depuis sa quinzième année elle écrit;

et le soir, à sa table de travail, dans la pièce transfigurée où tout tremble et devient d'or, Antoine lit ces chants désolés : violentes plaintes vers le bonheur, torture où se roule et se blesse une âme enveloppée d'un azur qu'elle déchire. Une fièvre orientale, la chaleur des pays de rocs et de myrrhe, l'andalouse Arabie ont allumé et consument ces pages.

« Ma jeunesse, mon désir et ma vie n'ont point eu cet éclat! pense Antoine. Élisabeth, songe-t-il, rose royale, fille de don Luis de Bourbon, petite-fille de don Sanche, d'Alphonse le Magnanime, des Romanceros et de Cervantès! princesse de Tolède et de Cordoue, reine des Maures, j'ai parcouru pour vous trouver l'univers et les beaux poèmes des hommes. J'ai partout cherché une voix qui répondît à ma voix. Pendant plus de trente années, — car mon deuil date du jour où je suis venu dans le monde, — votre absence me fut aussi sensible que l'est aujourd'hui votre présence. Vous vivez, je ne veux plus rien : que m'importent à présent les jardins de Cachemire que je rêvais de voir, à l'heure où les engourdit le parfum trop fort des épineux ananas? Que me font les barques de Venise dont les couteaux d'argent me fendaient le cœur? Que me fait Lara ou le Corsaire ou cette belle sultane Missouff qui, dans un conte de Voltaire, quelque soir, me parut si voluptueuse? Mon amie, que le Rhin coule en noyant l'anneau de Wagner, que sur le tombeau de René la tempête recouvre à jamais

les gémissements d'Atala, que le balcon de Vérone s'abîme et disparaisse avec l'alouette et l'échelle de soie, que de mes deux mains j'étouffe le cou de colombe d'Antigone, que m'importe, si je puis avec vous, dans un caveau secret, vivre ou mourir?... »

Et du fond de son âme, de loin, dans le silence, Élisabeth répond à cette voix :

« Je chancelais, songe-t-elle, et depuis ma naissance ne savais où poser mes pieds incertains. Aujourd'hui encore je vais en tremblant vers le bonheur; si souvent il m'a déçue. Ah! Antoine, dites-le-moi, êtes-vous mon ami véritable; mon rêve n'emprunte-t-il point votre visage? j'ai si peur! S'il faut recommencer d'espérer en vain, je ne puis. Voici le printemps, ma joie fait dans l'azur des guirlandes de roses. Je lève les yeux vers un ciel infini, étourdi, et doux, comme l'enfance, quand on avait sept ans, si vous vous rappelez... Mon cœur n'est point tout à fait innocent, Antoine; j'ai goûté à beaucoup de choses. Ayant toujours été triste et songeuse, j'ai abandonné mes mains dans des mains qui tremblaient, j'ai connu près de mes lèvres des soupirs, j'ai recherché la vie et l'évanouissement; mais à peine touchée par leur rêve, je m'éloignais de ces hommes. Échappée à ce factice amour je redevenais candide... Le matin, dans les clairs ouragans de septembre, chastement enivrée des voix de la nature, je fus la sœur errante du naïf univers.

« Heure matinale, vous me rendîtes humble et fraternelle, quand le lièvre qui passe sur la plaine, comme une lyre est empli de poésie, car son tendre museau froid, ses yeux bombés, sa terne douce fourrure, ses hautes oreilles, autant que mon cœur goûtent et retiennent le vent délicieux, le buisson vert et mouvant, la lointaine ligne des collines, la mouche désorientée, qui roule sur un rayon d'air...

« J'aime la vie, Antoine, je l'aime tristement, comme une sœur penchée sur son frère mort. Et en effet, Antoine, mes dieux sont morts. En vain au travers du feuillage je les cherche et les voudrais ranimer ! O mes dieux bleus et forts, qui faisiez vivant le tronc du bouleau, qui couliez dans la source claire, qui fûtes vous-mêmes la forêt, si bien que la jeune fille, écartant les branches du saule, entrait dans vos bras passionnés ! Quel écho d'amour demeure dans ces espaces où vos voix se sont tues ! Amoureuse des ombres, dois-je lever les mains vers un azur désert ?

« O Pan, reviens dans le bois parfumé. Que mon âme qui depuis trois mille ans garde ton culte champêtre voie luire cette nativité ! Tous les poètes, et, mon cher Pan, il est beaucoup de poètes, t'attendent dans les jardins ; ne les crois pas lorsqu'ils se pensent mystiques et convertis aux religions de Judée. S'ils disent que leur âme est altérée de mystère, c'est parce qu'ils te cherchent et qu'ils ne t'ont point trouvé. Ah ! qu'un matin de Pâques, quand sur les villes chrétiennes

les cloches danseront, vaines poupées de métal, la forêt enfin se ranime! que l'aulne entende revenir sa nymphe aux jambes mouillées, que les bergers s'élancent, que le bouc et la biche resplendissent au soleil, et que, plus haut que les cloches d'argent sur les villes, tout le feuillage chante : Pan est ressuscité!... »

(*La Domination,* Calmann-Lévy.)

HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT

Le charme, l'émotion, la délicatesse raffinée du style s'unissent, dans l'œuvre de Mme de Zuylen, à des qualités plus fortes, dramatiques ou philosophiques. Son inspiration, variée à souhait, ménage sans cesse au lecteur des surprises nouvelles. Tantôt, elle se complait à des esquisses légères, à de gracieuses variations sur des thèmes poétiques empruntés à la nature ou à la fantaisie, tantôt elle approfondit le symbolisme qu'elle sait découvrir dans le monde extérieur, ou bien elle dégage le tragique de la destinée ou le mystère de l'âme humaine.

Dans *l'Inoubliée, Copeaux, l'Impossible Sincérité* et *la Dernière Étreinte,* son talent souple et multiforme parcourt toute la gamme de l'expression littéraire.

Cependant, voici venir la plus grande fête de Kioto ; un des principaux ordres religieux du Japon va célébrer le centenaire de son origine. Le temple où la solennité doit avoir lieu est situé à une assez grande distance de la ville. Depuis les

faubourgs de Kioto jusqu'au sanctuaire, la route est couverte de pèlerins ; plus on avance et plus la foule devient compacte.

Éric, le prince et la princesse sont arrivés près du saint édifice, dont les abords sont occupés par des boutiques où l'on vend des statuettes de Bouddha, des vases plus ou moins précieux, des fleurs de lotus en métal doré, des pampilles de cuivre où le soleil allume des flammes, enfin tous les accessoires du culte, tous les articles de la dévotion indigène. Cela fait penser aux pieux magasins qui avoisinent Saint-Sulpice à Paris et Saint-Pierre à Rome. Ce sont toujours les mêmes marchands qui s'installent sous les galeries du sanctuaire, depuis que Jésus-Christ les en a chassés en vain. Une odeur d'encens imprègne l'atmosphère et semble annoncer l'approche de la divinité.

C'est d'abord un chœur de musiciens dont les instruments rappellent les anciennes trompettes hébraïques. Et la procession des deux mille prêtres s'avance faisant avec lenteur le tour du temple avant d'y entrer. Ils marchent par groupes distincts, vêtus de nuances différentes, selon les monastères auxquels ils appartiennent, robes somptueuses de damas jaunes, bleus, violets, orangés ou roses, brodés de pierres et de gemmes rutilantes, imitent un brasier aux mille couleurs qui se déroulerait miraculeusement. Ils avancent d'un pas lent en une espèce de glissement continu presque insensible, les mains jointes. Le chef

des chefs, le maître suprême va enfin paraître, le dernier.

C'est alors une minute d'attente solennelle. Deux millions d'hommes peut-être sont là réunis dans une même pensée, dans une même foi; deux millions de consciences forment en cet instant un immense foyer d'ardeur et d'extase. Il y a des nuées humaines sur la campagne, des nuées sur les chemins, des nuées sur les échafaudages que l'on a élevés autour du temple. On entend haleter un grand souffle religieux.

Enfin, le demi-dieu mortel, le représentant de Bouddha, le chef de tous les prêtres apparaît; de jeunes lévites le précèdent portant des fleurs dans des plateaux précieux que soutiennent leurs mains croisées. L'idée d'une présence divine a courbé déjà toutes les têtes. C'est comme un vent de mysticisme qui passe. Éric et la princesse s'inclinent comme les autres. Le prêtre s'érige hiératique dans la majesté de sa chappe d'or, il paraît très grand, à cause de son front levé au-dessus de tous les autres fronts qui se penchent vers la terre; sa face transparente comme le jade blanc est admirablement sereine et comme immatérialisée, ses deux bras s'ouvrent dans un geste de bénédiction qui plane : en étendant les mains à droite et à gauche sur les rangs pressés de la foule, qui ondule comme une moisson d'épis, il semble dispenser la paix du monde, et de ses doigts, que le soleil opposé fait translucides, tomber sur les âmes une manne de lumière.

Les deux jeunes gens ont la sensation d'être initiés par lui à une religion et à une vie nouvelle. C'est comme s'ils recevaient un nouveau baptême, celui de l'Orient divin. En même temps, tout ce qu'ils avaient apporté d'Europe, préjugés, sentiments originels ou acquis, idées religieuses ou morales, se détache d'eux-mêmes et s'abolit. Une âme nouvelle leur est venue, leur véritable existence date de cette heure. Tout ce qui les a séparés longtemps, tout ce qui gêne encore l'élan de leurs deux cœurs l'un vers l'autre n'existera plus : il n'est plus vrai que Gloria ne soit pas libre d'aimer, qu'elle ait été enchaînée par le mariage à un autre, tout cela c'est du passé, c'est cette vie de là-bas qui vient de prendre fin quand l'autre a commencé. Éric et Gloria sont nés une seconde fois, Bouddha qui les adopte les affranchit des vaines lois de l'Occident et ne leur en prescrit qu'une seule : la loi de l'éternel amour.

(*La Dernière Étreinte*, Lemerre.)

CHARLES PETTIT

Après plusieurs autres, dont le nom et l'œuvre sont dans toutes les mémoires, M. Charles Pettit a écrit sur la Chine, et venus les derniers, ses romans ne ressemblent pas à leurs prédécesseurs, ils ne les répètent nullement. C'est que M. Pettit a écrit sur la Chine et les Chinois d'une manière toute personnelle et neuve; il a su en dégager un humour savoureux et il a lu dans l'âme des Célestes comme dans un livre ouvert. Grâce à lui, nous savons tout ce qu'il y a d'ironie supérieure dans le salut perpétuel des Chinois de pendule. Il a défini mieux que personne la psychologie secrète de ces magots de la Chine, comme les appelait Louis XIV.

Son Excellence Li Ta Tchou (1) était tout à sa toilette, ou plutôt tout un peuple de serviteurs s'en occupait.

Car lui, les yeux dans le vague, la tête à demi renversée en arrière, ne faisait rien et pensait à bien d'autres choses.

(1) Li Ta Tchou signifie « le grand prunier d'automne ».

Simplement vêtu d'un caleçon de soie blanche et d'une légère camisole de couleur crème, il était nonchalamment étendu dans un fauteuil d'ébène aux incrustations de nacre, conservant, malgré la vulgarité du moment, une solennité impassible et une majesté infinie.

Accroupis à ses pieds, deux pédicures, avec des instruments aussi minces que des fils, grattaient la peau légère qui envahissait les ongles, tandis que son barbier favori, avec un véritable rasoir de poupée, lui polissait l'intérieur des narines.

Le perruquier, à genoux derrière le fauteuil, nattait les longs cheveux noirs qu'il venait de laver et de peigner; et, dans la chambre, une dizaine de valets, graves et corrects, portant sur leurs bras les riches habits et les parures splendides qu'ils avaient tirés des coffres, attendaient le choix du maître pour commencer à le revêtir. Un silence respectueux remplissait la salle quand Li Ta Tchou poussa un profond soupir, et tout le monde prit un air consterné, mais n'osa souffler mot.

Li Ta Tchou poussa un second soupir plus profond que le premier, puis un troisième presque déchirant. Alors Ao Yang Ing, le barbier, qui avait fini de polir les narines et en était maintenant au creux de l'oreille droite, osa demander :

— Son Excellence est donc bien affligée ?

— Extrêmement, Ao Yang Ing, répondit d'une voix dolente Son Excellence Li Ta Tchou. Je viens

de m'apercevoir d'un malheur que je crois irréparable. Regarde plutôt.

Et il lui présenta négligemment sa main gauche, si longue et si fine qu'elle semblait avoir été allongée comme une main en caoutchouc.

Ao Yang Ing, avec un vif intérêt, examina ces longs doigts presque doublés par des ongles interminables, taillés en fine pointe. Enfin, au bout d'une minute, sa figure prit une véritable expression de douleur aiguë quand il eut découvert, sur le bord externe de l'ongle du petit doigt, une légère fêlure semblable à un tout petit fil blanc.

— Mon Dieu, quel malheur ! gémit-il.

— Oui, c'est un grand malheur ! soupira de nouveau Li Ta Tchou. Il faut tout de suite faire venir le manicure le plus habile de la ville.

Et, aussitôt, Ou Lien San, le fidèle intendant de Son Excellence, traversant à la hâte les cours du yamen, se précipita dans le poste de soldats qui gardait la porte d'entrée.

Une minute après, une vingtaine de cavaliers partaient au grand galop à travers les rues étroites de Chang Sha, à la recherche des plus fameux manicures, qu'ils devaient ramener morts ou vifs.

Bientôt une douzaine de ces pauvres diables, la figure décomposée par la terreur, se trouvèrent agenouillés autour de la chaise de Li Ta Tchou, attendant un ordre de Son Excellence.

D'un geste noble, Li Ta Tchou tendit sa main

gauche vers le groupe éperdu et, d'une voix grave et solennelle, il leur tint ce petit discours :

— Vous voyez, mes enfants, ce désastre. Si l'un de vous le répare, il recevra cent taëls ; mais, s'il l'augmente, il aura la tête coupée. Quel est celui qui veut essayer ?

Les douze pauvres manicures tremblaient comme des feuilles mortes et aucun n'osait répondre.

Alors Li Ta Tchou reprit doucement :

— C'est bien simple... Si personne ne répond, vous aurez tous les douze la tête coupée.

Un frémissement parcourut l'assemblée, et le vieux Tchen Ki Ping, se dévouant pour la communauté, inclina sa tête blanche et dit tout bas :

— Je ferai pour le mieux, Excellence.

S'asseyant sur un tabouret à la gauche de Li Ta Tchou, il prit la longue main sur ses genoux, et, très ému, commença de limer l'ongle atteint, avec une espèce de petit grattoir aux dents d'acier si fines qu'on pouvait à peine les apercevoir à l'œil nu.

Il limait sans cesse, d'un mouvement rapide et léger, enlevant à chaque fois de petites rognures presque invisibles. Il ne s'interrompait que pour passer sur son travail un linge fin imbibé d'huile odorante, afin de polir quelque minime aspérité.

Ce travail de fée dura près d'un quart d'heure, qui parut un siècle à tous les assistants.

Li Ta Tchou, les yeux toujours dans le vague,

restait impassible et sévère comme une divinité.

Tchen Ki Ping, après un suprême polissage, murmura en frissonnant :

— J'ai fini, Excellence.

Li Ta Tchou lentement ramena l'ongle malade à la hauteur de son nez et, faisant loucher sur le travail opéré ses deux yeux fuyants, l'examina longuement : le petit fil blanc de la fêlure avait disparu, mais l'ongle était un peu diminué.

— Ce n'est ni bien ni mal, prononça Li Ta Tchou avec majesté. Aussi, Tchen Ki Ping, tu n'auras pas la tête coupée, mais tu n'auras pas non plus cent taëls : tu recevras simplement cinquante coups de bambou.

Et Li Ta Tchou se leva pour choisir un costume, tandis que l'intendant, s'emparant de Tchen Ki Ping, le conduisait au poste de soldats pour y subir sa punition.

Les onze autres manicures suivaient comme des ombres, respirant à peine, ayant hâte de franchir le seuil de ce palais maudit.

A la porte, Tchen Ki Ping, qui venait déjà de donner ce qu'il avait sur lui à l'intendant, pour qu'il n'augmentât pas le nombre de coups de bambou, s'adressa doucement à ses compagnons d'infortune :

— Je me suis dévoué pour vous, leur dit-il, j'ai risqué ma tête pour vous sauver : pouvez-vous me prêter quelque argent pour le bourreau, afin qu'il me frappe avec moins de force ?

Mais les autres, dédaigneusement, le toisèrent sans lui répondre.

— Je vous en prie !... supplia Tchen Ki Ping.

Alors l'un des manicures lui dit cyniquement :

— C'est inutile. Tu as voulu gagner cent taëls : tant pis pour toi !

Et il disparut dans la pénombre avec ses compagnons, tandis que Tchen Ki Ping restait entre les mains des soldats railleurs et brutaux.

Et Tchen Ki Ping, en philosophe, se mit à réfléchir, et il songea que, si la parole des grands est une chose vaine, la reconnaissance des petits ne l'est pas moins.

Le chef des soldats, voyant qu'il avait l'air si grave et si profond, le fit aussitôt enfermer, la cangue au cou et les chaînes aux pieds, dans l'étable aux cochons, afin que personne ne pût troubler ses belles méditations, où figurait agréablement la pensée du supplice du lendemain.

Ce chef des soldats était un humanitaire : il respectait la philosophie.

(*Les Amours de Li Ta Tchou,* Calmann-Lévy.)

MADAME JEAN POMMEROL

Mme Jean Pommerol est le poète du désert dont l'haleine puissante circule à travers ses pages évocatrices.

Elle a vraiment vécu sous la tente, en communion intime avec la terre des mirages et des rêves ; elle a senti le cœur de la solitude battre avec le sien ; elle a frissonné sous le passage du simoun. Elle donne à un degré émouvant l'impression de la grande et libre vie sauvage.

Ils sont dans la maison du caïd, un bouge gris, au fond d'une ruelle grise... Des burnous blancs et des visages noirs s'empilent au milieu de l'ombre ; à la hauteur d'un étage, les femmes se tiennent perchées, sans qu'on puisse discerner comment. On n'entrevoit que leurs dents blanches, leurs yeux blancs, et la mousseline blanche de leurs voiles brochés...

Ce sont ces blancheurs qui répandent parmi les ténèbres un peu de clarté mystérieuse, analogue à celle des fantômes.

Un orchestre étouffé, cymbales en sourdine, petites violes monocordes — *(rebaza)* — laisse percevoir le grand silence par-dessus son faible bruit... Et dans ce silence rythmé, dans cette nuit bleuâtre deux sectateurs des Aïssaouas, un homme trapu, une femme souple comme une couleuvre, s'agitent douloureusement. Rien n'est moins pareil à leurs danses du jour, lourdes et sautantes, — ni aux *tam-tams* des soirs, de folle gaieté enfantine, — ni aux pirouettes du *negro* qui fait la roue sur une place, agitant ses plumes de poule et ses peaux de renard... Ceux-ci cherchent la grande Extase, objet de leur culte, et l'Anéantissement et l'Insensibilité... Ils se font d'abord souffrir, jusqu'à ne plus sentir ensuite les maux ou les chocs, parce que leur organisme est anesthésié...

Et lorsqu'ils tombent, on les enlève d'un bras compatissant et fraternel. — On les envie ; on déclare à ces deux spectateurs roumis : *Fini morto !...*

Ils se balancent, les danseurs, ils se balancent éperdument, avec le dur mouvement toujours pareil du bûcheron qui fend des souches. Ils reproduisent les gestes sanguinaires qu'ont reproduits déjà les Aïssaouas leurs ancêtres... Ils immolent une proie fallacieuse. Ils partent en guerre et massacrent leurs ennemis, les yeux injectés, l'expression féroce... Et le benjoin fume dans l'obscurité, et les respirations haletantes s'arrêtent, et le petit bruit des cymbales grossit,

et des voix nasillardes psalmodient en arabe, mêlé de mots soudanais incompréhensibles, les litanies des Aïssaouas :

« Prends-moi la main, ô mon Seigneur ! »

« Remplis mon cœur de tes flammes, ô mon Seigneur ! »

« Embrase-moi de ton amour, ô mon Seigneur, ô mon Dieu ! »

Tout se presse, tout augmente. Les voix nasillardes s'enflent, le *tar* bourdonne, les hommes serrent les mâchoires, les femmes là-haut se penchent, jetant passionnément leurs bravos rapides et stridents :

— « You-you-you-you-you-you-you ! »

Car celui qui dansait s'est percé cinq ou six fois de son poignard, *et n'a rien senti*...

Nirvâna cruel, brutal, qui prend les nerfs des Roumis par sa brutalité et sa cruauté même.. L'air est plus épais... Le bouge est plus noir... Les fantômes sont plus proches... La viole pleure mystérieusement l'Extase qui vient de passer...

— « *Fini morto*... »

— « Viens, Michelle », fait soudain la voix de Jean.

Michelle tressaille. Elle regarde Jean. La vision poignante a disparu... — et le chaud soleil jette sur les laveuses et sur leurs bijoux barbares ses rayons d'or pur. A côté d'eux, de nouveau, les rires des *negros* tintent clair.

Intensité de vie exotique, de frissons malsains,

de décadence de l'âme, parmi ce monde à la fois très usé, très sauvage et très primitif : ils ont tout revécu, à la muette, en cinq minutes... Jean pâlit un peu. Michelle reste songeuse, oppressée. Et voici *qu'ils ne voudraient plus partir* en France, car le Sud les a repris. Mais ils n'osent se le dire. Même d'époux à épouse, les décisions imprudentes lient. Même d'amant à amante, le proverbe arabe de tout à l'heure garde ses droits :

« Tant que ta parole est dans ta bouche, elle demeure ton esclave. Dès qu'elle en est sortie, elle devient ton tyran. »

Ils recommencent, lentement, leur marche du côté des *séguias*. Une grande tristesse envahit leur cœur, à mesure que, dans l'éloignement, se perd le tapage gai du lavoir des nègres.

(*L'Haleine du désert,* Calmann-Lévy.)

MARCEL PRÉVOST

La faculté maîtresse de M. Marcel Prévost, pour reprendre l'expression inventée par Taine, est proprement celle du romancier. Très rares sont les écrivains auxquels elle fut départie, et l'on citerait tel maître du style qui n'a jamais pu écrire un véritable roman.

C'est que les dons littéraires n'y suffisent pas, sans le don animateur, celui qui crée la vie. Il y a le tempérament du romancier, comme il y a le tempérament de l'homme de théâtre. Il faut aussi adjoindre à cette qualité, pour ainsi dire physique, de voir la vie et de la rendre, l'imagination constructrice et la logique qui ordonne l'ensemble et les détails de l'édifice.

Tout cela, M. Marcel Prévost le possède et c'est pourquoi il est non pas un romancier mais le romancier-type. Sa manière d'écrire seconde merveilleusement sa faculté d'invention et son habileté de composition exceptionnelles : elle est souple, claire, très précise et très libre à la fois. Jamais son style ne l'emporte, il en est toujours le maître, et on éprouve à lire, en même temps qu'un plaisir délicieux, une impression de sécurité absolue. On sent que l'auteur va où il veut et on se laisse conduire.

M. Marcel Prévost a écrit tous les romans. Le roman du mysticisme dans le *Scorpion,* et celui de la mater-

nité douloureuse dans *Mlle Jauffre;* le roman de la jeune fille moderne dans les *Demi-Vierges* et leur contre-partie, les *Vierges fortes;* le roman de la guerre et de la paix dans *M. et Mme Molock*. Ses *Lettres de Femmes* sont le roman fragmenté de la Parisienne qu'il adore et qui le lui rend.

DES VOYAGES

... Partir, c'est renaître un peu : partir, c'est commencer une ère nouvelle de la vie, et l'indéfectible espoir de joie qui est en nous, endormi sous la fadeur des jours ordinaires, présage que les lieux étant changés, notre fortune changera...

... A force de vivre des jours neutres et de faire sans cesse banqueroute à ses projets, on finit par ne plus croire à la magique puissance de ce mot : Demain... Mais le jour du départ est un « demain » exceptionnel, dont l'inconnu demeure gros de promesses.

On compte bien aussi, sans se l'avouer, que la destinée, dans la nouveauté des lieux, organisera un jeu d'événements divertissants et favorables...

L'œuvre d'art qui n'a pas encore été vue, le paysage dont on connaît la seule renommée, la ville célèbre qui vous fut racontée, l'âme sœur enfin que l'on rencontrera peut-être... de tout cela on attend la violente secousse inhabituelle,

l'instant d'extase auquel on dira, comme le Faust de la tragédie : « Arrête!... tu es si beau!... »

. . . .

Or, l'expérience de chacun nous démontre que le voyage déçoit toujours le voyageur. Il ne peut pas en être autrement. L'imprévu seul nous arrache le cri de l'émotion; tout paysage, toute ville, tout chef-d'œuvre annoncés et goûtés par avance s'amoindrissent en se précisant. Notre provision d'admiration excède toujours nos dépenses.

Rarement le voyageur avoue sa déception : le besoin de mensonge qu'un proverbe attribue à l'homme qui vient de loin, prouve abondamment que ce revenant rapporte un bagage de souvenirs plus mince qu'il n'espérait. J'ai entendu, un jour, une femme demander naïvement pourquoi les paysages étaient toujours plus beaux sur les photographies que dans la réalité. Cette femme naïve n'était point une sotte : c'était une imaginative. Quand elle regardait les photographies d'un site, elle les parait idéalement d'une lumière, d'une perspective, d'une sérénité que la vue directe du site n'offrait jamais aussi prestigieuse.

L'embarras, le malaise des voyageurs lors de leur première présentation à quelque célèbre spectacle de la nature, de l'art est curieux et divertissant à observer... Quelles pauvres phrases apprises sont alors invoquées à la rescousse de la sensation défaillante! Quels adjectifs fatigués tentent de contraindre une admiration qui se

dérobe ! Paysage, état de l'âme, disait Amiel, on a galvaudé ce mot : comme il reste vrai ! Et l'âme du voyageur est juste dans l'état qu'il ne faudrait pas pour juger les choses nouvelles qu'il voit : elle est à la fois harassée et prévenue ; elle veut éprouver une certaine sensation et ne le peut plus ; la liberté et la vigueur lui manquent du même temps.

. . . .

L'attrait mystérieux du voyage, comme celui de l'amour, ne souffre guère des déceptions passées. Et cela tient, je crois, à un phénomène complémentaire du mirage qui nous attire hors de chez nous... Le voyage nous a déçu. Les paysages insignes nous étonnèrent par leur banalité ; le soleil de minuit esquiva notre rendez-vous ; Venise nous fut pluvieuse et fiévreuse ; nous entrevîmes les Trossachs à travers un brouillard inextricable... cependant nous gagnons d'abord au voyage de rentrer chez nous avec enivrement. Et là, dans le délicieux automne de Paris, quand les réverbères recommencent à s'allumer de bonne heure, quand les premières flambées raniment les cheminées ; avec les amis retrouvés, et qui semblent, après l'absence, plus amis, plus nécessaires, nous échangeons des impressions de route. Le match d'amplification rétrospective commence : il s'agit d'imposer à autrui l'admiration de ce que nous n'avons pas admiré. Alors triomphent les narrations de tempêtes, un peu aggravées, les évocations de soleils couchants un peu redorés...

Nous habillons le squelette de nos souvenirs, et nous sommes si bien dupes de notre jeu, que tantôt nous ne retrouverons plus la laide maigreur de l'armature sous ses riches atours. Rêvé dans l'enthousiasme, accompli dans l'ennui et la déception, le voyage vu, dans le passé, se pare de nouveau de splendeurs imaginaires... Nous voulons avoir vu ce que nous aurions dû voir, ressenti ce que nous rêvions de ressentir : et nous arrivons assez facilement à en donner l'illusion, non seulement à qui nous écoute, mais à nous-mêmes. Quelques mois après le retour, nous avons ingénieusement recrépi, repeint nos souvenirs. Dans le confortable de notre foyer accoutumé, nous apercevons la splendeur magique du soleil de minuit, l'émouvante langueur de Venise, la poésie des lacs écossais... Le recul dans le temps restaure le prestige suscité, avant le départ, par l'éloignement dans l'espace.

MADAME RACHILDE

L'œuvre considérable de Mme Rachilde est infiniment variée d'inspiration et de ton; on y trouve, par exemple, des analyses très audacieusement réalistes des mœurs modernes, de vigoureuses études sur certains coins de l'enfer parisien et des évocations puissantes du passé, des visions historiques qui frappent l'imagination par une âpre et farouche grandeur.

Le caractère dominant de cet écrivain est une sorte de violence généreuse qui l'a toujours emporté loin du banal et du conventionnel.

LA BUVEUSE DE SANG

Toute seule, toute rouge, comme ivre, cette pleine face d'une éternelle effrayée par un mystère qui n'est peut-être que l'éternel désespoir de son propre néant, la Lune roule sur un ciel immense dont l'étendue semble doublée encore de l'immense étendue de la lande.

Et déserte, et brune, maintenant, de rose qu'elle est le jour, comme frappée d'une terreur mortelle causée par son propre silence, la lande

déroule sa chevelure inculte, coupée, au milieu, de la raie livide d'un sentier qui va rejoindre le ciel, tout là-bas, tout là-haut, à perte de vue.

C'est une belle nuit, paisiblement extraordinaire, où il n'y a rien qui ne soit calme et troublant.

De près, au loin : personne. Ni grand chapeau, ni toiture de maison. Personne... sinon que la Lune a l'air de quelqu'un!

Dominatrice, impérieuse, ouverte en rond comme un puits d'or, aspirant tous les aromes et tous les souffles, elle avance, un peu de travers, titubant d'une énorme ivresse tranquille, elle hume des choses ou des êtres dont les multiples vies, s'étouffant, font ce silence mortel qui frappe de vertige.

Dans la bruyère, des oiseaux, réveillés à sa lueur d'incendie, demeurent immobiles, les ailes palpitantes, les yeux fixes et la contemplent avec stupeur.

Dans le sentier, les menues couleuvres des sables, regagnant leur gîte, s'arrêtent, dressent la tête, battent le sol de leur queue fine, et regardent, à leur tour fascinées, le flamboiement nouveau de cette gueule d'hydre.

Des myriades d'insectes funèbres sortent, sans bruit, de leur trou, et quelques-uns, pour la mieux découvrir, ont mis des lunettes d'émeraude.

Une heure s'écoule, solennelle, où plus rien ne bouge, mais là-haut, lentement, insensible-

ment, la face de la Morte d'effroi s'avance de son vol muet de vampire et cherche...

... Elle cherche, car elle est comme penchée sur la lande ; elle s'incline, très saoule, désireuse de boire davantage ; elle aspire, elle hume, elle attire, à sa bouche ouverte en puits d'or, tout ce qui est de l'esprit ou du sang.

Voici que là-bas, par le sentier livide, une petite forme noire arrive. C'est d'abord un insecte, une fourmi debout, une couleuvre ondulant sur sa queue ; ensuite un oiseau, marchant les ailes traînantes ; enfin, c'est une femme. Elle est toute jeune, a une figure pâle et ronde, encadrée d'un bonnet rond, serre-tête de velours comme en ont les innocentes des hospices pauvres, des mèches blondes passent le bonnet en rayons glissants ; elle porte la jupe ronde à plis pressés autour de la taille ; ses sabots sont ronds, à bouts camus, et ses mains, petits astres satellites, se balancent sur son tablier large : c'est une belle fille de Bretagne aux yeux clairs qui béent pour ne pas voir.

Et elle marche sans savoir où aller, titubant un peu, les jambes gourdes, lassée d'une infinie langueur. Elle regarde la Lune, et la Lune doit l'avoir vue ; sa face transparente de morte poitrinaire est devenue plus sombre, plus rouge de sang corrompu, et on devine qu'une pensée obscure enténèbre les lointains du monstre d'or.

La petite paysanne s'assied sur la bruyère, n'en pouvant plus, les seins tenaillés par des dou-

leurs légères comme les âpres caresses de l'*herbe-qui-chatouille.* Il n'y a donc pas de remède à son mal? La vieille grand'mère qui lui a dit : « Marche! » sait-elle au juste pourquoi il faut marcher? On dormirait si bien sur la lande à cette heure où le grillon n'ose plus chanter! On dormirait si bien... et elle s'étend, tellement fatiguée que ses yeux se ferment malgré sa volonté de les tenir ouverts, rapport aux mauvais anges...

Elle a quinze ans et elle rêve, depuis trois nuits, qu'elle mange de la terre. Elle est remplie d'un mal bizarre dont on ne peut lui dire le nom. La vieille mère-grand, idiote aux gestes vagues, tout ce qui lui reste de famille, déclare que c'est la lune qui est cause de çà, et, en dirigeant son bras du côté de l'Océan, par delà les landes désertes, elle répète :

— Oui, c'est *elle* qui fait partir la mer, c'est *elle* qui fait venir les femmes...

Comme la vieille est sourde, elle n'entend pas le rire incrédule de la petite; elle garde rigidement son bras levé, les yeux fixes, debout devant la vitre où s'allume l'*Ennemie,* la Blonde Tête coupée qui cherche éternellement tout le sang répandu de son corps d'autrefois.

— Marche! Marche! crie la vieille. Va donc! C'est la Lune qui est cause de tout!

Elle montre le poing, peut-être à la Lune, peut-être à la fille, et la fille, épeurée, s'en va, ne se souciant plus de rire, car l'heure des farfadets a sonné pour la lande.

... L'enfant ne peut lutter contre le bon sommeil qui la prend, elle s'endort. Cette fois, elle rêve que la Lune l'embrasse, que la Lune est une bouche de miel.

— C'est *elle* qui fait partir la mer, entends-tu, Marivonnec!

Quand se réveille la pauvre fille, il fait nuit noire; et elle pleure, tout isolée dans sa honte de vierge surprise, elle pleure parce que la Lune n'éclaire plus son chemin, qu'elle se sent perdue à travers le monde, et surtout parce que personne ne l'aime.

Dolente, elle s'en retourne, petite ombre laissant des taches d'ombre sur le sentier livide; elle s'en retourne pleurante, mais, là-haut, cachée sous le deuil du ciel, doit ricaner la Lune, la Lune, fleur de feu, qui vit du sang des femmes!...

(*Contes et Nouvelles,* Mercure de France.)

PAUL REBOUX

La Maison de Danses est un livre vivant, chatoyant, bruissant, où l'on entend claquer les castagnettes, où l'on voit se cambrer, avec le *meneo* traditionnel, la taille des Andalouses, fringante ainsi qu'un reptile irrité, selon le vers de Baudelaire.

Ceux qui aiment le charme fantastique des danseuses de Goya, irréelles sous les dentelles et les châles, se plairont aux ébats d'Estrellita, la ballerine, qui passe à travers ces pages, avec la beauté de son visage parfait, de sa chevelure pesante et sombre, de sa bouche éclatante comme un œillet de chair vive.

La jeune fille exécuta d'abord la madrileña. Après une promenade rythmée, elle se mit à courir avec légèreté. Elle paraissait soulevée de terre, ailée par les bouts flottants de la dentelle. Ses pas étaient assourdis; la forme de son corps devenait incertaine, se dissipait en quelque chose d'aérien, d'une immatérialité charmante. La musique s'alanguissait. De longs arpèges fluaient de la guitare, le piano modulait une souple mélodie.

Après un temps d'arrêt, la danse se fit plus alerte. Elle exprima la joie par des battements scandés, et s'acheva dans une troisième reprise, où les castagnettes, délivrées du silence, éclatèrent avec un tapage assourdissant.

Sans interruption, un boléro suivit. Le danseur avait rejoint Estrellita. Ce fut un spectacle de jeunesse heureuse que celui de ces deux corps mêlant leur souplesse, et dont les attitudes se reflétaient harmonieusement, selon les regles de la danse.

Une tempête d'applaudissements les récompensa. Plusieurs fois ils durent remonter sur la scène, appelés par les recrudescences de l'ovation.

— C'était bien?... Vous êtes content?... demanda-t-elle à Ramon, dans le vestiaire.

Il la baisa avec un attendrissement exalté.

— Tu t'élèveras plus haut que toutes les autres!... Nous ferons de toi un prodige!

— C'est un miroir de Dieu, cette jolie! déclara la vieille, qui entrait.

Les danseuses se précipitaient à sa suite. Chacune embrassait Estrellita, l'accablait de félicitations. Le guitariste prédisait une gloire incomparable. Elle, souriante, lasse, s'était assise. Elle s'éventait à coups rapides. Ses yeux brillaient; sa poitrine s'agitait; quelques mèches libres flottaient autour de son visage.

Là-bas, le public bourdonnait. Des gens s'in-

terpellaient par-dessus les rangs. Un homme, debout, brailla vers le fond :

— Hé! l'oncle Pépé!... Tu as vu ça?...

Dans la fumée, une voix lui répondit :

— Les puces ont de la chance de coucher avec elle!

Et un gros rire parcourut la salle entière.

— Allons, mes enfants, fit Ramon, en scène!...

Tout le groupe le suivit. Il y eut une séance de tango. Comme on criait : « La niña! Une autre fois la niña! » Ramon décida qu'elle exécuterait le vito.

Elle attrapa la coiffure de Pepillo. Le haut de sa figure s'ombra sous le large bord. Puis, un poing sur la hanche, cambrée, altière et provocante, elle fit le tour de l'estrade.

Le vito est l'interprétation chorégraphique d'une course de taureaux. Un chapeau, qu'on met à terre après s'en être éventé, figure la bête. Estrellita mima d'abord les manœuvres des chulos harceleurs, avec leurs capes déployées. Elle tenait un foulard qui devenait parure ou manteau, selon qu'elle le posait sur sa tête ou qu'elle le faisait claquer au vent de sa course. Ensuite, dressée sur la pointe des pieds, les bras arrondis, elle feignit de planter des banderilles. Avec une souplesse alerte, elle se dérobait, ou fuyait à reculons. Puis ce fut la mise à mort. Elle décrivit un cercle en frappant du pied, tandis que sa main

droite pointait une épée imaginaire. Enfin, elle se courba, ainsi qu'on eût fait pour porter une estocade; mais son élan la plia jusqu'au sol. D'un geste vif, elle ramassa la coiffure et s'en couvrit.

L'assistance avait épié ce jeu, dont des cris accueillirent l'issue. Plusieurs bottes de roses, lancées d'une loge, vinrent choir autour d'Estrellita. Ce fut le signal de l'enthousiasme. On fit voler sur la scène l'œillet du corsage, du chignon ou de la boutonnière. En une minute la petite marchande de fleurs et de programmes vit son panier dégarni. Des bouquets, des gerbes, s'abattaient comme un tourbillon d'oiseaux écarlates et blancs que la danseuse eût charmés. L'air se parfumait, traversé de fleurs qui papillonnaient de toutes parts. Maintenant, l'estrade entière était rose d'une éclatante avalanche.

Alors Estrellita sourit. Une inspiration lui venait. Pas à pas, elle improvisa. Elle levait les pieds, et les reposait entre les fleurs, sans en meurtrir aucune. Les tiges, saisies et brandies tour à tour, prolongeaient la souplesse de ses gestes. Elle semblait l'âme incarnée des roses; son corps tournoyant ondulait comme une vapeur d'encensoir. Elle se baissa, rassembla les gerbes, les monta jusqu'à son front, et les effeuilla par secousses légères. Un tonnerre de bravos retentit. Excitée par la joie de son triomphe, chatouillée par la pluie des pétales qui mettaient des touches fraiches sur sa peau, ivre de senteurs, le cœur battant, les lèvres entr'ouvertes, les prunelles

noyées, Estrellita dansa longtemps ainsi. Il se dégageait d'elle une volupté si prenante qu'on se taisait pour voir comme on se serait tu pour écouter, et que les hommes l'étreignaient de leurs yeux ardents.

(*La Maison de Danses,* Calmann-Lévy.)

HENRI DE RÉGNIER

C'est une noble figure dans les lettres que celle de Henri de Régnier. Il est impossible, en le nommant, de ne pas évoquer d'abord ses poèmes, tout ce cycle de créations idéales qui va des *Poèmes anciens et romanesques* aux *Médailles d'argile* et aux *Roseaux de la Flûte*. Il est certaines grandes choses : la beauté des pures légendes médiévales, la grâce limpide de l'art grec, la majesté mélancolique des immenses parcs solitaires, le rêve des statues auprès des fontaines tressaillantes sous la chute des feuilles automnales, qui semblent n'avoir été vraiment comprises et dites que par lui.

Le romancier est aussi idéaliste que le poète, mais avec un apport de réalité dont celui-ci n'avait pas besoin.

Ce qu'il faut louer dans l'auteur de la *Double Maîtresse* et des *Rencontres de M. de Bréot*, c'est un sens de l'élégance sentimentale ou libertine que lui eussent envié les conteurs du dix-huitième siècle, on ne sait quoi d'infiniment aristocratique et français, de hautain, de raffiné et de charmant à la fois. Tout cela, au reste, pourrait se définir par ce seul mot : la race. Personne n'a plus de race que M. Henri de Régnier; bien peu en ont jamais eu autant.

LA COUPE INATTENDUE

Passant, accepte de ma main cette coupe. Le cristal en est si pur qu'elle semble façonnée de l'eau même qu'elle contient. Bois-y, lentement ou vite, selon ta soif. La journée fut chaude, car le crépuscule reste si tiède qu'on croirait que le jour n'est pas mort. Par quel chemin as-tu passé? Viens-tu des rives du fleuve ou des marais saumâtres ou des plages de la mer? As-tu brisé des roseaux, marché dans la vase ou foulé des sables mous? Tu as mis longtemps à venir; c'est pour cela que tu me rencontres. Je crains le jour. Les voyageurs du soir me rencontrent seuls. Je crains le jour. Ma robe tombe en plis moins harmonieux le long de mon corps amaigri; si ma chevelure parait encore riche et rousse, c'est son automne qui la pare. Le fard de mon visage le rend pareil à un fruit trop mûr; mon sourire ne s'achève plus sans devenir une ride. Ne regarde pas ma figure; bois et détourne la tête. Je me tairai; tu écouteras couler la fontaine. Si le breuvage que je t'offre te réconforte, sois reconnaissant à la source. Assieds-toi un instant sur sa margelle de pierre et pense aux Nymphes qui l'habitèrent. Ne crois pas que j'en sois une et sache ce que j'ai été. Ce n'est pas un vain récit; tu y apprendras un des secrets du bonheur et peut-être le vrai sens de l'amour. Écoute-moi

parler sans lever les yeux, voyageur fatigué, et, quand j'aurai fini de dire, tu ne me verras plus. L'ombre s'accroît vite ; j'y rentrerai à mesure qu'elle augmentera, et tu pourras continuer ton chemin sous les étoiles en te souvenant de ma rencontre près de la fontaine de la forêt.

Les oiseaux, chaque année, passaient, à l'automne, en vols migrateurs, au-dessus de la ville que j'habitais. Ce fut peu de jours après leur départ annuel (déjà, peut-être, ils avaient traversé la mer) que mourut, lentement, l'ami qui m'aimait. La patience de son sourire dura jusqu'à sa mort. Une tristesse se répandit sur son cher visage. L'hypocrisie de sa bonté ne put se survivre, hélas ! et je compris qu'il n'avait pas été heureux.

Nous nous aimâmes peu à peu. Nos maisons se faisaient face. Longtemps il passa devant mes fenêtres et, comme j'étais belle, je le regardais. Un jour, ne me voyant pas, il entra. Je filais dans la petite cour intérieure. Le bourdonnement du rouet se mêlait au roucoulement des colombes, sur le rebord du toit ; parfois, une plume tombait ; au-dessus de nous des nuages gonflés s'effilochaient dans le carré du ciel bleu et chaud. Il entra et s'assit auprès de moi ; chaque jour il revint. Il eut toute mon âme. Il le savait et nous nous le disions. Il posséda toutes les clefs de mes pensées et nous vécûmes dans la commune divination de nous-mêmes. Il fut mon maître spirituel, mais nos lèvres qui se dirent tout ne se tou-

chèrent jamais. Les siennes, pourtant, pâlissaient peu à peu ; son sourire s'endolorit mais garda sa douceur, et s'il eût persisté sur sa face morte, j'ignorais à jamais l'irréparable tort de mon crime et de ma folie.

Je l'ai su, mais trop tard, hélas! je lésais son attente par des dons inutiles. L'amour est pareil à lui-même, et la réciprocité de nos sentiments en annulait le prix. L'effigie seule eût différencié un même métal dont nous échangions en aveugles les monnaies vaines. Qu'importait la connivence de nos pensées? Y a-t-il rien dans une âme de femme qui n'existe dans un esprit d'homme? Ah! pourquoi me suis-je refusée à ses caresses, pourquoi n'ai-je pas animé de mon souffle la statue mystérieuse que façonnait, à tâtons, notre double amour? Ah! comme il le souhaita dans le silence de son désir et le secret de sa convoitise, et je n'ai pas compris la muette demande de ses lèvres qui ne touchèrent les miennes que mortes, mortes d'elles à jamais!

C'est ma bouche que j'aurais dû offrir à sa bouche, et ma chair et mes cheveux et les ongles de mes mains. Il eût goûté la fraîcheur de ma peau et le parfum de ma beauté. Nue, j'aurais habité ses songes après avoir partagé sa couche, et j'aurais laissé dans son souvenir comme l'empreinte de mon corps sur du sable.

O sables! sables, sables du Styx, sables noirs des grèves éternelles, vous recouvririez bientôt mon sommeil quand je descendrai vers vos rives

dont j'entends déjà sous mes pas le bruit fatal et souterrain.

Ma vie s'achève ; je l'ai vécue, jour par jour, dans l'horreur de racheter ma faute. Pour me punir d'un refus imbécile et involontaire, j'ai abandonné mon corps aux bras vulgaires des passants. Tous ceux que traversait, à ma vue, l'éclair d'un désir l'ont assouvi librement sur l'offre de ma complaisance. Ils furent nombreux, ceux qui goûtèrent le don repentant de moi-même. Il y en eut de lourds de vin qui confondaient leurs baisers avec les hoquets de leur saoulerie; d'autres, hâves de jeûnes, se rassasièrent aux fruits de mes seins. Certains m'étreignirent au hasard, du soubresaut de leur caprice; d'autres épuisèrent sur moi la ténacité de leur obstination. J'ai satisfait les hâtes de la passion et les acharnements de la luxure. L'aube claire a perlé sur mon corps nu et le soleil a tiédi ma peau sèche.

Maintenant, le crépuscule est arrivé; les passants ne se retournent plus. J'ai quitté les villes; personne ne m'a retenue par le pan usé de mon manteau. J'ai fui la ville pour ce bois écarté. Il est vaste et solitaire; des routes se croisent autour de cette fontaine, l'eau en coule continuellement claire. Si quelqu'un vient, je me baisse, et, dans cette coupe de cristal, je tends à sa soif ce que j'aurais offert jadis à son envie, la gorgée inattendue et délicieuse que j'ai jadis tâché d'être pour quiconque en convoita la conviviale fraîcheur.

Voilà, ô voyageur, pourquoi tu me rencontres ici. Je t'ai parlé pour t'apprendre l'erreur d'une vie douloureuse.

La nuit s'accroît, poursuis ta route, et quand tu heurteras de ton bâton la porte de celle qui t'aime, que, dénouant tes sandales, tu lui auras dit les péripéties de ton voyage et la rencontre singulière, au lieu d'écouter les questions de sa curiosité ou de sa sollicitude, sans réponse, ferme sa bouche d'un long baiser.

Les paroles sont vaines; je me tais; adieu. L'amour est un dieu muet qui n'a de statues que la forme de notre désir.

(*La Canne de jaspe*, Mercure de France.)

JEAN RICHEPIN

Le grand poète des *Blasphèmes*, de la *Glu* et de la *Mer*, le dramaturge de *Nana-Sahib*, du *Flibustier* et du *Chemineau*, a écrit de beaux romans qui sont devenus populaires, *les Braves Gens*, *Miarka*, *la Fille à l'Ours*. Son œuvre est aussi variée que nombreuse et ce serait le fait d'une critique bien superficielle ou bien injuste que d'en retenir seulement la partie la plus outrancière, celle qui, jadis, fit scandale. Le scandale est oublié, l'œuvre et la gloire demeurent. Mais il serait tout aussi absurde de ne pas reconnaître que M. Richepin est avant tout le chantre de toutes les Bohêmes : celle des Bohémiens de race touranienne et celle des bohèmes parisiens. Il a compris ses héros et il les aime, nous dit-il lui-même. Il a expliqué, pour emprunter ses propres termes, leur manière étrange de résoudre le problème du « combat de la vie », leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, et ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossie, crapuleuse, et qui est la joie puissante, la belle joie au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine; le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boues, même sur les caillots de sang.

Le début de *Miarka*, l'arrivée de la roulotte des romanichels en plein pays de Thiérache, est une des belles pages de la littérature contemporaine.

ÉTOILE ÉTEINTE

Tout ce que je sais d'elle, en vérité, et tout ce que peuvent en savoir les savants qui en savent le plus, et tout ce qui leur sera permis d'en jamais savoir, même au prix des plus ingénieuses et des plus patientes recherches, c'est qu'elle était mime, qu'elle parut deux fois en public, et qu'elle eut, comme on dit aujourd'hui, du succès.

De cela, de sa jeunesse, de son charme, de son talent, il n'y a pas à douter, et la critique la moins indulgente s'userait les dents à vouloir y mordre, puisque la chose est dûment constatée par un témoignage indiscutable et puisqu'il nous en reste la preuve en un feuilleton qu'on est bien obligé de proclamer lapidaire.

Mais était-ce une enfant encore ou déjà une femme, et sa grâce qui fit plaisir le fit-elle comme un bouton de rose aux tendres promesses ou comme une fleur en plein épanouissement de luxuriantes corolles, voilà ce dont je n'instruirai personne et ce dont personne au monde ne nous instruira, ni moi, ni personne.

Et par quel genre de charme et de talent séduisit-elle les spectateurs délicats, blasés, diffi-

ciles à satisfaire, qui portèrent sur elle un jugement favorable, c'est ce qui, jusqu'à la consommation des siècles et pour les curieux les plus sagaces, les plus fertiles en fureteuses inductions, demeurera une énigme à jamais sans réponse.

Il est loisible de supposer qu'elle fut une mime tragique, au masque impérial, à l'allure de déesse, aux grands gestes larges évoquant les sanglantes horreurs des familles fatales et les enveloppant de ce voile de beauté qui, dans la statuaire antique, revêt la douleur et l'atrcoité elles-mêmes de splendeur et d'eurythmie.

Mais rien non plus ne défend d'imaginer qu'elle fut une mime comique, la bouche moqueuse, les yeux pailletés de joie, la démarche légère, avec de jolis gestes vifs et spirituels, faisant la nique aux pères avares, aux soldats fanfarons, et allumant sur toutes les bouches le rire inextinguible à l'éclair de ses dents éblouissantes.

Et c'est une hypothèse raisonnable encore, que de se la figurer en mime lascive.

Qu'elle fût aimée, étant aimable, on doit le croire, et croire aussi qu'elle ne resta pas insensible aux amours qu'elle inspirait, d'autant qu'il n'y a guère d'exemple, ou plutôt qu'il n'y en a pas, d'une mime s'astreignant à vivre comme une chaste vestale confite en sa virginité ou comme une sage matrone fileuse de laine conjugale.

De qui elle fut aimée, il n'importe pas de le

connaître et on le devine assez, connaissant qu'elle plut et en inférant que ce fut à plus d'un, à des vieux et à des jeunes, à des sénateurs et à des sportulaires, à tous ceux que son jeu et sa joliesse avaient ravis, et sans doute à des camarades qui n'avaient pas encore eu le temps de l'envier.

Mais qui aima-t-elle, de ces innombrables amoureux, et à qui fut réservé le rare délice de la posséder lui seul après les deux mémorables représentations où elle fut possédée par l'admiration d'une salle entière, tel est le secret qu'elle a emporté avec elle et que nul flambeau n'éclairera plus dans l'impénétrable nuit de son cœur éteint.

Il est doux de penser que ce fut quelque jeune et beau patricien qui, à coups de sesterces, s'était payé ce précieux régal, et qui, en cette maîtresse d'une nuit, trouva la consolation de son existence lasse et morne, et reprit goût à la joie de vivre en la sentant elle-même si joyeuse de se donner et prête à vivre pour lui jusqu'à en mourir.

Peut-être est-il plus doux encore de songer à un compagnon de cirque, un belluaire, un gladiateur, une brute superbe et forte, en qui elle aurait rencontré le maître, le mâle, et dont elle aurait voluptueusement savouré la domination, avec les angoisses de le voir demain tomber rouge sur l'arène, embrassé par un fauve, baisé par un glaive.

... Mais tout cela, on a le droit de le rêver seulement, et rien n'autorise à l'affirmer, et aucun commentaire ne peut le faire jailir du texte,

pourtant si clair, si vigoureusement exprimé, si décisif, qui nous apprend que cette graçieuse a existé, qu'elle fut mime, qu'elle parut deux fois en public et qu'elle eut, comme on dit aujourd'hui, du succès.

Ah! combien souvent j'y ai rêvé, sur ce texte, depuis le jour où il m'a sauté aux yeux, brusquement, tandis que je feuilletais d'une main nonchalante ce bouquin peu propice au rêve, cependant, ce bouquin d'épigraphie, aux marges duquel plusieurs générations d'érudits avaient gribouillé des arabesques de notules farcies d'abréviations en grimoire!

Et combien souvent vous y revêrez sans doute, comme moi, à ces quatre mots évocateurs, quand je vous les aurai révélés, et quand à leur tintinnabulation vous entendrez, comme moi, s'éveiller tout le monde endormi qu'ils suscitent, tout le monde de la décadence romaine, tout ce monde dont nous avons encore le sang dans les artères, et quasi la mémoire atavique!

... Et ainsi vous la verrez, vous croirez la voir, ou plutôt la revoir, la petite mime dont je vous parle, et de qui je ne sais rien, en vérité, rien de plus que vous, rien de plus que personne, et de qui personne au monde ne saura jamais rien de plus, sinon qu'elle était mime, qu'elle parut deux fois en public, et qu'elle eut, comme on dit aujourd'hui, du succès.

Et vous aurez beau n'en rien savoir de plus, vous ne pourrez douter ni de son existence, ni de

sa jeunesse, ni de son charme, ni de son talent, puisque la chose est dûment constatée par un témoignage indiscutable, à l'abri de toute malveillante critique, et puisqu'il nous en reste la preuve en un feuilleton qu'on est obligé de proclamer lapidaire.

Lapidaire au sens strict du mot, gravée sur une pierre tombale, mais sans autre indication (car le nom de la morte est effacé, sauf deux lettres le féminisant), lapidaire et simple et glorieuse est l'épitaphe de la petite mime inconnue, dont il est dit en quatre mots : *bis saltavit, et placuit* (deux fois elle mima, et elle plut), cela, et c'est tout.

C'est tout, et c'est assez, n'est-ce pas, pour qu'à la tintinnabulation de ces quatre mots évocateurs s'éveille tout le monde endormi qu'ils suscitent, et pour qu'on connaisse cette mignonne, cette charmante, cette exquise, et pour qu'elle plaise encore comme elle plut jadis, et qu'on en soit à tout jamais l'impuissant et fol amoureux.

(*Contes de la décadence romaine,* Fasquelle.)

*

LOUIS DE ROBERT

De jolis livres, à la fois légers et tendres, pleins d'émotion et en même temps de parisianisme — contraste charmant — avaient précédé ce beau livre : *Le Roman d'un malade*.

C'est bien, en effet, le roman de la Maladie que M. Louis de Robert a écrit là, avec ses mélancolies, la grisaille de ses longues rêveries et aussi ces instants de lucidité surnaturelle et redoutable où l'esprit semble planer au-dessus de la chair, dont il est presque séparé déjà. Ajoutons que depuis Rodenbach, on n'avait pas mieux évoqué la vie mystérieuse des chambres hantées par la souffrance ou l'ennui de l'homme.

A ce moment, par la porte restée entr'ouverte, la mère de Mme Aublay m'aperçoit. Je me suis arrêté d'instinct devant son visage bouleversé, tandis qu'elle vient à moi, ne sachant trop ce qu'elle fait, et me prend la main.

— Ah! monsieur, c'est fini! Elle a fini de souffrir à l'instant même; la pauvre enfant est au ciel...

Je l'écoute avec un saisissement qui m'ôte la vue de ce qui m'entoure. Je ne vois plus ses traits altérés, l'espèce d'exaltation qui la possède, ni la porte que je franchis machinalement conduit par elle. Je ne vois, je ne sens, je ne me rappelle qu'une chose : c'est que, cette jeune femme, je l'ai quittée hier dans ce couloir. Elle s'était levée. Elle allait mieux. Je l'ai reconduite jusqu'à sa porte. Elle souriait; elle m'a dit au revoir; et ce matin elle est morte... Elle était debout; elle marchait comme je marche, et, ce matin, elle est morte...

Sur son lit, la voici étendue. C'est elle qui est là, que je retrouve, à peine plus pâle que d'ordinaire, la tête seulement un peu rejetée en arrière comme une coupe renversée.

Que la mort fait donc peu de bruit! Le silence qui est à la fin de tout s'est installé là, et je demeure sur le seuil, fasciné par la grande, la terrible, l'insondable énigme. Pauvre petite créature de douceur et de mélancolie ! Elle est encore pareille à elle-même, et ce n'est plus qu'une enveloppe vide qui fait illusion, comme ces vêtements qu'on quitte conservent un instant la forme et la chaleur du corps.

Les sentiments que l'on éprouve là sont impuissants à s'exprimer. On se répète : « C'est fini », et c'est toujours la même stupeur. Quel faible tressaillement en passe dans la page ? Rend-elle notre trouble, la déroute de notre esprit et l'horreur qui nous glace lorsque le fléau frappe si

près de nous, laissant après lui, dans la chambre, sa menace suspendue? Nous nous tournons de tous côtés, étonnés de l'immobilité de l'air, que cette catastrophe n'a même pas ébranlé. Quelle ombre s'est répandue? Comment cela s'est-il fait? Que se passe-t-il? Que se passe-t-il, quand la mort accomplit son œuvre et que la matière animée, en une seconde, se métamorphose en loque?

Cette chose qui remuait ne bouge plus. La merveille est détruite. Maintenant, on peut crier, ces oreilles ont cessé d'entendre. On peut sangloter devant ces yeux grands ouverts. Les petites lampes intérieures en sont obscures désormais. La nuit s'est faite derrière ce front. De ce visage, le sourire vient de s'effacer; et, tout s'est effacé, les épreuves, les chocs ressentis, la méditation, le rêve...

C'est fini. Les puissances de la vie ont rempli leur tâche. Elles ont défendu cet être sourdement dans toutes les parcelles de sa substance, fibre à fibre. Elles se sont retirées, et l'œuvre continue en sens inverse. Heure par heure, avec la même lente patience qui avait mis vingt années à composer, à former, à développer ce corps, les puissances contraires vont insensiblement le déformer, le désagréger, le dissoudre. Hélas! la fonction uniforme, aveugle et machinale de la nature n'est-elle pas de faire et de défaire?

Arrêté sur le pas de la porte, je contemple une dernière fois ce visage dont les traits vont se figer

en se refroidissant. Mais surtout, je ne puis détacher mon regard de l'une de ses mains que le mari agenouillé tient contre son front; cette petite main fine, encore souple, encore chaude, dont la fièvre s'apaise à peine, cette petite main ardente en train de s'éteindre.

. . . .

Face à l'hôpital, de l'autre côté de la route, s'étend, enclos de barrières blanches, le petit cimetière des étrangers. Jamais je n'y étais entré jusqu'à ce jour et mes pas, aujourd'hui, m'y conduisent naturellement. J'ai poussé la porte blanche. Quelle étrange impression d'automne me saisit tout à coup! Le jour qui baigne ces tombes n'est pas le même qui se répand sur la route, l'hôpital, ces prairies, ces montagnes. Dans l'intérieur de cet enclos tombe une clarté spéciale. Par un effet de la mort qui l'habite, il émane de ce lieu le charme sourd, infiniment émouvant dont nous enveloppe la plus lumineuse journée d'octobre, la plus tranquille, la plus muette, où le soleil, penché sur l'hiver, n'éclaire pas seulement, mais semble se souvenir.

Pourtant, ce ne sont là que marbres trop riches, colonnes tronquées, statues même, tout ce luxe de mauvais goût qui, dans les cimetières des villes, refroidit le passant, lui ôte ce sentiment d'obscure sympathie qu'inspire si bien ailleurs, dans n'importe quel village, un nom inconnu, lu sur une simple dalle.

D'où vient alors cette inexprimable et douloureuse poésie qui dans ce petit champ funéraire persiste et saisit l'âme si fortement? C'est que là ne reposent que des enfants, que des destinées inachevées. *La mort, en glaçant ces fronts, n'y a pas trouvé de rides. Il n'y a ici, sous cette terre, que des sourires morts.*

John Fischer, vingt ans! Wilhelm, vingt-deux ans! Sonia, vingt ans! Pauvres petits que la nature a repris avant l'heure! *Fritz, Eva, Antonio, Pedro Suarez, Margarita Perosi, Giuseppe Artemonte, Valentin...* Encore des marbres et des colonnes. Et pas une fleur sur ces tombes. Rien que des couronnes blanches ou bleues, rien que des objets un peu plus durables qu'on achète une fois pour toutes et qui, détruits par le temps, ne seront pas renouvelés. Et cela, cette absence de fleurs, ajoutée à la poésie du lieu, a quelque chose de morne et d'une grande puissance mélancolique.

Pauvres enfants! Ils sont venus de la lointaine Australie ou de la brûlante Espagne, de toutes les parties du monde, comme à un mystérieux rendez-vous; et maintenant, frères par le même destin, ils dorment là côte à côte. Derrière la vitre du train ou sur le pont du paquebot, ils tendaient la poitrine et refusaient d'entendre en eux, comme un ruisseau pressé, leur vie qui s'écoulait... Ils avaient l'espérance. Et toutes ces espérances ne sont plus sous mes pas qu'un peu de terre dans la terre...

(*Le Roman d'un malade,* Fasquelle.)

ROMAIN ROLLAND

Le talent de cet écrivain est noble, grave et souvent douloureux, parce qu'il est fait d'une profonde philosophie, d'un âpre souci d'idéal artistique et de grandeur morale.

Sa pensée, fécondée par l'étude et la méditation, produit une œuvre qui fait longuement rêver et réfléchir, une de celles qui honorent le plus, par la qualité de l'effort et la qualité des résultats, les lettres contemporaines. Ce n'est pas en vain que l'auteur a vécu dans le commerce de Michel-Ange et de Beethoven.

Mon Dieu, que t'ai-je fait? Pourquoi m'accables-tu? Dès l'enfance tu m'as donné pour lot la misère, la lutte. J'ai lutté sans me plaindre. J'ai aimé ma misère. J'ai tâché de conserver pure cette âme que tu m'avais donnée, de sauver ce feu que tu avais mis en moi... Seigneur, c'est toi, c'est toi qui t'acharnes à détruire ce que tu avais créé, tu as éteint ce feu, tu as souillé cette âme, tu m'as dépouillé de tout ce qui me faisait vivre. J'avais deux seuls trésors au monde : mon ami et

mon âme. Je n'ai plus rien, tu m'as tout pris. Un seul être était mien dans le désert du monde, tu me l'as enlevé. Nos cœurs n'en faisaient qu'un, tu les as déchirés, tu ne nous as fait connaître la douceur d'être ensemble que pour nous faire mieux connaître l'horreur de nous être perdus. Tu as creusé le vide autour de moi, tu l'as creusé en moi. J'étais brisé, malade, sans volonté, sans armes, pareil à un enfant qui pleure dans la nuit. Tu as choisi cette heure pour me frapper. Tu es venu à pas sourds, par derrière, comme un traître, et tu m'as poignardé ; tu as lâché sur moi ton chien féroce, la passion ; j'étais sans force, tu le savais, et je ne pouvais lutter ; elle m'a terrassé, elle a tout saccagé on moi, tout sali, tout détruit... J'ai le dégoût de moi-même. Si je pouvais au moins crier ma douleur et ma honte ! ou les oublier, dans le torrent de la force qui crée ! Mais ma force est brisée, ma création desséchée. Je suis un arbre mort... Si je pouvais être mort ! O Dieu, délivre-moi, romps ce corps et cette âme, arrache-moi à la terre, ne me laisse pas me débattre dans la fosse, ne me laisse pas agoniser sans fin ! Je crie grâce... Achève-moi !

(*Le Buisson ardent*, Ollendorff

MADAME MARCELLE TINAYRE

La Maison du Péché, qui pour la première fois révéla d'une façon vraiment complète le très grand talent de Mme Marcelle Tinayre, causa dans les rangs du public lettré, en même temps qu'une admiration profonde, une espèce de stupeur. On avait peine à comprendre qu'un écrivain féminin, outre les qualités de grâce, de charme poétique et passionné, d'élévation sentimentale ou de finesse psychologique que l'on devait attendre de lui, eût atteint à cette force de pensée, à cette robustesse de composition qui, jusqu'alors, semblaient des apanages exclusivement masculins.

Son érudition si sûre et si minutieuse même, en ce qui touche Port-Royal et le jansénisme, attestait aussi des méthodes de travail qu'on ne rencontre pas souvent, même chez les romanciers, et qui sont exceptionnelles chez les romancières.

Depuis lors, Mme Marcelle Tinayre a beaucoup écrit et toujours on a vu se renouveler cette espèce de prodige peut-être unique : un auteur qui sent et qui rêve comme une femme devant la nature et devant l'amour, mais qui pense, raisonne et ordonne son œuvre avec la logique et la fermeté la plus virile.

Pendant que M. Wallers intrigue ainsi les curieux, Marie, seule dans la chambre qui lui sert d'atelier, copie en miniature, sur parchemin, les fragments d'un évangéliaire.

La pièce où elle travaille est prise sur le grenier même. La fenêtre unique, voilée dans sa partie inférieure, ouvre au sommet du pignon. Un jour presque vertical tombe sur la grande table chargée de tubes, de palettes, de godets et de pinceaux. Quand Marie lève les yeux, elle n'aperçoit que les nuages; mais debout, elle peut découvrir le panorama des toits pointus, enchevêtrés, ici bruns de vieillesse, là d'un rouge neuf et joyeux, ailleurs d'un violet bleuâtre ou d'un gris de plomb... Des toits, rien que des toits! Il faut se pencher par la fenêtre pour admirer la flèche de Sainte-Ursule, à gauche, et le beffroi dont la tour carrée, large de base, fortement enracinée au sol, monte d'un jet puissant, se complique, s'affine et s'achève en plein ciel par un campanile bulbeux, miracle de fantaisie et de hardiesse.

Le cher asile de Marie reflète son âme : ordre, pureté, clarté, — point de joie... Point de tristesse pourtant. Après avoir beaucoup pleuré, Marie est devenue calme, puis sereine, et, maintenant, elle ne semble pas malheureuse de n'avoir pas de bonheur. Est-ce l'amour ravivé de Dieu, est-ce l'amour nouveau de l'art qui l'a tirée de sa passivité mélancolique? Claude Delannoy, à qui rien n'échappe de ce qui intéresse Marie, dit parfois que l'on peut tout espérer d'une femme qui

vit à la hauteur des oiseaux et des cloches. Les inguérissables, les découragés craindraient cette solitude baignée de lumière. Le jour les blesse, comme la vérité. Ils veulent les demi-teintes, le clair-obscur, les contours indécis... Marie Laubespin aime à voir clair en elle et autour d'elle.

Cette renaissance de son énergie s'est manifestée surtout depuis deux ans, depuis qu'elle a entrepris, à l'instigation de son ami Claude, une série de miniatures, d'après les maîtres italiens et flamands. Ces miniatures — variations admirables sur un thème unique — doivent former le *Livre des Annonciations*, dont Guillaume Wallers écrira le texte. Une dizaine sont terminées, mises sous verre, et placées en ordre sur les murs. Presque toutes sont italiennes, exécutées d'après des photographies, des croquis et des notes de couleur prises aux Uffizi de Florence. Elles répètent la même scène, dans un décor analogue, et pourtant aucune ne ressemble à l'autre.

Il y a des Annonciations joyeuses et des Annonciations tragiques; et celles de l'aube, et celles du soir, et celles qui sont violettes comme l'améthyste, et celles qui s'embrasent comme les rubis de l'amour divin. Chacune est un grain du rosaire que les vieux peintres catholiques ont égrené. Et de toutes formes, de toutes couleurs, de toute époque, elles disent : *Ave Maria!*

Avec quelle tendresse, avec quelle piété, Marie Laubespin a ciselé ces pierreries précieuses! Quelle aimable compagnie elle a trouvée en ces

beaux êtres vêtus de robes splendides, inclinés pour l'adoration, et qui emplissent l'atelier d'un muet cantique et d'un frisson d'ailes!

C'est pour eux que les cloches de Sainte-Ursule sonnent les trois angélus. C'est pour eux que s'épanouissent, dans un vase de cristal, les roses blanches, les marguerites blanches, les chrysanthèmes blancs, toutes les fleurs immaculées des quatre saisons. Ils sont les gardiens, les confidents, les consolateurs de la jeune femme qui vit parmi eux, comme une jeune fille, et qui, sans doute, a oublié l'homme impur et son méchant amour.

Tous rappellent une pensée, une joie, un chagrin, associés par ce souvenir au travail délicat de l'artiste.

Marie était bien lasse encore quand elle peignit cette Vierge siennoise, d'après Simone Memmi, cette Vierge qui n'est point belle, qui n'est point femme, qui a l'ovale allongé, les yeux étroits, la bouche aux coins tombants d'une figure japonaise et qui se blottit, se cache dans sa grande chaire de marbre. Elle semble avoir peur de l'ange aux ailes fauves, l'ange d'or sur fond d'or, couronné de sombre feuillage, ceint d'une écharpe volante et qui tend, non pas le lis mystique, mais un rameau pareil à sa couronne, grêle et obscur, détaché d'un arbre inconnu, peut-être le dernier rameau du vieil arbre de la science...

Elles furent aussi les amies des jours tristes, la Vierge d'Orcagna, si grave, telle une savante

abbesse qui interrompt sa lecture pour écouter le messager, recueillie et point surprise, — et la Vierge de Botticelli, dans sa chambre ouverte sur un panorama de villes compliquées et de fleuves sinueux; cette Vierge, qui n'est pas très jeune, qui a beaucoup pensé déjà et beaucoup pleuré, qui prévoit et accepte les glaives, tandis que l'ange, vêtu de pourpre et de violet comme le soir d'automne, la regarde, l'adore et la plaint.

Elles furent les compagnes des jours apaisés, la Vierge d'Agnolo Gaddi, blanche et bleue, en robe stricte, princesse d'un roman céleste, enclose dans la demeure enchantée, la tour d'ivoire où l'ange même n'entrera pas; et la Vierge de Baldovinetto qui accueille le messager avec un geste de châtelaine indulgente; et la Vierge très blonde, attribuée à Vinci, assise au crépuscule dans le jardin des cyprès, devant la table de marbre qui est peut-être un sarcophage antique : elle a une main levée, l'autre main sur le livre des Prophéties; son voile découvre son front qui retient toute la lumière...

Plus tard, quand Marie Laubespin se reprit à vivre, quand elle redevint belle, et retrouva cet air de ses quinze ans, cet air distrait, étonné, de la jeune fille en attente, au printemps de cette année même, elle se plut à peindre les plus féminines des madones, celles qui ne prient pas, qui ne lisent pas, qui sont des enfants pieuses et bien coiffées, dans leur petite chambre...

La plus jolie, c'est la fillette florentine de Lo-

renzo di Credi, dans le beau palais qui ouvre sur un jardin aux buis taillés et sur des montagnes bleuissantes... Oui, vraiment, une fillette très sage, qui étudiait sa leçon près de son petit lit quand l'Annonciateur est entré. Elle l'invite, du geste, à s'approcher, et sourit, contente, comme si on lui promettait un fiancé fils de roi et un bel enfant tout pareil à sa poupée. Et l'ange, n'est-ce pas le serviteur favori du roi lointain, le page naïf, joufflu sous ses boucles, et bien intimidé?

Et, maintenant, Marie a délaissé les vierges italiennes, et elle inaugure la série des flamandes, par cette exquise madone de l'évangéliaire, chef-d'œuvre d'un maître inconnu, — fillette aussi, comme la Florentine, mais plus humble, moins jolie, d'une grâce presque chétive, qui veut être la servante et non la fiancée du Seigneur. Son front est bombé, ses cheveux rares, sa poitrine étroite. Comment pourra-t-elle porter l'enfant? Ce n'est pas la rose mystique, ce n'est pas la colombe, ce n'est pas l'étoile du matin : c'est une pauvre petite fille de Flandre, une pâquerette née à l'ombre des cathédrales, sans force, sans vie, sans éclat, mais qui fleurit de bonne volonté et qui attend que Dieu la cueille...

Et de toutes les saintes Marie, ses patronnes, Marie préfère celle-là.

(*La Douceur de vivre,* Calmann-Lévy.)

FRANTZ TOUSSAINT

A côté des merveilleux quatrains d'Omar Kheyam, le lecteur épris de la féerique poésie orientale placera *le Jardin des Caresses* de M. Frantz Toussaint.

A lire ces poèmes en prose, où tremblent comme des gouttes de rosée d'exquises métaphores, où bruit le chant des sources argentées épandues à travers les parterres de l'Asie heureuse, on croirait entendre le dialogue d'amour échangé dans un jardin royal, à l'aurore, entre Gul et Bulbul, la Rose et le Rossignol.

Le marchand de parfums..... Tu prétends que Karoùn et que Balkis ne possédaient pas des parfums plus suaves que les tiens; tu prétends que les jardins de Marib n'exhalent pas des odeurs plus pénétrantes.

Je n'ai connu ni Karoûn ni Balkis, je n'ai jamais traversé les jardins de Marib, mais j'ai respiré le parfum de ma bien-aimée.

A présent ma bien-aimée boit les eaux sacrées du Kaoussar, ma bien-aimée est retournée à Dieu, et je cherche son parfum.

Je l'ai demandé au vent du sud, qui avait saccagé des oasis; au vent du nord, qui avait caressé les fleurs blanches des montagnes; je l'ai demandé à l'haleine du printemps.

Mais l'haleine du printemps ne charriait pas assez d'aromes, le vent du nord n'avait pas caressé les seins de ma bien-aimée, et le vent du sud n'avait pas emmêlé sa chevelure.

Marchand de parfums, ne me montre pas tes buires.

. . . .

Le destin..... L'amour de la femme est l'ombre d'une palme sur le sable.

L'amour de l'homme est le seul simoun qui puisse briser cette palme et fixer ainsi son ombre. Messaouda!... dans la nuit de ton sépulcre, souviens-toi du jardin solitaire où je t'ai conduite, un jour.

C'était un jardin entre des murailles si hautes que les cimes de ses arbres ne les dépassaient point.

C'était un jardin serti dans des murailles blanches, comme une émeraude cachée dans une fleur de magnolia.

Messaouda! Souviens-toi du matin paisible où tu t'es courbée sous mon amour, comme une palme sous le simoun.

Mais, à force de souffler, le simoun recouvre de sable le rameau qu'il a brisé.

O ma longue palme, que le sable du cimetière soit léger sur ton sépulcre!...

Le cœur saignant..... Tu as ri de mes larmes. Sache que tu es la première devant qui j'ai pleuré.

Caresse-toi de ma douleur, jouis de ton triomphe, ne perds pas un instant, car je pénétrerai cette nuit dans ta chambre, éclairé de mon poignard, et, à l'aube, je jetterai ton cœur aux corbeaux.

Il aura palpité dans ma main : j'en serai quitte pour la laver. Il aura traversé l'azur : la pluie le purifiera. Il aura pollué le sable : le vent effacera son empreinte.

Corbeaux noirs, arrivez de l'horizon pour la curée d'un cœur de femme. Je vous le lancerai d'une fenêtre, après y avoir enfermé mon âme.....

. . . .

Le baiser dans la nuit..... A deux mains j'ai pris ta tête comme une urne, et je me suis versé la liqueur d'amour. Qui aurait pensé qu'une urne si petite contenait tant de liqueur?

L'amour ruisselait déjà dans le ciel quand nos bouches se séparèrent.

. . . .

Images..... Un coq qui chante, un cheval qui piaffe, un chat qui rentre : l'aube.

Un lis qui s'incline, un citron qui tombe, un arbre qui craque : midi.

Les sables qui bleuissent, les fumées qui montent, les amants qui se retrouvent : la nuit.....

. . . .

(*Le Jardin des Caresses,* Piazza.)

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Quelque chose des élégances romantiques subsiste dans le talent très moderne de M. Jean-Louis Vaudoyer. Il excelle à faire parler les Parisiennes d'aujourd'hui, et à nous décrire leur sensibilité frémissante, mais il n'en fait pas moins songer parfois aux grâces nonchalantes de Musset, et l'on devine, d'autre part, qu'il se laisse voluptueusement éblouir par la magie pittoresque de Théophile Gautier. Les belles insoucieuses de Watteau traversent aussi son œuvre, comme un jardin tout irisé de rêves, en soupirant quelque cavatine de Mozart, et tout cela compose un ensemble délicat et délicieux.

LA RÊVERIE

Souvent le temps ressemble pour nous à une eau morte : les heures sont des ruisseaux sans courant, des fontaines sans fraîcheur, des lacs sourds où tout reflet s'émousse. Alors nos yeux cessent de voir et nos cœurs de battre. Non courageux, comme le jeune Spartiate, mais presque insensibles, nous nous laissons dévorer par l'en-

nui, renard très subtil, à l'appétit tout puissant...

De son urne de plomb, le spleen verse des cendres. Peu à peu, autour de nous, grandissent de molles et impénétrables barrières ; elles arrêtent le soleil ; elles nous défendent le délassement du soir, les nocturnes forêts. Plus de défense possible, et, dès longtemps, nous ne songeons plus à l'attaque. Il faut fuir. Mais par où ? Ah ! vous voici, chemin tournant du rêve !

Des musiques d'abord soupirent, puis murmurent et enfin résonnent sur ce chemin bienfaisant. Le long des détours confus, des écrivains et des peintres ont disposé des images variées. Doucement, notre mémoire les reconnaît et les choisit; nos désirs se tendent vers elles. Ces innombrables mirages ne nous déçoivent pas ; car, lorsqu'ils s'évanouissent, d'autres apparaissent, non moins parfaits, qui, vêtements successifs, plus riches toujours et plus rares, enveloppent la déesse que nous convoitons.

Endormie dans ses ailes, dont l'une se nomme Inquiétude et l'autre Mystère, la belle Rêverie, avertie par notre ferveur, se réveille bientôt. Agile comme Protée, elle sait revêtir toutes les apparences. Tour à tour elle est muse, esclave, héroïne ou souveraine. Elle est solennelle ou gracieuse, autoritaire ou prévenante. Elle a permis aux plus grands poètes et aux plus grands musiciens, pour les récompenser de leur dévotion, de retenir les paroles qu'elle prononçait

près d'eux, loin de la terre. Ses yeux ont répandu l'or des ciels marins de Claude, les sombres saphirs de Vermeer, l'azur vif de Fra Angelico; mais c'est aussi un éclair de sa prunelle grandiose qui a percé pour jamais le cœur de Michel-Ange.

Uniquement à ceux-là qui l'ont suivie sur les plus hautes cimes, la Rêverie confie les clefs des mondes inconnus. Aux autres, elle accorde seulement le pressentiment de ses trésors. Elle a des cortèges de fantômes, des orchestres, des palais et des paysages, des magasins de parfums, de pierreries et d'étoffes; elle a des flottes et des embarcadères, des jardins où, à côté des plantes terrestres, toujours épanouies, croissent docilement des fleurs pareilles aux étoiles, dans des parterres qui ressemblent aux nuages du couchant.

(*Variations sur les ballets russes*,
extrait de la *Revue de Paris*.)

FIN



TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17160.

PAUL MARGUERITTE

ROMANS ET NOUVELLES :

L'Essor. 22ᵉ édit.
La Force des choses. 24ᵉ édit.
Amants. 21ᵉ édit
**Ma Grande.* 32ᵉ édit.
La Lanterne magique. 7ᵉ édit.
La Tourmente. 21ᵉ édit.
La Faiblesse humaine. 10ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

J.-H. ROSNY

L'Impérieuse Bonté. 7ᵉ édit.
L'Indomptée. 7ᵉ édit.
La Vague rouge. 11ᵉ édit.
Vamireh. 8ᵉ édit.
Sous le Fardeau. 8ᵉ édit.
Marthe Baraquin. 8ᵉ édit.

Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

EUGÈNE FROMENTIN

Dominique. Roman. 38ᵉ édit.
Un Été dans le Sahara. 22ᵉ édit.
Une Année dans le Sahel. 12ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

Lettres de jeunesse. 4ᵉ édit.
Les Maîtres d'autrefois. 20ᵉ éd.

Chaque volume. . . . . . . 4 fr.

J.-K. HUYSMANS

ŒUVRES DIVERSES :

L'Art moderne. 3ᵉ édit.
Certains (critique d'art). 5ᵉ édit.
En Rade. 5ᵉ édit.
Croquis parisiens. — A Vau-l'eau. — Un Dilemme. 3ᵉ édit.
De Tout. 8ᵉ édit.
Là-Bas. 30ᵉ édit.

ŒUVRES CATHOLIQUES :

En Route. 34ᵉ édit.
La Bièvre et Saint-Séverin. 6ᵉ éd.
La Cathédrale. 32ᵉ édit.
Sainte Lydwine de Schiedam. 17ᵉ édit.
L'Oblat. 21ᵉ édit.
Les Foules de Lourdes. 31ᵉ édit.
Pages catholiques. 7ᵉ édit.
Trois églises et trois primitifs. 5ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

ÉMILE MOSELLY

Jean des Brebis ou le Livre de la misère. 8ᵉ édit. . . . . . 3 fr. »
Terres lorraines. 9ᵉ éd. 3 fr. 50
Le Rouet d'ivoire. 3ᵉ édit. . . . . . 3 fr. »

PRIX GONCOURT 1907

MAURICE MAINDRON

Le Tournoi de Vauplassans. Roman. 3e édit (A)...... 3 fr. 50

ÉLÉMIR BOURGES

Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent. Roman. . 3 fr. 50

ANDRÉ BEAUNIER

Visages d'hier et d'aujourd'hui. Prix . . . . 3 fr. 50
Le Sourire d'Athèna. 3 fr. 50

M. PALÉOLOGUE

Le Cilice. Roman (A). 3 fr. 50
La Cravache. Nouvelles (A). Prix . . . . 3 fr. 50

G. ROUPNEL

Nono. Roman. 11e édit. . 3 fr. 50

RENÉ MILAN

La Mère et la Maîtresse. Roman. . . . . 3 fr. 50

THOMAS HARDY

La Bien-Aimée. Roman 3 fr. 50

CONAN DOYLE

Rodney Stone. Roman. 3 fr. 50

Th. DOSTOÏEVSKY

ROMANS :

Les Pauvres Gens . . 3 fr 50
Souvenirs de la Maison des Morts. 12e éd. 3 fr 50
Le Crime et le Châtiment. 19e édit . . . . 3 fr. 50
Humiliés et offensés. 4e éd. 3 fr. 50
Les Frères Karamazov. 2e édit......... .. 3 fr. 50

ÉDITH WHARTON

Chez les heureux du monde. Roman. 9e édition. 3 fr. 50
Les Metteurs en scène. Nouvelles. 2e édition. . 3 fr. 50

MATILDE SERAO

Au pays de Cocagne. Roman 7e éd.
**Au pays de Jésus.* 16e édit.
Chaque volume : 3 fr. 50

ANDRÉ LICHTENBERGER

**Mon petit Trott* (A). 55e édit.
**La Petite sœur de Trott* (A). 35e édit.
**Line.* 15e édit.
**Portraits de jeunes filles.* 9e éd.
Le Petit roi. 15e édit.
**Portraits d'aïeules.* 6e édit.
Père. 4e édit.
Rédemption. 3e édit.
La Mort de Corinthe (A). 6e édit.
L'Automne. 4e édit.
**Notre Minnie.* 12e édit.

Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

CHARLES DE POMAIROLS

Ascension. Roman. 8e édit. . . . . 3 fr. 50

HENRY GRÉVILLE

**Dosia*. 135e édit. (A). 3 francs.

**La Fille de Dosia*. 43e édit.
**La Princesse Oghérof*. 34e édit.
**Perdue*. 64e édit.
**Les Koumiassine*. 25e éd. 2 vol.
**Sonia*. 49e édit.
**La Niania*. 27e édit.
**Marier sa fille*. 30e édit.
**Une Trahison*. 20e édit.
**Le Vœu de Nadia*. 23e édit.
**Angèle*. 20e édit.
**La Seconde Mère*. 37e édit.
**Aurette*. 31e édit.
**Le Mari d'Aurette*. 26e édit.
**Jolie Propriété à vendre*. 24e éd.
**Céphise*. 18e édit.
**Petite Princesse*. 23e édit.
**Le Cœur de Louise*. 17e édit.
Les Épreuves de Raïssa. 35e éd.
Le Passé d'une mère. 18e éd.
L'Héritière. 19e édit.

Romans. Chaque volume . . . . . . 3 fr. 50

JEAN DE LA BRÈTE

**Mon Oncle et mon Curé*. (A). 162e édit.

**Le Comte de Palène*. 14e édit.
**Le Roman d'une croyante*. 19e édit.
**Un Vaincu*. 18e édit.
**Badinage*. 15e édit.
**L'Esprit souffle où il veut*. 9e édit.
**L'Imagination fait le reste*. 10e édit.
**La Solution*. 10e édit.
**Vieilles Gens, vieux pays*. 12e édit.
**Conte bleu*. 7e édit.
**Un Réveil*. 9e édit.
**L'Impossible*. 9e édit.
**Un Mirage*. 6e édit.
**Illusion masculine*. 8e édit.
**Aimer quand même*. 15e édit.

Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

HENRY ARDEL

**Cœur de sceptique* (A). 17e édit.
**Au Retour*. 11e édit.
**Rêve blanc*. 11e édit.
**Mon cousin Guy*. 38e édit.
**Renée Orlis*. 16e édit.
**Tout arrive*. 14e édit.
**L'Heure décisive*. 10e édit.
**Seule*. 18e édit.
**Le Mal d'aimer*. 16e édit.
**L'Été de Guillemette*. 13e édit.
La Faute d'autrui. 9e édit.
L'Absence. 8e édit.

Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

M. AIGUEPERSE

A dix-huit ans. 10e édit. | *Les Joies du célibat.* 6e édit.
Mona. 4e édition.
Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

MATHILDE ALANIC

Le Devoir d'un fils. 3e édit. | *La Gloire de Fonteclaire.* 3e éd.
Les Espérances. 3e édit. | *La Romance de Joconde.* 5e éd.
La Fille de la Sirène. 3e édit.
Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

JULES PRAVIEUX

Oh! les hommes. 6e édit. | *Un Vieux célibataire.* 6e édit.
Séparons-nous. 4e édit. | *Au presbytère.* 4e édit.
Mon mari. 6e édit.
Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

CHAMPOL

Le Mari de Simone. 10e édit. | *Cas de conscience.* 4e édit.
La Conquête du bonheur. 6e éd. | *La Rivale.* 5e édit.
Les Justes (A). 9e édit. | *Sœur Alexandrine* (A). 12e éd.
Les Fleurs d'or. 4e édit. | *Les Revenantes.* 6e édit.
Les Demoiselles de Saint-André. 4e édit.
Romans. Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

MYRIAM THÉLEN

La Mésangère. Roman. (A.)
7e édition . . . . 3 fr 50

LEROY-ALLAIS

Marie-Rose au couvent. (A.)
Roman. 3e édition . 3 fr. 50

PAUL RENAUDIN

Mémoires d'un petit homme. Roman. 5e édit. | *Ce qui demeure.* Roman (A).
Les Champier. Roman. 2e éd.
Un Pardon. Nouvelles. 2e édit.
Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50

PAUL ACKER

Le Soldat Bernard. Roman. 2e édition. . . . 3 fr. 50 | *Œuvres sociales des femmes.* 2e édition. . . . . 3 fr. 50

THUREAU-DANGIN, de l'Académie française

Histoire de la Monarchie de Juillet. 4e édition. 7 vol. in-8°. 56 fr.

La Renaissance catholique en Angleterre. 7e édition. 3 vol. in-8°. Prix de chaque volume .... 7 fr. 50

P. DE LA GORCE, membre de l'Institut

Histoire de la seconde République française. 5e édition. 2 vol. in-8° .... 16 fr.

Histoire du second Empire. 11e édition. 7 vol. in-8° (A). 56 fr.

Histoire religieuse de la Révolution française. Tome Ier. 7e édit. Un vol. in-8° .... 7 fr. 50

COSTA DE BEAUREGARD, de l'Académie française

Un Homme d'autrefois. 10e édition. Un vol. in-16 (A).... 4 fr.

Pages d'histoire et de guerre. 3e édition. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu. 5e édit. Un volume in-8° écu .... 3 fr. 50

En émigration. *Souvenirs tirés des papiers du comte A. de La Ferronnays (1777-1814).* 2e édition. Un volume in-8°. 7 fr. 50

DUC D'AUMALE

Correspondance du duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury (1840-1859). 2e édition. Deux vol. in-8° .... 15 fr.

CHARLES DE LA RONCIÈRE

Histoire de la Marine française (A). Quatre vol. in-8°. Prix de chaque volume .... 12 fr.

GERMAIN BAPST

Le Maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle. Tomes I-V. 8e édit. Prix de chaque volume .... 7 fr. 50

K. WALISZEWSKI

Le Roman d'une impératrice. — Catherine II de Russie. 18e édit. Un vol. in-8° (A) .... 8 fr.

Autour d'un trône. — Catherine II de Russie. Ses collaborateurs. — Ses amis. — Ses favoris. 9e édit. Un vol. in-8°..... 8 fr.

Pierre le Grand. — L'Éducation. — L'homme. — L'Œuvre. 7e édit. Un vol. in-8° .... 8 fr.

L'Héritage de Pierre le Grand. Règne des femmes. — Gouvernement des favoris (1725-1741). 4e édit. Un vol. in-8° . . . 8 fr.

La Dernière des Romanov. Élisabeth Ire, impératrice de Russie (1741-1762). 4e édit. Un vol. in-8° . . . . 8 fr.

Les Origines de la Russie moderne. I. Ivan le Terrible. 5e édit. *II. La Crise révolutionnaire.* Chaque volume in-8° . . . . . 8 fr.

Le Berceau d'une dynastie. *Les Premiers Romanov (1613-1681).* 2e édition. Un vol. in-8° . . . . 8 fr.

H. WELSCHINGER, de l'Institut.

Le Roi de Rome (1811-1832). 6e édit. Un vol. in-8° (A) . . . 8 fr.

Le Pape et l'Empereur (1804-1815). 2e édit. Un vol. in-8°. 8 fr.

La Guerre de 1870. Causes et responsabilités. 5e édition. Deux volumes in-8° . . . . 15 fr.

GASTON MAUGRAS

La Fin d'une société. *Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV.* Un vol. in-16. 15e édition (A) . . . . 3 fr. 50

La Fin d'une société. *Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette.* Un vol. in-16. 11e édition (A) . . . . 3 fr. 50

Le Duc et la duchesse de Choiseul. 9e édit. Un vol. in-8°. 7 fr. 50

La Disgrâce du duc et de la duchesse de Choiseul. 6e édit. Un vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

La Cour de Lunéville au dix-huitième siècle. 15e édit. Un vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

Les Dernières Années de la cour de Lunéville. 9e édit. . 7 fr. 50

La Marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers. 7e édition. Un vol. in-8° . . . . 7 fr. 50

DE LANZAC DE LABORIE

Paris sous Napoléon. I. *Consulat.* II. *Administration. Grands travaux.* III. *La Cour et la ville. La Vie et la mort.* IV. *La Religion.* V. *Assistance et bienfaisance. Approvisionnement.* VI. *Le Monde des affaires et du travail.* 2e édit. 6 vol. in-8°. Chaque volume (A) . . . . 5 fr.

BARON DE FRÉNILLY

Souvenirs du baron de Frénilly. 3e édit. Un vol. in-8°.. 7 fr. 50

CHANCELIER PASQUIER

Histoire de mon temps. *Mémoires du chancelier Pasquier.* 6e édit. 6 vol. in-8°. Chaque volume........................ 8 fr.

Mme ROLAND

Mémoires de Madame Roland. Nouvelle édition publiée par Ch. PERROUD. 2 vol. in-8°.. .... 15 fr.

CHEVALIER DE CUSSY

Souvenirs du chevalier de Cussy, garde du corps, diplomate et consul général (1795-1866). 2e édit 2 vol. in-8°. .... 15 fr.

GÉNÉRAL DU BARAIL

**Mes Souvenirs.* 1820-1879. 15e édit. 3 vol. in-8°.... 22 fr. 50

ERNEST PICARD

1870. La Perte de l'Alsace. 4e édit. Un vol. in-16....... 5 fr.

1870. La Guerre en Lorraine. Deux vol. in-16......... 10 fr.

ARTHUR CHUQUET, de l'Institut

La Guerre 1870-71. 13e mille. Un vol. in-16......... 3 fr. 50

Les Guerres de la Révolution : I. *La Première Invasion prussienne.* 4e édit II. *Valmy.* 9e édit. III. *La Retraite de Brunswick.* 3e édit. IV. *Jemappes et la conquête de la Belgique* (1792-1793). 4e édit V. *La Trahison de Dumouriez.* 5e édit. VI. *L'Expédition de Custine,* 3e édit. VII. *Mayence* (1792-1793). 4e édit. VIII. *Wissembourg* (1793). 4e édit. IX. *Hoche et la lutte pour l'Alsace* (1703-1794). 2e édit. X. *Valenciennes* (1793) 2e édit. XI. *Hondschoote.* Volumes in-16 (A)...................... 3 fr. 50

Le Général Chanzy. 9e édit. Un vol. in-18 (A)........ 3 fr. 50

G. FERRERO

Grandeur et décadence de Rome. 16e édit. 6 vol. in-16. Chaque volume .... 3 fr. 50

EDMOND GOT

Journal d'Edmond Got, sociétaire de la Comédie-Française (1822-1901). 2 vol. in-16............................ 7 fr.

50 000-4-12.-17027.

VOYAGES

GRÉGOROVIUS

Promenades italiennes. — Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne, Sabine et Ombrie.
Un volume in-16.... 3 fr. 50

Rome et ses environs.
Prix .... 3 fr. 50

J. LECLERCQ

Voyage à l'Ile Majorque.
Un vol. in-16 .... 4 fr.

CORNET (Capne)

Au Tchad. Trois ans chez les Senoussites, les Ouaddaïens et les Kirdis. In-16 illustré.. 4 fr.

Marquis DE VOGÜÉ

Jérusalem hier et aujourd'hui. Notes de voyage.
Un vol. petit in-8°...... 2 fr.

DIVERS

Paul BOURGET

Pages de critique et de doctrine.
Deux volumes in-16.... 7 fr.

Eugène FROMENTIN

Correspondance et fragments inédits.
Un vol. in-16 .... 4 fr.

J. FERCHAT

Le Roman de la famille française. Essai sur l'Œuvre de Henry Bordeaux.
Un volume in-16... 3 fr. 50

André BEAUNIER

Pour la défense française. — *Les plus détestables bonshommes.*
Un volume in-16.... 3 fr. 50

Vte E.-M. DE VOGÜÉ

Pages choisies.
Un volume in-16.... 3 fr. 50

Henry BORDEAUX

La Vie au théâtre (1909-1911).
Un volume in-16... 3 fr. 50

W. KARÉNINE

George Sand. Tome I (1838-1848).
Un volume in-8°.... 7 fr.

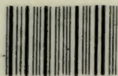
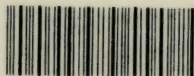
JEAN DE LA BRÈTE

**Ames inconnues.* Notes intimes d'un séminariste. Un in-16 .. 1 fr. 50

Général FAMIN

Propos d'un Colonial.
Un volume in-16... 3 fr. 50

P.-N. 17026. — 30 000-4-12.

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS

de la Librairie PLON

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MAXWELL (W. B.). — Les Gardiens de la flamme. Roman adapté de l'anglais par Louis FABULET.
RÉGIS (Regina). — Double Étreinte.
AUGUSTIN-THIERRY (Gilbert). — La Fresque de Pompéi.
LA BRÈTE (J. de). — *Un Obstacle.
WHARTON (Edith). — Sous la neige.
DANIEL-LESUEUR. — Au tournant des jours *(Gilles de Claircœur).*
VISMES (H. de). — *Les Petites Ames.
DMITRIEV (Mme V.). — Le Terroriste. Traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT.
PAVIE (André). — Madame Bouverot, préfète.
ALANIC (Mathilde). — * Et l'Amour dispose.
ACKER (P.). — Les Deux Cahiers.
EDWARDS (Émile). — Nadjié, la petite Hanoum.
BOUCHAUD (Mme P. de) (CARDELINE). **— L'Impossible Aveu.**
ROSNY aîné (J.-H.). — La Mort de la terre.
LICHTENBERGER (A.). — *Petite Madame.
POMAIROLS (Ch. de). — *Le Repentir.
MONLAUR (M.-Reynès). — *Leur Vieille Maison.
BORDEAUX (H.). — La Neige sur les pas.
HARDY (Th.). — Deux Yeux bleus. Traduit de l'anglais par Ève PAUL-MARGUERITTE.
AUBRY (O.). — Sœur Anne.
REY (P.). — *Les Broussards.* **Jacques Tissier, marsouin.**
SAINT-CHÉRON (R. de). — La Bague d'opale.
BOURGET (Paul). — L'Envers du décor.
GAUTHEY (L.). — Le Destin nous conduit.
ARDEL (H.). — L'Aube.
DAVIGNON (H.). — L'Ardennaise.

Prix de chaque volume........................ **3 fr. 50**

Les volumes dont le titre est précédé d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17160.